



Les mémoires du travail en Région parisienne

Michel Pigenet

► To cite this version:

Michel Pigenet. Les mémoires du travail en Région parisienne : Vue d'ensemble et regards croisés. Michel Pigenet. Les mémoires du travail à Paris, Créaphis, pp.7-35, 2008, HIST. SCIENCES. halshs-00776409

HAL Id: halshs-00776409

<https://shs.hal.science/halshs-00776409>

Submitted on 15 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES MEMOIRES DU TRAVAIL EN REGION PARISIENNE

VUE D'ENSEMBLE ET REGARDS CROISES

Michel Pigenet¹

Centre d'histoire sociale (Paris 1/CNRS)

QUESTIONS ET DEMARCHE

PROBLEMATIQUE ET POSTULATS

Territoire de toutes les mobilités, la grande ville se définit par la concentration d'activités de nature, de dimension et d'ancienneté variées dont la coexistence contribue à ce dynamisme qui, sans cesse, remodèle ses contours et sa physionomie, son peuplement, ses solidarités et ses tensions, ses identités et ses images collectives. Pour ne pas être nouveau, ce mouvement aux allures de « destructions créatrices » schumpeteriennes, a connu une accélération considérable ces dernières décennies.

Selon des modalités différentes de celles observées dans les cités des vieux bassins industriels ou les villes nouvelles, les métamorphoses de Paris et de sa première couronne offrent une parfaite illustration de cette évolution. Certes, alors que partout ailleurs, sous l'effet des choix, plus ou moins concertés, des aménageurs adeptes du *zonage*, des entreprises, des promoteurs immobiliers et, plus largement, des... citoyens, la séparation des lieux de travail et de résidence semble s'être imposée, la ville-capitale continue de mêler les uns et les autres.

Au fil des vastes « opérations » programmées de rénovation d'îlots ou de secteurs, des mille et une initiatives particulières menées à l'échelle des micro-parcelles, de l'étage ou de la cour, le paysage parisien a bel et bien perdu, en l'espace d'une génération, nombre de repères, superposés et enchevêtrés, de son histoire. Ainsi en va-t-il de ce qui se rapporte aux activités, et d'abord aux bâtiments, aux outils et aux machines de l'artisanat et de l'industrie

¹ Le présent chapitre, rédigé par Michel Pigenet, synthétise les conclusions tirées de l'étude de chacun des trois sites et des échanges auxquels ces analyses ont donné lieu. Son ultime version prend en compte les remarques et suggestions formulées par l'ensemble des chercheurs associés à l'enquête après lecture de la première mouture du texte.

parisiens. Le bouleversement n'a pas épargné les espaces d'une sociabilité vécue hors du lieu de travail - bistrots, etc. -, mais qui en prolongeait les connivences, en reflétait les clivages et les rythmes. Qu'en est-il, dès lors, de la mémoire du travail dont les acteurs et les témoins, dispersés, sinon disparus, doutent souvent qu'elle soit transmissible au-delà du cercle des intimes ? Sauf à accepter de perdre à jamais les dernières traces de pans entiers du passé de la ville, il était urgent d'agir, comprenons d'enquêter, de collecter, de recueillir. Sans doute, aussi de comprendre et d'interpréter dans la mesure où le programme de recherche se situe au carrefour de trois problématiques majeures du Centre d'histoire sociale du XXe siècle : le travail, la ville, la mémoire.

Le travail ? Réservé aux activités professionnelles, le vocable doit être entendu dans son acception la plus large et ne pas se limiter ainsi aux seules occupations, professions et métiers de l'industrie ou de l'artisanat, mais compter avec l'ensemble des activités qui, précisément, identifient la grande agglomération de rang mondial à l'heure de la globalisation : services marchands et non marchands, loisirs, recherche et création compris.

La ville ? Choisir l'agglomération parisienne revient, nous en convenons, à s'interdire toute généralisation abusive tant le cadre considéré se singularise par sa taille, la diversité des activités et leur mode d'insertion dans l'espace résidentiel, la rapidité et l'ampleur des mutations de l'économie, de la démographie, de la sociologie et de l'habitat.

La mémoire ? Il s'agit de privilégier la « mémoire vive »², celle des Parisiens et banlieusards d'aujourd'hui, témoins directs et acteurs des changements intervenus au cours des quatre dernières décennies. Dans cette perspective, l'enquête se distingue de la double montée de « fièvre commémorative »³ et de muséomanie observée depuis les années 1970. Sans doute n'est-ce pas par hasard si le mouvement, que conforte une non moins remarquable « explosion associative »⁴, est contemporain de mutations urbaines de grande ampleur sur fond

² S'agissant des différents types de mémoires - vive, historique, collective... - nous renvoyons à la nomenclature dressée par M.-C. Lavabre in *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Presses de la FNSP, 1994.

³ Cf. P. Nora « L'ère de la commémoration », in P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, » *Les France* », vol. 3, Gallimard, 1993, pp. 977-1012.

⁴ Cf. C. Andrieu, G. Le Béguet, D. Tartakowsky (dir.), *Associations et champ politique. La loi de 1901 à l'épreuve du siècle*, Publications de la Sorbonne, 2001.

d'« effacement des horizons d'attente »⁵ et, dit-on, de recul, sinon de crise, de la « valeur travail »⁶.

Ainsi conçu, le projet pose la question de la place du travail dans la triple construction croisée de la mémoire, de l'histoire et de l'identité de la grande métropole. À l'opposé d'approches, préalables ou réductrices, des cultures sociales du travail et des travailleurs, tentées de dresser des typologies par métiers et entreprises, il a paru pertinent de saisir les interactions sociales et culturelles à l'œuvre dans la formation d'identités urbaines partagées. Nous partons de l'hypothèse qu'une étude de la créativité de la ville indifférente à la culture des travailleurs - à base de savoirs, savoir-faire, savoir-être, représentations et imaginaires - serait mutilante à plusieurs titres. Si l'on ne saurait ériger le travail au rang de composante exclusive de l'histoire et de la mémoire collective parisiennes, qui pourrait nier sa place parmi leurs principaux facteurs ? Ses lieux figurent au nombre des espaces majeurs de circulation, certains par fonction - transports, commerces, etc. -, d'autre part les rencontres qu'ils canalisent et organisent - administrations, services municipaux, hôpitaux, spectacles... Ainsi les citadins ne cessent-ils de côtoyer des femmes et des hommes qui « s'activent » au cœur de la ville et de les croiser aux interfaces du travail et du hors-travail que l'agglomération multiplie à l'envi. D'autres territoires du travail sont, ou étaient, des aires de circulation par leur agencement ou le système socio-économique qui les structurait, à l'exemple des ateliers de l'ancienne « fabrique » parisienne insérés au milieu de l'habitat populaire, nichés au plus intime de l'espace privé des travailleurs à domicile, catégorie récurrente dont les formes actuelles intéressent tout autant les ultimes vestiges d'activités traditionnelles que leurs successeurs les plus *high-tech*. Avec la grande usine, les choses se présentent autrement, mais des recherches récentes ont confirmé l'existence d'une symbiose entre l'établissement et son environnement⁷, symbiose certes inégale dont il importe d'évaluer la diversité. On sait aussi que les chantiers, les grands magasins et les ateliers, hauts lieux de clivages et d'antagonismes sociaux tout autant que d'indispensables collaborations et complémentarités sont, et

⁵ R. Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Ed. de l'EHESS, 1990.

⁶ D. Méda, *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, Aubier-Montaigne, 1995.

⁷ Cf., entre autres, N. Gérome, « Les cultures locales des usines de Paris-banlieue », in J.-L. Robert, D. Tartakowsky (dir.), *Paris le peuple, XVIIIe-XXe siècles*, Publications de la Sorbonne, 1999., pp. 91-109.

ont été, le siège de confrontations aiguës des savoirs, des valeurs, d'habitus, bref de cultures - de genres, de générations, de nationalités... - dans le même temps où ils favorisaient les rencontres et les échanges entre ces cultures. Gardons-nous de négliger, enfin, la part du bâti professionnel dans la symbolique urbaine : la « forteresse » ouvrière, les courées du faubourg ou les tours de la Défense sont autant de signes de l'agglomération-capitale.

Depuis les études dirigées par Pierre Nora⁸, l'état d'éclatement des lieux de la mémoire nationale s'est accentué. Et plus encore pour les activités laborieuses, sous l'effet de l'accélération des restructurations et des délocalisations industrielles. La mémoire du travail ne marque pas moins la ville de son empreinte. Indépendamment des variations des champs migratoires, elle continue de témoigner de la persistance des itinéraires suivis par les générations successives de nouveaux venus. Ainsi le débit de boissons auvergnat de la fin du XIXe siècle a-t-il cédé la place à l'estaminet italien de l'entre-deux-guerres, lequel s'est effacé derrière le café kabyle que remplace parfois le bar « branché » d'aujourd'hui. En maintes occasions, le citadin attentif peut percevoir les traces des occupations d'hier. Beaucoup d'entre elles se fondent avec un bonheur inégal dans les paysages et les aménagements fonctionnels actuels. Quelques-unes, néanmoins, s'en distinguent volontairement afin de provoquer le regard et d'inviter à la méditation, sur le modèle des plaques commémoratives des sacrifices consentis par telle ou telle profession sur les fronts des guerres du siècle, dans la clandestinité de la Résistance ou les combats de la Libération⁹. Plus rarement, des inscriptions, peu visibles à force de discrétion, évoquent un événement - innovation, accident, etc. - en rapport direct avec l'usage passé du lieu.

Pour des raisons liées aux prix des terrains et des bâtiments, aux changements de propriétaires, à l'évolution de l'habitat et des activités, des critères de nuisance ou d'esthétique, d'innombrables locaux ont été reconvertis en espaces ludiques ou de création. Le décor, en général élaboré et soucieux de pittoresque, intègre volontiers des traces héritées ou des pièces reconstruites susceptibles d'évoquer les activités et les identités professionnelles d'hier.

⁸ P. Nora (sous la dir.), *Les lieux de mémoire. La République, la Nation, les France*, Gallimard, 1984-1993.

⁹ M. Pigenet, « Indices de marbre et bribes d'histoire. A la recherche des résistants du XXe arrondissement », in *Le XXe arrondissement. La montagne à Paris*, Action artistique de la Ville de Paris, 1999, pp. 168-171.

Repérer les signes anciens du travail dans le maillage urbain, le bâti, l'organisation des flux, la toponymie, donne au citadin la possibilité d'appréhender et de forger simultanément son cadre de vie et d'activité au-delà de l'érosion des souvenirs. Réapprendre l'espace urbain participe, dès lors, du travail de deuil qu'imposent, bon gré mal gré, l'accélération et la profondeur des changements techniques, sociaux et culturels.

Neuf d'un strict point de vue historiographique, le programme de recherche engagé a d'emblée été compris comme une interrogation sur la nature du travail urbain dans la seconde moitié du XXe siècle, ses mutations, leurs perceptions, les vecteurs, supports et enjeux de sa mémoire. Par là, nous envisagions de nous pencher, conjointement, sur les moyens, contemporains et par le travail, d'accès à la ville, d'apprentissage et de transmission de ses usages, identités et cultures.

Rapporté aux trois champs de la consultation, le projet présenté par le Centre d'Histoire sociale du XXe siècle, relève assurément du premier - « des mémoires aux histoires ». Dès le départ, nous n'excluons pas, cependant, d'empiéter sur le second - « des espaces et des lieux comme culture ». Au regard des liens et des coopérations noués dans le XIe arrondissement avec les associations impliquées dans les initiatives développées autour et au sein de « la Maison des métallos », des échanges et projets menés aux côtés des acteurs institutionnels et associatifs intéressés par le devenir du site des anciennes usines Renault de Boulogne-Billancourt, voire, dans une moindre mesure, avec les syndicats de cheminots et d'hospitaliers, nous savons maintenant que notre recherche n'est pas étrangère au troisième champ - « innovations culturelles, création artistique et esthétique urbaines ».

LA MEMOIRE DU TRAVAIL ; LES OBSTACLES EPISTEMOLOGIQUES¹⁰

Traiter de la mémoire du travail, en région parisienne ou ailleurs, ne va pas de soi. Si la quête de traces croise des événements - accidents du travail, grèves... -, la plupart des faits mémorisés à ce titre relèvent des souvenirs personnels

¹⁰ Ce chapitre reprend, sous une forme condensée, une partie de l'exposé présenté par M. Pigenet lors de la séance inaugurale du séminaire de recherche 2001-2002 « Les appropriations du passé dans les sociétés très contemporaines » du Centre d'Histoire sociale du XXe siècle, codirigé par D. Peschanski, M. Pigenet, J.-L. Robert et D. Tartakowsky.

dénués de cette « force opératoire » au fondement des plus solides identités collectives qu'étaient éphémérides, rituels commémoratifs, monuments, etc.¹¹

Une difficulté supplémentaire provient de l'évolution rapide des techniques et des produits du travail contemporain dans le cadre de sociétés industrielles, phénomène peu propice à la conservation de vestiges et de traditions susceptibles de structurer et d'ancrer une mémoire collective. Mais il y a plus. Les bouleversements des dernières décennies ont été d'autant plus mal vécus que, réalisés sous les contraintes de la « crise », ils n'apportaient plus les promesses de promotion et d'ascension sociales qui, auparavant, rendaient supportables les déracinements et les remises en cause, toujours traumatisants, inhérents à toute mobilité.

Déjà frappés d'un manque de légitimité patrimoniale enraciné dans l'expérience quotidienne, sans cesse réitérée, de l'inégalité et de la domination¹², les groupes affectés, au sens littéral du terme, par ces mutations étaient les plus mal préparés à métamorphoser leur mémoire vive en mémoire collective autonome, sinon concurrente de celle des classes dominantes. À l'instar de ce que l'on constate dans d'autres domaines, l'émergence d'un tel processus suppose que l'on institue l'illégitimité en critère de légitimation. Ce que tentèrent, à leur manière, les différentes branches d'un mouvement ouvrier créateur, puis vecteur de traditions et mémoires « historiques »¹³.

Cette fragilité mémorielle va de pair avec le brouillage des identités multiples forgées à l'extérieur des ateliers, chantiers, boutiques, bureaux..., au hasard de parcours géographiques, professionnels et sociaux, rien moins que linéaires. À cela s'ajoutent les effets de la remise en cause récente, mais radicale, des savoir-faire, longtemps supports majeurs de mémoires du travail protégées par de rigoureuses

¹¹ Cf. M. Augé, *Les formes de l'oubli*, Payot, 1998 ; J. Candau, *Anthropologie de la mémoire*, PUF, 1996 ; Id., *Mémoire et identité*, PUF, 1998 ; M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, A. Michel, réédition 1994 ; H. P. Jeudy, *Mémoires du social*, PUF, 1986.

¹² G. P. Marchal, « De la mémoire communicative à la mémoire culturelle. Le passé dans les témoignages d'Arezzo et de Sienne (1177-1180) », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, n° 3, mai-juin 2001, p. 585.

¹³ Par « mémoire historique », proche de l'histoire « totémique » de P. Nora, nous entendons la mémoire partisane entretenue par une institution ou un groupement et qui, participant d'une conception finalisée de l'histoire, entretient un devoir de mémoire propre à influencer les pratiques et les représentations du présent. Cf. encore M.-C. Lavabre, *Le fil rouge...*, op. cit...

règles corporatives. La redéfinition et la recomposition des compétences requises, confrontées aux innovations techniques, emportent les modalités sociales de leur mobilisation, ébranlant au passage les temps et les espaces d'autonomie¹⁴.

Tandis que les repères matériels du passé du travail s'usent, s'effacent et disparaissent inexorablement, les territoires de la mémoire se remodelent¹⁵. Menacés, depuis toujours, par la précarité de supports oraux et gestuels, les cadres sociaux des coutumes professionnelles, s'effritent et se disloquent. S'agissant des ouvriers, le recul de la visibilité de la classe se combine à la chute en déshérence d'une culture spécifique dont nul ne semble plus songer à revendiquer les legs¹⁶.

Quand bien même le passé industriel vient à retenir l'attention, celle-ci privilégie l'architecture, les machines et les techniques, les entreprises et leurs « chefs », de préférence au travail concret ou au quotidien des salariés. Il est vrai que les héritiers de ces derniers ne sont pas les moins pressés de tourner la page d'un passé révolu, associé à tous les « archaïsmes »¹⁷. Les intéressés finissent eux-mêmes par admettre, ultime manifestation d'auto-exclusion, le caractère incommunicable de leur expérience.

ORIENTATIONS METHODOLOGIQUES ET ETAPES

Le questionnement et la méthode suivis tout au long de ce programme ont été ceux des historiens contemporanéistes attachés à explorer et à comparer les pièces des fonds institutionnels et privés, soucieux de collecter et de sauvegarder les archives « sensibles »¹⁸ : entretiens, photographies, objets-symboles, objets souvenirs, outils... Pour autant, s'agissant d'une problématique et d'un objet inscrits dans l'histoire du très contemporain, la démarche ne pouvait ignorer les apports des autres sciences sociales et humaines.

¹⁴ D. Chevallier (dir.), *Savoir-faire et pouvoir transmettre*, Ed. de la MSH, 1991.

¹⁵ M. Augé (dir.), *Les territoires de la mémoire*, Ed. de l'Albaron-Présence du livre, 1992.

¹⁶ Cf. J. Boutet, *Paroles au travail*, L'Harmattan, 1995 ; S. Beaud, M. Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Fayard, 1999.

¹⁷ Sur les enjeux sociaux et politiques de la représentation et de la valorisation du passé des vieux « pays noirs », Cf. O. Kourchid, H. Melin, « Mobilisations et mémoire du travail dans une grande région : le Nord-Pas-de-Calais et son patrimoine industriel, *Le Mouvement social*, n° 199, avril-juin 2002, pp. 37-59.

¹⁸ Cf. N. Gérôme (sous la dir.), *Archives sensibles. Images et objets du monde industriel et ouvrier*, Cachan, Editions de l'ENS-Cachan, 1995.

D'emblée, nous avons fait le choix de la pluridisciplinarité comprise dans le sens d'un recours raisonné aux pratiques et concepts de l'histoire, de la sociologie et de l'ethnologie.

Ces orientations adoptées, l'année 2001 et la première moitié de 2002 furent consacrées à la tenue de réunions restreintes et de huit séances d'un séminaire destiné¹⁹ :

- à dresser un inventaire sommaire des sources manuscrites, sensibles ou imprimées d'ores et déjà disponibles pour chacun des sites ;

- à prendre connaissance des méthodes et des résultats d'expériences similaires menées en d'autres lieux (Nord-Pas de Calais, La Fonderie bruxelloise) ;

- à débattre des procédures d'entretien et de sollicitation de la mémoire du travail.

Parallèlement des contacts étaient établis avec les associations locales et professionnelles en mesure d'être intéressées par le projet et susceptibles, au besoin, de le relayer au sein des populations visées.

Si les avances du Centre d'Histoire sociale du XXe siècle avaient permis de couvrir les frais engagés à ce stade, les retards intervenus dans le financement des enquêtes orales et de leur transcription ont perturbé le déroulement ultérieur du programme. Sans l'interrompre, ils permirent d'éprouver la cohésion de l'équipe scientifique et la solidité des liens développés avec nos partenaires associatifs. Ils ont leur part dans les défections successives de deux des initiateurs du projet. L'un de ses retraits menaça de compromettre l'étude souhaitée du site Renault-Billancourt. Fin 2002, le déblocage des crédits promis dégagea à temps l'horizon et relança l'enquête sur l'ensemble des sites à la suite de l'intégration d'Alain Michel, bientôt rejoint par Jean-Charles Leyris, Nicolas Hatzfeld et Laure Pitti.

La longue phase d'entretiens et de transcription s'est prolongée jusqu'au printemps 2005, ponctuée de cinq réunions d'harmonisation conceptuelle, de concertation méthodologique et d'ajustement des échéances. Le 5 novembre 2004, une journée de travail, ouverte à toutes les personnes associées à l'enquête, fit le point sur les premières observations tirées des entretiens. Le 23 juin 2005, une nouvelle rencontre, précédée par la circulation de documents préparatoires, procéda à l'examen du contenu de la synthèse finale rédigée

¹⁹ Cf. document en annexe.

pendant l'été par Michel Pigenet et soumise aux remarques et suggestions de ses coéquipiers.

Au moment de présenter les résultats de nos recherches, il a paru conforme, en effet, à l'esprit du programme de privilégier l'approche comparative, la mieux à même de dégager les conclusions les moins contingentes ou, si l'on préfère, de portée assez générale pour offrir certaines des clés nécessaires à la compréhension des dynamiques et des enjeux propres à chaque site, mais encore à celle des phénomènes à l'œuvre à l'échelon de l'agglomération. À cette fin, nous avons choisi d'ordonner les résultats autour des deux vocables aptes à résumer la thématique de l'enquête - les terrains et les travaux -, avant de revenir sur ce qui se joue autour de la mémoire du travail en région parisienne. La primauté donnée à la synthèse ne saurait occulter, toutefois, les monographies de site auxquelles nous avons souhaité que le lecteur puisse se reporter.

CONSTATS , HYPOTHESES ET PERSPECTIVES

TERRAINS

Le choix du terrain

Par choix du terrain, il faut entendre, la double option, consécutive à l'impossibilité de l'exhaustivité à l'échelon de la région parisienne, d'une sélection de sites et d'une méthode qui, adaptée au recueil de la mémoire vive du travail, par la constitution, au moyen de l'enquête de terrain, d'un fonds d'archives orales issues de plusieurs dizaines d'entretiens.

Si les travaux, antérieurs ou en cours, de deux des chercheurs à l'origine du projet justifièrent bientôt l'inscription des sites de Renault-Billancourt et d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière, plusieurs repérages furent nécessaires avant que celui du XI^e arrondissement ne prenne l'avantage sur d'autres secteurs urbains de profil socio-économique voisin. À défaut d'une représentativité illusoire des différentes situations d'inscription du travail et de sa mémoire dans l'espace parisien, il était entendu que les lieux retenus présenteraient une spécificité assez forte sur la base de critères tels que la nature des activités - dominante industrielle ou de services - et des entreprises - taille, appartenance au secteur privé ou public -, les formes de leur insertion dans la ville - degré de porosité -, l'ancienneté de

cet agencement et l'ampleur de son évolution récente. Il n'était pas moins clair que l'analyse de leur singularité ne présentait d'intérêt que pour autant qu'elle relevait d'une grille commune d'interrogation et d'interprétation, condition d'une approche comparatiste à même de dépasser les limites de la monographie.

Géographiquement, les trois sites ont en commun d'avoir appartenu, à des époques différentes, aux faubourgs de la ville, voire à sa banlieue. Si cette dernière position vaut toujours, administrativement, pour Billancourt, l'extension urbaine n'a cessé de repousser les marges de la métropole. L'insertion de chacun d'eux dans la zone centrale en extension de l'agglomération n'a pas manqué de rejaillir sur leurs activités, habitats et peuplements.

En termes de tradition et de représentation socio-économiques, Billancourt et le XI^e arrondissement participent du travail ouvrier et industriel quand Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière se rattache, via les transports et les soins, à la nébuleuse des services. Si la place de la métallurgie, notamment la mécanique, rapproche les deux premiers sites depuis la fin du XIX^e siècle, leur cheminement montre des différences majeures. Née de la demande des fabriques de meubles du faubourg Saint-Antoine en pièces en métal, la branche s'enracine, dans le XI^e arrondissement avant la première industrialisation dont elle conservera, en plein XX^e siècle, les structures artisanales ou semi artisanales en ateliers, spécialisés et complémentaires, regroupés autour de cours, micro carrefours de l'habitat local. Fille géante de la seconde industrialisation, l'usine Renault de Billancourt en suit, parfois précède, les étapes techniques et organisationnelles. Son produit phare, l'automobile, et une concentration ouvrière, longtemps la plus grande de France, réputée, depuis 1936, pour sa mobilisation et ses acquis, l'érigent, la nationalisation aidant, en vitrine ou symbole à l'échelon du pays. Pendant les trois décennies centrales du XX^e siècle, ses plus de 35 000 salariés forment une ville dans la ville. Sous la houlette de Louis Renault, puis des PDG de la Régie, l'entreprise entourée de hauts murs jusqu'en son fief de l'île Seguin, rachète des terrains à tour de bras, empiète sans vergogne sur l'espace public communal, évince l'habitat et réaménage l'environnement selon ses besoins. Pour le meilleur et pour le pire, dans la phase d'essor du site

industriel comme à l'heure de son repli et de son abandon définitif.

Radicale et spectaculaire, à Billancourt, en raison des dimensions antérieures de l'usine et de la destruction de ses derniers vestiges en 2004, la désindustrialisation procède, dans le XI^e arrondissement d'un mouvement engagé des décennies auparavant, en voie d'accélération depuis les années 1980. Sa quasi-conclusion à l'aube du XXI^e siècle coïncide, là encore, avec le moment de l'enquête. De nouvelles activités s'affirment, cependant, au lieu et place des anciennes, scellant la physionomie du quartier dont la profonde mutation se distingue, sur ce point décisif, du hiatus actuel de Billancourt et des incertitudes entretenues au sujet de son avenir.

Par sa taille, qu'il s'agisse du nombre de leurs agents - environ 6 000 pour l'ensemble hospitalier - comme de l'emprise au sol et de ses contraintes sur l'environnement urbain, le site d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière s'apparente à celui de Billancourt. De nombreux traits l'en différencient, toutefois, à commencer par la bipolarité fonctionnelle et administrative que signalent l'aménagement des locaux et leur architecture. La gare et l'hôpital partagent, certes, la caractéristique paradoxale d'être des espaces clos, nettement séparés, du quartier qu'ils écrasent, et, simultanément, publics en leur qualité fonctionnelle de lieux de passage. L'un et l'autre, relèvent des services publics, mais leur marche vers ce statut commun et ce qu'il recouvre aujourd'hui relève de chronologies dissemblables : depuis le XVII^e siècle pour La Salpêtrière, mais seulement à compter des années 1840 pour le terminus de l'ancien Paris-Orléans. Enfin, si, malgré de notables changements dans la manière d'exercer leur activité respective, les deux établissements restent affectés à la fonction hospitalière et au transport ferroviaire, le déclin récent d'Austerlitz contraste avec la renommée incontestée de La Pitié-Salpêtrière.

Dominés par les établissements de référence d'entreprises-institutions - Renault, la SNCF, l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris - dotées d'importants fonds d'archives, aptes et intéressées à produire leur propre historiographie, les sites de Billancourt et d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière, ont aussi retenu l'attention de chercheurs de toutes disciplines. Au nombre de ces derniers, les membres des équipes en charge de chacun d'eux, familiers des lieux et de

leur passé, savaient pouvoir disposer de sources abondantes et variées ainsi que d'une copieuse littérature scientifique. Conscients du risque d'étouffement de la problématique mémorielle que ce savoir et ses ressources faisaient peser, il leur est apparu indispensable de dresser l'inventaire de l'existant. Expression, à sa manière, des mémoires du travail, il inclut les regards portés par les diverses catégories d'acteurs qui ont pu intervenir derrière leurs murs tout autant que celui d'observateurs extérieurs sensibles à la notoriété des lieux et à l'écho des événements qui s'y sont produits. C'est le cas d'écrivains, de peintres, de journalistes, avec mention particulière, dans le cas de Billancourt, pour les photographes et les cinéastes dont les images ont fait l'objet d'une analyse approfondie.

Moins concentrés, lacunaires et d'une exploitation à peine entamée, les fonds disponibles pour le XI^e arrondissement renvoient d'abord aux fonds publics, plus attentifs aux faits urbains et aux affaires communes qu'au quotidien du travail et des entreprises²⁰. Entre le faubourg Saint-Antoine et Belleville, le quartier étudié demeure un angle mort de l'historiographie parisienne, à l'exception heureuse, mais récente, des spécialistes de l'archéologie industrielle. De précieuses données, quoique approximativement circonscrites à l'îlot concerné, sont cependant accessibles dans les travaux des démographes, des urbanistes, des géographes et des sociologues. Ici, plus qu'ailleurs, il aura fallu créer les sources nécessaires à l'enquête, ce qui supposait d'aller sur le terrain, au contact des porteurs de la mémoire vive du travail et de miser sur le concours des réseaux locaux en mesure de contribuer à leur accès, voire à la collecte des souvenirs.

L'enquête de terrain²¹ a débuté dès les premiers repérages effectués sur les lieux pressentis. L'inégale intimité initiale des chercheurs avec les sites explique le temps consacré à cette opération préalable dans le XI^e arrondissement où la délimitation de l'îlot, décidée après un indispensable parcours-découverte des traces du travail dans ses rues et cours, s'accompagna d'un recensement des

²⁰ Sur la question des sources de l'histoire du travail, on peut se reporter à l'entretien avec M. Pigenet, « L'histoire du travail, une histoire en chantier », *Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique*, n° 83, 2001, pp. 99-122.

²¹ Cf. S. Beaud, F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, rééd. 2003.

associations et institutions en mesure de nous mettre en relation avec les « personnes-ressources » du secteur. La conscience du retard à rattraper par rapport aux deux autres sites contribua à ce que la campagne d'entretien y démarre, en revanche, plus tôt. La conjoncture locale joua, cette fois en notre faveur ainsi qu'allait le prouver l'écho rencontré par l'initiative auprès d'interlocuteurs eux-mêmes soucieux de préserver et transmettre la mémoire du quartier. Le Comité Métallos, un collectif inter-associatif formé à la fin des années 1990 en vue de sauvegarder la Maison des Métallos apporta un concours déterminant pour la réussite de notre intervention. Ses membres la relayèrent efficacement en l'inscrivant au nombre de leurs projets, concours officialisé par la signature d'une convention de partenariat. Le moment s'avéra tout aussi opportun à Billancourt où l'imminence de la destruction des derniers ateliers Renault et les controverses soulevées par le devenir du site relançaient la mobilisation des réseaux et des collectifs préexistants. Rompus aux tactiques de confrontations et d'alliances comme aux pratiques symboliques expérimentées, à d'autres titres, du vivant de l'usine, ces réseaux mémoriels ont saisi l'opportunité d'une nouvelle prise de parole, au risque de masquer, sous le discours rôdé de groupes professionnels consolidés, l'infinie diversité des souvenirs individuels. Moins structurées et ancrées dans la sociabilité passée de l'arrondissement, les associations du XIe ont davantage intégré les objectifs de l'enquête dont les exigences scientifiques validaient leur raison d'être en lui donnant corps. La coopération n'allait pas sans inconvénients, en l'occurrence les biais résultant des filières activées dans la phase d'élaboration des listes de témoins potentiels fondées sur une interconnaissance synonyme de proximité sociologique, culturelle et idéologique. La définition de catégories incontournables - ouvriers, artisans, commerçants, cadres, chefs d'entreprise, métallurgistes, cheminots, infirmiers, hommes, femmes, Français, étrangers, habitants de vieille date, nouveaux résidants, etc. -, mais non, exclusives de multiples combinaisons, et le recours aux aléas du porte-à-porte ont réduit le handicap sans le supprimer. Tandis qu'à Billancourt, ATRIS devenait, en tant que telle, l'un des objets de l'enquête, les atouts des liens noués dans le XIe l'ont emporté. On le vérifiera lorsque, en l'absence de structures et appuis similaires, l'enquête butera, à Austerlitz-La Pitié-

Salpêtrière, sur l'« indifférence » des hospitaliers et des cheminots envers la problématique mémorielle et la relative étroitesse du panel des agents interrogés. L'indisponibilité des chercheurs confirmés, auteurs de précédentes études menées dans les deux établissements, et sollicités pour conduire les entretiens a perturbé le déroulement du programme et entraîné un passage de relais précipité²². La solution a paru néanmoins préférable à celle d'une exploitation délicate d'archives orales créées antérieurement pour d'autres usages. Ces sources existent pour Billancourt. Sans s'interdire d'y puiser d'utiles références, l'équipe en charge du site a, elle aussi, choisi de réaliser elle-même ses propres entretiens, à l'instar de qui se faisait dans le XI^e arrondissement avec l'aide de vacataires venus du milieu associatif et préparés, préalablement, aux méthodes de ce genre d'enquête.

Compatible avec la souplesse recommandée dans la collecte des souvenirs, un guide d'entretien fut d'abord élaboré et testé dans le XI^e arrondissement. À partir de matières communes, le document se déclinait en deux variantes selon que les témoins interrogés avaient travaillé ou non dans le quartier. Conçu pour aider l'enquêteur à ne rien négliger d'essentiel, à ne pas perdre le fil de la problématique et à pousser aussi loin que possible l'effort de remémoration des témoins, ce guide a inspiré celui d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière et la grille de thèmes employée à Billancourt.

Ainsi préservée pour l'essentiel, la cohérence de l'enquête s'est ressentie quelquefois de l'inégale capacité d'empathie des enquêteurs et d'inévitables tendances de leurs interlocuteurs à dériver vers le récit de vie ou l'évocation exclusive de leurs activités actuelles. Partout, il a fallu surmonter les disparités habituelles dans l'aptitude des témoins à la remémoration et à sa traduction orale. D'autres différences découlent d'écarts ultérieurs dans l'exploitation du riche corpus réuni à l'issue de la retranscription intégrale des dizaines d'entretiens. Liés aux caractéristiques des sites et des équipes, ils sont à l'origine des décalages perceptibles dans la place réservée à l'analyse des entretiens et la manière de les confronter à d'autres sources²³.

²² Des événements imprévus ont ainsi conduit Véronique Vermaelen et Anne Véga à renoncer à mener la campagne d'entretiens sur le site. Au terme de plusieurs tentatives infructueuses menées auprès d'autres chercheurs, Carole Robert acceptera de réaliser l'ensemble des interviews.

²³ Sur les problèmes posés aux historiens par le recours à cette méthode, on se reportera notamment à la table ronde « Questions à l'histoire orale »,

Outre l'envoi préalable, parfois, de la grille d'entretien aux personnes contactées, la mobilisation des souvenirs fut facilitée, chaque fois que cela était possible, par la présentation de documents, notamment photographiques, que l'on demandait aux témoins d'identifier et d'analyser. À plusieurs reprises, ces derniers se sont eux-mêmes préparés aux rencontres par la recherche d'archives personnelles, la rédaction de notes à l'avance. Sur la lancée, certains nous ont autorisés à prendre en photo les pièces et les lieux qu'ils commentaient.

Identification de lieux du travail dans l'agglomération parisienne

La sélection des sites impliquait d'en définir les contours selon des critères en adéquation avec nos objectifs. Commun aux trois espaces retenus, le problème se posait en termes distincts pour chacun d'eux. S'il s'agissait surtout, dans le XI^e arrondissement, d'isoler un îlot pertinent, représentatif de l'imbrication passée des activités et de l'habitat, l'opération se compliquait à Billancourt et dans le XIII^e arrondissement au regard de l'emprise foncière des établissements visés et de leur apparente séparation d'avec l'environnement urbain. La notion d'îlot semblait, ici, inappropriée aux fonctions de lieux dont la logique spatiale ressort mieux aux échelles de l'agglomération et du territoire national. Se situer à ces niveaux serait revenu à ne recueillir, dans le meilleur des cas, que les représentations les plus abstraites et symboliques, sinon convenues, des lieux, et non la mémoire vive du travail.

Le choix d'inclure les alentours immédiats des établissements dans le périmètre étudié s'est d'autant plus rapidement imposé que nos interrogations sur la distinction entre sphères du travail et du hors travail appelait à éprouver la validité des concepts de marges, d'espaces frontaliers, de transition et de passage. À Billancourt, la place durablement connue sous son ancien nom de Nationale - Jules-Guesde depuis 1925 - se prêtait à ces investigations, à l'exemple des espaces moins strictement délimités de garnis et d'hôtels, de commerces et de débits de boissons tournés vers la clientèle ouvrière de l'usine. Le flou n'est pas moindre pour les parages

publiée dans le n° 4, juin 1987 des *Cahiers de l'IHTP* ; au n° 21, de la même revue, paru en novembre 1992, sous la direction de D. Voldman, « La bouche de la Vérité ? La recherche historique et les sources orales » ; F. Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone : de la construction de la source orale à son exploitation*, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001.

d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière dont la toponymie, quelquefois trompeuse, des quais, gares et bistrots esquisse l'aire d'influence directe.

Le tracé initial de l'îlot du XI^e arrondissement fut plus simple dès qu'il fut décidé d'englober la Maison des Métallos. À l'usage, le quasi-quadrilatère formé par les rues Oberkampf, Moret, Jean-Pierre Timbaud et l'avenue Parmentier, se révéla passablement artificiel. En foi de quoi, les opportunités d'entretiens ont prévalu dès lors que l'éloignement n'excédait pas 300 mètres et ne menaçait pas de diluer la spécificité de l'espace étudié.

En dehors de l'enquête *stricto sensu*, l'historique de l'évolution des activités contribua à élargir l'angle de visée pour les replacer dans les dynamiques spatio-économiques parisiennes. La proximité du faubourg Saint-Antoine, du canal Saint-Martin et du chemin de fer de Petite Ceinture éclaire ainsi les particularités de l'îlot. Sans revenir à l'époque de la gare d'eau - à l'origine du « quai de la gare » - un retour quelques décennies en arrière rehausse la part du fleuve dans les activités passées du site d'Austerlitz. Dans les années 1950, une centaine de dockers professionnels, soit le cinquième du total des effectifs parisiens, travaillaient encore le long des quais du secteur²⁴, cependant que les Grands Moulins continuèrent à fonctionner jusqu'en 1996. Le recensement des établissements disparus, mais installés aux abords du site - raffinerie de sucre, SUDAC, Entrepôts frigorifiques, Panhard-Levassor, Delahaye, centre de tri des PTT, etc. - met à jour des milliers d'emplois et retouche l'impression actuelle d'une hégémonie hospitalo-ferroviaire. À Billancourt, ce changement rétroactif de focale donne à comprendre le moteur des mutations conjuguées de l'espace urbain local et du site industriel. Le cycle débute par la phase de l'usine conquérante qui, d'acquisitions de parcelles privées en annexions forcées, régularisées après coup, constitue un domaine aux dimensions supérieures, au milieu du XX^e siècle, à celles de l'îlot du XI^e arrondissement. Moins visible car plus dilué dans la capitale, le mouvement de décentralisation industrielle, programmé dès la Libération par la nouvelle Régie, stabilise, puis inverse la tendance à la fin des années 1960. Les transferts d'activités contractent l'espace productif sans modifier, de l'extérieur, l'emprise au sol avant le début de la « séquence de fermeture » entamée par

le plan social de 1984, mais rendue publique cinq ans plus tard pour s'achever en 1992. Commence alors une phase de destruction systématique du bâti usinier. Menée à son terme en 2004, doublée par un désengagement foncier progressif de l'entreprise, elle laisse les acteurs locaux face à une immense friche en plein cœur d'une banlieue elle-même en mutation rapide.

Matérialisée par des murs, des grilles et... des portes, l'opposition entre espaces du travail, industriel ou non, et du hors travail, résidentiel ou de loisirs, s'avère commode, mais par trop simplificatrice. On a vu comment, dans le XI^e arrondissement, l'émiettement des ateliers confinait à leur dissolution dans l'habitat. La sphère du hors travail génère, elle-même, de nombreuses activités économiques qui, sédentaires - cafés, commerces, cinémas, etc. - itinérantes - marchands des quatre saisons, chanteurs des rues... - participent à l'animation et à la sociabilité urbaines. Il s'en faut qu'à Billancourt, l'entreprise Renault se résume au Trapèze et à l'Île Seguin. Des « confettis » productifs de la Régie subsistent dans Boulogne et Meudon, à l'instar du comité d'établissement, de l'école professionnelle, du service social et, plus surprenant, de la direction du personnel. À l'inverse, une partie des installations sportives, le club photo, la plupart des cantines gérées par le CE, le mess et un point de vente de bière fonctionnent parmi les ateliers du Trapèze et de l'Île Seguin, lieu d'ouverture, dans les années 1970, de salles de prières pour les musulmans. L'ambiguïté de la coupure dehors/dedans est plus flagrante sur le site d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière. Si les conceptions en vigueur à l'époque du « grand enfermement » contemporain de la création de la Salpêtrière n'ont plus cours, les normes sanitaires, les dangers inhérents à la circulation ferroviaire, la tradition disciplinaire chère aux deux administrations et l'actuelle obsession sécuritaire, stimulée par de récents déboires médiatiques, maintiennent le désir et la réalité d'une coupure d'avec l'extérieur. Séparation paradoxale et, de fait, intenable, pour ces lieux, publics dans tous les sens du terme. Les conditions d'exercice des services dont la gare et l'ensemble hospitalier ont la responsabilité supposent, en effet, qu'ils soient ouverts et traversés par le public. L'efficacité des administrations réside, pour une part, dans leur capacité à canaliser, par une

²⁴ M. Pigenet, *Les quais de Paris aux XIX^e et XX^e siècles*, étude à paraître.

signalétique adéquate et l'affectation d'agents spécialisés, les flux de « passagers ». De suppression des tickets de quai en libéralisation des heures d'ouverture, le recul des restrictions anciennes intervenu dans les dernières décennies n'a pu qu'accroître la proportion des visiteurs qui, parfois, y pénètrent le temps d'obtenir le service ou l'objet en marge, sinon étranger, à la fonction principale du lieu : accès au métro ou au RER, déjeuner ou dîner au buffet, achat d'un journal, consommation d'une boisson ou d'un sandwich, recueil à la chapelle, fréquentation d'un cycle d'enseignement... Le va-et-vient quotidien, biquotidien avec les pauses-repas, des salariés projette hors de l'espace du travail les rythmes qui l'animent. À heures régulières, les places, les trottoirs et la chaussée des rues, les couloirs et les quais des stations de métro dessinent une zone de transition, véritable sas avant la dispersion dans l'agglomération ou la concentration dans les ateliers et les services. Visible et sonore, le mouvement scande aussi l'activité des cafés et des restaurants populaires auxquels il fournit le gros d'une clientèle que tentent également de capter maints commerces ambulants, rompus dans l'art d'esquiver les contrôles fiscaux et administratifs.

Il arrive que l'invisibilité découle d'un effet de transparence sociale et culturelle de faits perceptibles, mais négligés pour cause d'excès de banalité ou de prosaïsme, à l'exemple de ces terrassiers de la voirie ou de l'assainissement et des préposées à l'entretien des toilettes publiques croisés au cours de la visite commentée du site d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière. L'ignorance procède aussi de la dissimulation plus ou moins volontaire. Ainsi les activités cantonnées dans les installations souterraines de La Salpêtrière ne sauraient-elles être confondues avec les ateliers clandestins, lieux d'embauche d'ouvriers sans papiers, signalés dans certaines arrière-cours du XI^e arrondissement. Maints trafics criminels prospèrent, par ailleurs, dans les recoins du bas Belleville pour menacer la discrétion qui sied à ces échanges et provoquer la protestation des habitants. La longévité du bâti et d'enseignes anachroniques, scellées ou peintes sur les murs, explique d'autres occultations dont quelques-unes relèvent du maquillage à prétentions esthétiques. Après la phase rénovatrice des années 1950 et 1960, les réhabilitations et la vogue des lofts ont conservé l'aspect extérieur de nombreux immeubles du secteur Saint-Maur/Oberkampf/Jean-Pierre Timbaud

dans le même temps où les activités et la population se renouvelaient en profondeur. La patrimonialisation en trompe-l'œil aboutit à la sauvegarde, place Valhubert, de la façade de l'ancien siège du Paris-Orléans, tandis que les démolisseurs s'attaquaient aux bureaux. Malgré ou en raison de la notoriété du site, l'architecture usinière de Billancourt n'a pas bénéficié des mêmes égards.

Nuançons. La continuité des formes ne suffit pas à masquer les mutations intervenues. En matière d'activités, les trois sites enregistrent, chacun à leur manière, les bouleversements économiques et sociaux qui, peu ou prou, concernent l'ensemble des pays développés entraînés dans un double processus de tertiarisation et de désindustrialisation. Leur localisation dans l'une des principales métropoles mondiales n'a pu qu'accélérer et systématiser le mouvement, au profit des fonctions supérieures de services, marchands ou non, touchant à la gestion, la formation, la communication, l'innovation, la création, etc., et au détriment de tâches de transformation et de fabrication. C'est flagrant à Billancourt où, sur un espace rétracté, les fonctions managériales et stratégiques de l'entreprise automobile ont définitivement supplanté les ateliers. Aussi avancée soit-elle, la désindustrialisation du XI^e arrondissement a épargné d'ultimes parcelles productives héritées ou réactivées, à l'exemple des entreprises de l'habillement, de l'impression et du graphisme. La remarquable permanence des pôles hospitaliers et ferroviaire du XIII^e arrondissement corrobore la prééminence des services au cœur de l'agglomération contemporaine après que les usines de leur pourtour ont définitivement fermé leurs portes. Les résistances et les reconversions réussies dans plusieurs secteurs de banlieue atténuent l'évidence du constat, mais n'infirment pas la tendance à une incompatibilité croissante entre l'industrie et la grande ville. À la différence de l'hôpital qui a su garder intact un domaine foncier d'une valeur inestimable, la gare, sur le déclin, a dû céder une fraction de ses terrains. La taille des deux établissements ne s'est pas révélée fatale, en revanche, à leur maintien alors qu'elle constitue un handicap supplémentaire pour les usines dont les productions, proportionnelles aux dimensions, butent sur l'étroitesse et l'encombrement des voies d'accès ou d'évacuation. Le problème figure aussi en bonne place parmi les récriminations des artisans et des petits industriels du XI^e arrondissement. De fait, en tous lieux, les populations

aisées, en expansion dans les anciens quartiers populaires et étrangères à un monde industriel hâtivement jugé obsolète, ne sont plus disposées à en tolérer les nuisances sonores, les pollutions et le déclassement social associé à son voisinage. La hausse ininterrompue des prix du foncier conjugue ses effets aux précédents en vidant les quartiers populaires des ouvriers qualifiés qui n'étaient pas le moindre de leurs atouts. La séduction d'une plus-value substantielle pousse à la vente et à la délocalisation, arbitrage plus facile à réaliser, néanmoins, pour de grosses sociétés que pour les petits chefs d'entreprise âgés ou incertains de retrouver une situation vraiment meilleure en lointaine banlieue ou en province. Consensuel, mais hétérogène dans ses motivations, le rejet des usines ne signifie pas que la désindustrialisation parisienne ait le sens d'une victoire des tenants d'un urbanisme centré sur la fonction résidentielle. Nul n'érige d'ailleurs sérieusement les tensions, ouvertes ou latentes, entre habiter et travailler, en antagonisme insurmontable. Au reste, plusieurs des activités de substitution génèrent des nuisances moins inédites par leur nature que dans leurs manifestations. Les habitants de la rue Oberkampf découvrent ainsi que les décibels nocturnes des sorties de bars branchés ne sont guère plus enviables que ceux, diurnes, des presses d'emboutissage d'antan.

Irréversible et décisive par ses multiples conséquences, la rupture généralisée avec les systèmes socio-économiques antérieurs s'avère plus franche sur le site Renault de Billancourt que dans le XI^e arrondissement. Dans l'îlot, les changements les plus apparents n'affectent pas plus les modalités d'implantation et de spécialisation des activités que leur rapport à l'environnement urbain immédiat. Derrière le remplacement effectif des ateliers de mécanique, de maroquinerie, de confection et d'imprimerie par des cabinets d'architectes, de graphistes, designers ou d'informaticiens, de belles constances se font jour dans les motivations des nouveaux venus. Aujourd'hui comme hier, on se félicite, pêle-mêle, de la synergie créée par la proximité d'activités pointues et complémentaires, de la souplesse des très petites entreprises, de la mobilité et de la compétence du personnel et de la présence de locaux relativement bon marché. Il n'est pas jusqu'à la prolifération des sandwicheries et des traiteurs qui n'évoquent celle des « bouillons » d'autrefois.

TRAVAUX

Le travail ?

S'il était entendu que l'enquête n'exclurait aucune activité professionnelle, la notion de travail, explicitée par les guides d'entretien et interprétée comme telle par nos interlocuteurs, renvoie à trois références majeures, plus ou moins combinées selon les entretiens : l'établissement, le produit ou le service attendu, le métier ou la profession exercé.

L'établissement, peu ou prou assimilé à la Régie aux grandes heures de Billancourt, se confond avec l'entreprise dans la quasi-totalité des ateliers du XI^e arrondissement, relève, pour Austerlitz et La Pitié-Salpêtrière, d'ensembles plus vastes et hiérarchisés, régis par des réglementations et des statuts nationaux, en situation de services publics. Sur ce point, la capacité d'innovation technique et sociale prêtée à la Régie nationale la rapproche des « institutions » précédentes. Les témoignages proscrivent toutefois une confusion que contredit, entre autre, le déroulement des carrières. Aussi bien est-ce à l'échelon du réseau et de la SNCF que les cheminots se remémorent leur passé professionnel. Cette intégration à l'entreprise mère, moins perceptible dans l'attitude des agents hospitaliers vis-à-vis de l'AP-HP, ne signifie pas un détachement à l'égard du site dont plusieurs témoins déplorent le déclin et critiquent, arguments à l'appui, la préférence donnée à la gare Montparnasse lors des aménagements pour le TGV. L'opinion des salariés de Renault à l'égard de l'évolution du site de Billancourt ravive, quant à elle, le clivage entre ouvriers et cadres. Ces derniers, davantage acquis aux logiques de loyauté hiérarchique, raisonnent volontiers à l'échelle du groupe, entité à l'intérieur de laquelle ils ont souvent été amenés à circuler au gré de leurs fonctions successives. Beaucoup évaluent sur cette base la fermeture d'une usine condamnée par les exigences de la compétitivité qu'ils partagent. Les ouvriers, en premier lieu les anciens OS, dont beaucoup n'ont jamais connu d'autre établissement depuis leur entrée à la Régie, en jugent autrement. Convaincus de ce que la stratégie d'investissement de la direction a sacrifié la modernisation de Billancourt, ils rejoignent les militants dans leur certitude d'une décision « politique » destinée à se débarrasser d'un bastion ouvrier et syndical. L'accusation,

appliquée à l'évolution de toute la métallurgie parisienne, se retrouve dans la bouche des cégétistes du XI^e arrondissement.

À l'écoute des témoignages, l'établissement, pôle d'identification du travail inégalement mobilisé, se décline toujours, pour les plus étendus des sites, en lieux intermédiaires et élémentaires, diversifiés selon les thèmes évoqués - l'activité professionnelle proprement dite, la sociabilité salariale, les luttes... Attachés au vécu ordinaire, ils sont aussi les espaces les mieux maîtrisés par la mémoire et les pratiques des actifs qui veillent à se les approprier au moyen de marques et de micro-aménagements particuliers. Au-delà, la précision des descriptions faiblit jusqu'à s'évanouir dans le silence de l'ignorance. À Billancourt, Austerlitz ou La Salpêtrière, seuls de hauts cadres revendiquent une parfaite connaissance des établissements. Encore ce savoir s'avère-t-il souvent plus théorique que concret. Ainsi est-ce à l'occasion de visites inopinées que les responsables avouent avoir découvert des pratiques et dispositifs mis en œuvre par leurs subordonnés, voire des personnes étrangères à l'établissement, en marge des prescriptions officielles.

Si les relations hiérarchiques conservent, au niveau des ateliers et des services, une dimension interpersonnelle, l'identification de l'établissement à son principal responsable dépend à la fois de sa taille et de son statut, privé ou public. Peu de salariés du XI^e arrondissement dissocient les caractéristiques des « petites boîtes » des qualités et des défauts - « esprit social », compétences techniques, aptitudes gestionnaires - de leur patron. Hormis les cadres et les syndicalistes qui, d'expérience ont appris à tenir compte du style et des orientations propres de chacun des PDG de la Régie, le gros des travailleurs de Billancourt reprend, dans le meilleur des cas, ce qu'en disent les premiers, plutôt discrets en déclarations publiques à ce propos. La tradition des procédures bureaucratiques et la fréquence des mutations dépersonnalisent la nature de telles relations dans les établissements-institutions. Seuls les « grands patrons » des services hospitaliers acquièrent une notoriété dont sont dépourvus, hors de leurs interlocuteurs habituels, la plupart des administrateurs.

La réputation des soins dispensés ou du produit final rejaillit, en effet, sur ceux qui y concourent. Par là, elle détermine, en partie, le rapport des salariés à leur travail et à son lieu d'exercice. La fierté ressentie repose,

toutefois, sur des bases différentes selon le mode d'implication des individus et les fondements de la notoriété. Si l'OS de l'Île Séguin est en droit de s'estimer partie prenante des succès du premier constructeur national, les principes de la production en série noient sa contribution dans celle d'un collectif anonyme auquel n'échappe qu'une poignée d'ingénieurs et de hauts cadres. Qu'ils en soient ou non les créateurs, les ouvriers et les artisans du XI^e arrondissement affectés à la réalisation de prototypes ou de pièces rares, sinon uniques, disent leur satisfaction d'œuvrer dans l'exceptionnel et de pouvoir reconnaître la singularité de leur style ou de celui d'un collègue dans les produits exposés aux vitrines des beaux quartiers ou portés par une personnalité en vue.

Les qualifications et les compétences nécessaires à la sûreté du geste, de l'appréciation, de l'organisation ou de la décision, etc., sont affaire de formation et d'expérience. Là réside l'un des principaux usages de la mémoire d'un travail alliant savoirs, savoir-faire et savoir-être qui, entérinés par des conventions sociales, définissent les métiers et les emplois. Si les seconds tendent à prévaloir dans la période qui nous occupe, les premiers conservent de beaux restes, notamment, mais pas exclusivement, dans l'artisanat. L'un des syndicalistes du XI^e arrondissement est fier de relater ainsi comment il participa, en 1948, à la reconnaissance du métier d'ouvrier graveur sur métaux. Plus composite, l'identification des travailleurs des autres sites ne renvoie pas moins à des procédures similaires. Les intéressés savent le rôle dans les classements conventionnels et statutaires qui ordonnent les grilles de salaires, les perspectives de promotion et, à travers les clivages catégoriels et les niveaux hiérarchiques, une partie des relations sociales développées au travail.

La polyvalence de rigueur dans les petites entreprises où la production spécialisée s'organise sur le modèle ancestral de la « fabrique parisienne » et de ses coopérations techniques externes, s'oppose à la division du travail en vigueur dans les établissements où s'activent des milliers de salariés. Redoublée dans ceux qui, tels la gare et les hôpitaux, réclament une stricte définition des responsabilités de chacun, sa mise en œuvre impose une allocation rigoureuse des ressources matérielles et humaines sous le contrôle d'un lourd dispositif hiérarchique. Le système imprègne les cultures et les habitus professionnels, au moins face aux observateurs

extérieurs et dans la relation avec les supérieurs. Aucun hospitalier n'évoquera devant nous les moments de sommeil récupérés en service de nuit. Les cadres rencontrés, il est vrai toujours en activité, s'appliqueront davantage à décrire ce que les agents devraient faire plutôt que ce qu'ils font réellement. L'empire du règlement ne pèse pas moins à la gare d'Austerlitz, siège de la direction du réseau dont la présence accroît une pression hiérarchique que tempèrent, à la base, la tradition syndicale et la certaine culture masculine du « coup de gueule » contre les « chefs ». Si les plus anciens d'entre eux regrettent l'autorité perdue après 1968, les cheminots hésitent à dévoiler les entorses à la discipline et peinent à s'ouvrir de leur fréquentation des bistrots. Ces « arrangements » tolérés aux échelons inférieurs de la hiérarchie, là où l'écrit des consignes et des procédures chères aux ingénieurs s'adapte à l'oralité de la communication ouvrière, ne vont pas sans contreparties et participent du lien social conditionnant la bonne marche de l'établissement. Ils facilitent ces « négociations » qui, à la SNCF, à l'hôpital et à la Régie Renault, permettent de surmonter les différences de point de vue et de logiques entre services et ateliers. Ils concourent à cette initiative salariale, redoutée pour ce qu'elle suppose d'autonomie et de possible indocilité, mais encouragée par le management moderne séduit par ses réserves de productivité et son aptitude à résoudre les blocages nés de l'incapacité des normes bureaucratiques à maîtriser l'ensemble des actes du travail. On sait l'impact des grèves du zèle dans ces structures.

Plus léger, le système hiérarchique des petites entreprises métallurgiques du XI^e arrondissement ne récuse pas le principe de la subordination ouvrière, mais occulte la fonction de commandement sous l'évidence de la compétence. Il arrive, ici, que des syndicalistes rechignent, néanmoins, à franchir le seuil de la maîtrise quand bien même ils organisent, de fait, le travail d'un atelier créé et équipé sur leurs conseils. Les ouvriers qualifiés ne s'y trompent pas. Leurs souvenirs relatent les exploits de compagnons de grande valeur dont la liste ébauche les contours d'une hiérarchie professionnelle, pour partie distincte de celle de l'entreprise. Mais que cette dernière ne saurait ignorer.

Avec le temps, la cohésion des équipes, condition des coopérations techniques quotidiennes dans le travail, fonde une solidarité organique de nature à consolider le groupe dans

sa relation avec la direction et ses représentants. Ces communautés élémentaires, inégalement soudées selon les situations de travail, secrètent des valeurs et des règles qui, plus ou moins accordées à celles des entreprises, contribuent à la socialisation des salariés. Cette influence, est audible à Austerlitz jusque dans la manière dont les recrues parisiennes finissent par acquérir, au contact de leurs collègues originaires du Sud-Ouest, une intonation méridionale. Sources de coutumes et de rites qui, en retour, les confortent, les collectifs canalisent et construisent à la fois les collaborations, tensions et antagonismes des relations sociales au travail. Points d'appui pour l'action et bases d'enracinement syndical, ils sont la matrice et le relais de projets dont la portée dépasse la sphère de l'établissement.

C'est souvent aux marges de celle-ci que se font les distributions de tracts, les prises de parole calculées au plus juste des quelques minutes d'attention disponibles, par lesquelles, sans préjuger d'éventuels relais militants intérieurs, les mots d'ordre, les campagnes et les analyses élaborées hors du contrôle directorial, investissent le lieu de travail. En temps ordinaire, surtout après 1968, les syndicats disposent de facilités non accordées aux groupes politiques - PCF, formations gauchistes ou, à plus forte raison, FLN -, davantage perçus, y compris par les salariés, comme extérieurs à l'établissement et tentés d'agir par structures syndicales interposées. Avec plus ou moins de succès, ainsi qu'on le constate à Billancourt, le 12 février 1952, où l'échec matinal de la grève politique lancée par la CGT contraint les militants à se replier sur la place Nationale. La suite de la journée mérite d'être contée. L'extériorité change de sens, en effet, et inverse le rapport des forces lorsque la police entreprend de chasser les cégétistes des alentours de l'usine. À l'annonce des premières charges, un mouvement de solidarité se déclenche dans les ateliers et précipite une partie du personnel indigné sur les toits pour bombarder les policiers aux cris de « Pas de flics chez Renault ! »²⁵. Cet esprit d'entreprise à base de classe n'implique nulle homogénéité dans la réception de discours syndicaux composites. L'événement le rappelle au cœur d'une « forteresse » où l'étiquette de « petit Kremlin » accolée au

²⁵ Cf. M. Pigenet, *Au cœur de l'activisme des années de guerre froide* ; « la manifestation Ridgway », L'Harmattan, 1992, pp. 80-81.

département 70 le singularise de tous les autres, moins prompts à suivre les mots d'ordre de la CGT. La remarque vaut pour la métallurgie du XI^e des années 1950 à 1970. Solide, l'hégémonie cégétiste s'y décline de façon nuancée selon que l'on travaille chez Debrie ou dans un atelier artisanal.

La toponymie parallèle des surnoms restitue ces jeux d'images et d'échelles par lesquels les références nationales, voire internationales, aident à la définition et à l'étalonnage des réalités de l'atelier et de son environnement urbain. À la manière de ces habitants du XI^e assez séduits par la cordialité des relations de voisinage pour qualifier leur quartier de « village », des cheminots et des agents hospitaliers assimilent leurs collègues, voire l'entreprise, à une « grande famille ». Orphelins d'une communauté dont la disparition traumatique met à découvert les contradictions longtemps occultées, les anciens de Billancourt usent aussi de la référence familiale, mais en excluent la firme responsable de leurs déboires. Entachées et, malgré tout, nostalgiques, les mémoires du travail dans l'usine peinent à se départir du point de vue de groupe qu'entretiennent ses gardiens organisés. Avec succès, si l'on se fie aux difficultés liées au poids du collectif sur l'expression des souvenirs individuels. Dans le XI^e arrondissement, il faudra, au contraire, convaincre les témoins de l'intérêt d'une remémoration qu'ils estimaient trop personnelle pour prétendre à une quelconque légitimité.

Les mémoires en travail

Les recherches et les réflexions sur la mémoire soulignent son caractère de construction active et collective. Dans cette perspective, Maurice Halbwachs considère que la plus intime des mémoires individuelles procède d'un phénomène social²⁶. Sa mobilisation ou son enfouissement dépendent de ce que la société approuve à l'aune de ce qui sert sa cohésion²⁷. Ce qui n'interdit pas, à l'encontre d'une conception trop consensuelle du phénomène, la coexistence, la coexistence, à un moment et dans un espace social donnés, de mémoires collectives concurrentes²⁸. Admettre ce schéma général ne dispense pas de s'interroger sur les modalités de la

²⁶ Cf. M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, 1925 ; Id., *La mémoire collective*, PUF, 1950.

²⁷ G. P. Marchal, « De la mémoire communicative... », art. cit., p. 586.

« rencontre et de l'interaction entre mises en récit publiques du passé et expériences », ainsi que sur le « travail d'homogénéisation des représentations »²⁹. Il convient ainsi de voir la façon dont, au cours des entretiens, les souvenirs personnels s'articulent aux mémoires collectives qu'ils confortent et recomposent en « présent du passé », pour reprendre la célèbre formule augustinienne. Telle est bien, la fonction première de toute remémoration, fût-elle sollicitée dans le cadre d'une enquête. « La mémoire est la vie, elle est en évolution permanente [...], ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie [...], vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations », note Pierre Nora³⁰. L'approfondissement de ce rapport du vécu d'hier au présent n'est pas le moindre des apports de l'enquête s'agissant du travail en sa double qualité d'expérience fondatrice de soi et d'expérience de soi aux autres³¹.

Parler du travail concret passé, le sien ou celui des autres, ne se conçoit pas sans repères, traces, supports et vecteurs. L'approche par les sites, le recours aux photos et aux plans ou cartes et, plus prosaïquement, la préservation, sinon des bâtiments, du moins de la voirie et de sa toponymie, expliquent la fréquence et la relative exactitude des localisations proposées. Le repérage dans l'espace varie, certes, selon les témoins. La mémoire des employeurs, des cadres et des militants, fondée sur un répertoire d'informations pour partie abstraites et stratégiques, parvient le plus aisément à recenser et situer les entreprises, la leur, les similaires et les voisines. Mieux informée de l'historique des aménagements et de leurs logiques spatiales, elle semble aussi la plus apte à décrire les aménagements de sites dont les témoins évoquent, à des degrés de précision divers, l'histoire, les contraintes et les logiques spatiales. Pragmatique, discontinue et lacunaire, la carte mémorielle des salariés ordinaires restitue les parcours vécus, s'attarde sur le détail d'installations ou

²⁸ Cf. les critiques émises, entre autres, par Peter Burke, à propos de la conception trop consensuelle de la mémoire collective développée par Maurice Halbwachs.

²⁹ M.-C. Lavabre, « Témoignage oral et mémoire », *Exils et migrations hispaniques au XXe siècle*, n° 1, 1993, p. 187.

³⁰ P. Nora, « La mémoire saisie par l'histoire », *Les lieux de mémoire*, t. 1, Gallimard, 1997, p. 24.

³¹ Cf. Y. Schwartz (dir.), *Reconnaissance du travail. Pour une approche ergologique*, PUF, 1997.

d'agencements dont ils ont éprouvé, anecdotes à l'appui, les avantages et les inconvénients. Éclatée par la multiplication des repères singuliers, la carte mémorielle ainsi reconstituée fait ressortir, outre un ancrage dans les pratiques, les lieux communs du travail. Telle semble être la fonction des espaces partagés des ateliers et des services avec leurs équipements et leur ambiance spécifiques, carrefours obligés, sinon publics, des entreprises - portes, passerelles, ponts, esplanades, cantines... - que leur fréquentation prédispose à tous les usages, contestation comprise lors des défilés de grévistes. Propice aux événements, ils entrent dans une histoire qui franchissant, parfois, les murs de l'établissement, leur confère la charge symbolique des lieux de mémoire. Ancienne fabrique d'instruments de musique, l'actuelle Maison des Métallos cumule l'architecture typique de ses origines usinières et l'identité syndicale forgée après son rachat par la puissante Union syndicale de la métallurgie qui en fera, pendant près d'un demi-siècle, l'un des hauts lieux du militantisme ouvrier parisien. On sait ce qu'il en est de la place Nationale, à Billancourt, hors du domaine Renault, mais baromètre de ses mouvements et tensions, tandis que, de l'autre côté de la frontière, la mémoire de l'île Seguin sature parfois celle de l'usine. Avec leurs monuments aux morts trop discrets et leurs plaques commémoratives pour initiés, la gare d'Austerlitz et La Pitié-Salpêtrière n'offrent pas de lieux similaires. Immortalisé par Bouillet, mais banalisé par la réfection des années 1970 et les cours qui continuent de s'y succéder, l'amphi Charcot ne saurait jouer ce rôle. Les grands moments de l'histoire parisienne, celle du XIII^e arrondissement comprise, se sont déroulés ailleurs. En 1944, les FTP de l'usine Say, très proche, interviennent à la marge des manifestations de la place d'Italie et des sévères accrochages de l'avenue d'Italie auxquels participent les camarades du colonel Fabien qui, près de deux semaines avant la Libération, transforment l'Institut dentaire de la rue George-Eastman en base clandestine³².

Loin de l'histoire, mais au plus près du quotidien du travail, la mémoire englobe les cafés et les restaurants populaires, centres par excellence d'une sociabilité ouvrière et artisanale libérée des contraintes de la production dont leur nom s'inspire. L'imbrication des résidences et du travail

³² M. Pigenet, *Les « Fabiens » ; des barricades au front (septembre 1944-mai 1945)*, Paris, L'Harmattan, 1995.

explique la fréquence, parmi les habitants du XI^e, des références à certaines usines, commerces ou services. À l'inverse, les salariés évoquent volontiers les immeubles et les rues. En l'absence d'un aussi grand nombre de repères, les salariés de la Régie se situent néanmoins par rapport aux voies qui conduisent à l'usine. La démarche est plus rare, à ce qu'il semble, chez les agents du site d'Austerlitz-La Pitié-Salpêtrière, bien irrigué, il est vrai, par d'autres voies d'accès, à commencer par la gare ferroviaire et les stations de métro et de RER.

Réponse à une demande, la remémoration suscitée participe d'un dialogue avec l'enquêteur auquel le témoin fournit des repères qui ne sont pas nécessairement les siens ou qu'il ne convoquerait pas peut-être pas en d'autres circonstances. Si l'observation intéresse tous les indices de localisation avancés au cours de l'échange, elle s'applique plus particulièrement aux traces les plus ténues d'anciennes activités qui ont surtout valeur de preuves, à l'exemple des enseignes. Preuves aléatoires, au demeurant, quand tant de nouveaux commerces ou cafés du XI^e arrondissement aujourd'hui - de Billancourt demain ? - surchargent leur décoration de pièces rapportées issues de récupérations hasardeuses. L'entreprise Renault actuelle ne sacrifie guère, en revanche, à ce goût des reliques pittoresques. Des enjeux d'un autre ordre ont, tour à tour, exhibé sur son fronton une raison sociale que ses différents responsables veillaient à actualiser jusque dans les années 1990. Si l'on a songé, depuis, à recouvrir de peinture grise l'avant-dernière dénomination - Renault Régie Nationale -, aucun baptême n'a suivi ce badigeonnage. L'entreprise « ne s'appelle plus », du moins en ce lieu symbolique.

Au fil des entretiens, le surgissement d'un nom d'un établissement, le patronyme d'un employeur, d'un ingénieur, d'un contremaître, d'un collègue ou d'un voisin, créent un déclic et en font remonter d'autres en surface qui, à leur tour, déroulent la chaîne de souvenirs. Sur la lancée d'explications complexes, la parole renoue avec le vocabulaire - termes techniques ou savants et argot mêlés - des outils, des mécanismes, des opérations et des coutumes professionnels. Au besoin, le mouvement des mains et des bras explicite ou remplace les mots. Exceptionnellement, un ouvrier du XI^e arrondissement, conscient de la fragilité d'une mémoire gestuelle dont il souhaitait garder la trace, a fixé sur un

caméscope l'activité de ses camarades dans un atelier de gravure. La richesse d'un tel type de document confirme aussi l'ampleur de la déperdition d'informations en l'absence de commentaire-témoignage ou de sources complémentaires. Ce que démontre aussi la plongée dans la grande quantité d'images fixes ou mobiles disponibles sur le site de Billancourt.

Si des artisans et des industriels ont pu conserver des machines, des outils et des modèles, des ouvriers présentent parfois, en plus de photos, quelques exemplaires des pièces qu'ils produisaient, parfois en « perruque ». Quels qu'ils soient, les documents font foi ou remettent de l'ordre dans les mémoires défaillantes, à l'exemple des certificats de travail, des bulletins de salaires, des baux, des titres de propriété, des livres, des registres, des catalogues, etc., sortis pour l'occasion.

Marqueurs des lieux, les bruits, les odeurs, les couleurs et les lumières forment le fond sensible de la mémoire du travail. Les habitants ne sont pas les derniers à s'y reporter pour insister sur les nuisances industrielles quand les anciens OS de Billancourt, fiers d'avoir joué leur partition dans ce concert industriel et humain, opposent le triste silence actuel du site à sa fébrilité sonore d'antan. Biais d'une enquête très tournée vers les cadres ? Les odeurs si caractéristiques de l'hôpital, dont Alphonse Boudard s'est fait le truculent chroniqueur³³, n'apparaissent pas, curieusement, dans les témoignages recueillis à La Pitié-Salpêtrière. Souvent associée à la mémoire des sens, celle des ambiances n'est guère plus convoquée par le personnel hospitalier, à l'exception d'une ancienne puéricultrice de la Polyclinique des Métallos du XI^e arrondissement. Ici, les souvenirs de la gaîté qui régnait dans le service se chevauchent, l'intéressée l'admet, avec ceux d'un militantisme juvénile d'autant plus enthousiaste qu'il s'épanouissait après les terribles années de traque vécues sous l'Occupation. Contestable, la distinction analytique, au sein des cultures professionnelles, entre la mémoire « sociale » et celle, « technique » de l'activité est infirmée par le récit des pots qui, rompant l'ordinaire du travail, étayaient la cohésion et l'efficacité des équipes ou la fidélité des clients. Elle traduit mieux, sans doute, le vécu des militants habitués à valoriser les pratiques et les normes collectives, sinon toujours organisées, de solidarité et de résistance. Pour peu

que la relation gagne en précision, la mémoire s'organise autour de moments forts, croise, tôt ou tard, l'événement et, avec lui, la datation.

Qui s'en étonnera : se remémorer consiste d'abord à se situer dans le temps. Aux antipodes des chronologies mécaniques, l'infinie variété des temporalités individuelles et collectives ajoute à l'hétérogénéité des entretiens. Encore nos interlocuteurs s'efforcent-ils d'étalonner l'ordre des événements personnels et familiaux - naissance, mariage, apprentissage, embauche, licenciement, reconversion, déménagement... - qui structurent leur récit sur une chronologie supposée légitime de type « historique ». Sans surprise, les principales scissions s'ordonnent autour des guerres, mondiales ou coloniales - à Billancourt, haut lieu de l'emploi immigré, comme dans le XI^e, riche en garnis et foyer pour travailleur nord-africains -, des ruptures politiques, voire des grèves - 1968, surtout -, des accords, des meetings ou des manifestations de portée nationale.

S'agissant du travail, l'exercice a ses limites que les témoignages retranscrivent à travers l'affirmation de datations mieux accordées à celles des branches et des métiers, de l'entreprise, des catégories, des organisations ainsi que de l'agglomération et du site. Il ne s'ensuit pas un parfait repérage temporel. Le flou des indications chronologiques pourrait laisser croire à l'immutabilité des phénomènes traités si la connaissance et la reconnaissance de changements ne la démentaient de façon explicite. Beaucoup s'inscrivent, il est vrai, dans des temps longs dont les témoins peuvent à la fois signifier la clôture approximative et parler dans un désordre grammatical mêlant présent, passé et imparfait. Ce genre de remémoration traite d'aspects essentiels du travail : état des équipements, nature de l'activité, longueur des journées, mode de rémunération, degré d'autonomie, hiérarchie, coutumes, relations sociales...

La minutie et la véracité des souvenirs peuvent aller de pair avec l'incertitude de datation dont les témoins relativisent d'ailleurs l'utilité. D'elles-mêmes ou en réponse aux questions, la plupart des personnes interrogées se souviennent de leurs débuts professionnels, notamment de leur premier jour de travail. La conjonction d'une embauche et d'un départ loin de sa région d'origine s'inscrit plus durablement dans la mémoire. Questionnés sur leurs bons et mauvais moments, la

³³ A. Boudard, *L'Hôpital, une hostobiographie*, La Table ronde, 1972.

variété des épisodes singuliers mentionnés dégage d'indéniables spécificités professionnelles. La moindre n'est pas la confrontation à la mort, tragiquement accidentelle chez les métallurgistes et les cheminots, jamais banale, mais permanente à l'hôpital où l'échec des soins appelle d'autres compétences infirmières. Ainsi un agent élit-il, parmi ses plus beaux souvenirs de la Salpêtrière, les derniers moments passés auprès d'un malade en fin de vie. Des constantes se détachent, pourtant. Sélectionner les meilleurs ou les plus mauvais moments passés au travail revient toujours à choisir entre des réussites ou des fiascos. Le reste est affaire de niveau hiérarchique, de trajectoire suivie et de contexte. Un cadre hospitalier évoque l'humiliation d'un désaveu de son supérieur devant ses subordonnés. Un cheminot retient l'amertume d'une reprise au terme d'une longue grève. À Billancourt, un OS juge déterminante sa première expérience de solidarité. Des ingénieurs de Renault et des ouvriers très qualifiés du XI^e arrondissement parlent avec enthousiasme de la conception de projets et de modèles innovants, de la fabrication de prototypes et de pièces uniques.

La profondeur et la rapidité des mutations techniques et sociales ébranlent, toutefois, la légitimité de souvenirs atteint la cohérence qu'assurait jusque-là leur statut, désormais incertain, de mémoires collectives. L'obsolescence démontrée ou proclamée de savoirs, de références, de certitudes et de projets affecte leur caractère d'expériences transmissibles avec espoirs de bénéfices pour les contemporains. Destabilisées, les mémoires vives du travail des années 1950-1970 subsistent encore pour quelque temps, mais perdent en visibilité. Sur la défensive, leur repli favorise un processus d'éclatement et de singularisation.

La pluralité des mémoires du travail n'est certes pas un phénomène nouveau. Les notions de carrière et de mobilité mettent opportunément le doigt sur la question de la sédimentation mémorielle individuelle, riche en superpositions et chevauchements de pratiques et d'apprentissages professionnels. À l'échelon des collectifs, l'enquête dégage les différences de configurations entre les trois sites, mais tout autant la diversité propre à chacun d'eux. Les références font ainsi rejouer les multiples facteurs de segmentation, de clivages et d'antagonismes, variables selon les interlocuteurs : âge, genre, origine nationale ou ethnique, appartenance sociale et professionnelle, qualification,

ancienneté dans le métier et sur le site, inclinations de toutes sortes.

La qualité et l'étendue des mémoires du travail se ressentent, on l'a vu, de la position sociale et professionnelle de l'interlocuteur. Les mémoires des chefs d'entreprise, des cadres et des syndicalistes s'apparentent par leur tendance à privilégier une approche englobante du passé de l'entreprise, de la branche, du quartier et de l'agglomération. Les points de vue ne convergent pas pour autant. Dans le détail des entretiens, les uns et les autres ne s'attardent pas sur les mêmes éléments, usent de vocabulaires et de repères, voire de supports, différents.

L'enquête fait également ressortir les cadres sociaux distincts des mémoires ethniques ou nationales et sexuées du travail. Le nombre des immigrés, notamment maghrébins, sur les chaînes de l'île Seguin favorise les amalgames mémoriels propices aux identifications communautaires revendiquées ou attribuées. Celles-ci ne concurrencent pas vraiment, pour autant, après la fermeture du site, les sociabilités et solidarités, sinon de classe, du moins d'atelier des années d'usine. Plus ancienne, pour cause de marginalisation résidentielle, la forte dimension communautaire de la mémoire des travailleurs célibataires nord-africains du XI^e arrondissement fut longtemps très discrète. Sa nouvelle visibilité, à la suite des regroupements familiaux et à travers un islam - non exclusivement maghrébin -, plus expressif, ne va pas sans créer des tensions avec les ultimes témoins du quartier d'antan, désemparés devant cette cause supplémentaire d'effacement de leurs repères familiaux. Rarement conflictuels dans leurs manifestations, les écarts constatés dans l'expression des mémoires masculines et féminines ne sont pas moins significatifs. Des ouvriers relèvent la disparité des ambiances entre ateliers d'hommes et de femmes. Ils reprochent à celles-ci leur propension à la jalousie et aux « méchancetés » qu'aggraverait une moindre attention aux consignes syndicales. Interrogées sur leur lieu de résidence - le XI^e arrondissement -, des salariées privilégient leur identité de ménagère et confient leur faible intérêt pour la vie des entreprises locales. À l'inverse, des hommes font valoir le temps passé au travail pour excuser une médiocre connaissance des ressources commerciales du quartier et s'en remettre, sur ce point, à la mémoire de leur conjointe. L'âge et, plus encore, l'ancienneté de la présence

sur le site interviennent, certes, dans la perception que l'on en a. Des retraités dotés d'une excellente mémoire avouent leur incompétence à parler de l'évolution récente des établissements et des professions qu'ils ont bien connus autrefois. Les références changent, enfin, selon les affinités religieuses, syndicales ou politiques, lesquelles ont à voir avec les expériences et les itinéraires vécus, les imaginaires, les attentes, les projets et les niveaux d'engagement qui en résultent.

LES ENJEUX DE LA MEMOIRE DU TRAVAIL OU LES CONTRADICTIONS SOCIALES URBAINES CONTEMPORAINES

MEMOIRE-BILAN : L'INDIVIDU EN QUESTION

Olivier Schwartz a excellemment résumé les problèmes soulevés par toute enquête dès lors qu'elle touche aux fondements de l'identité des individus³⁴. Les uns interpellent le chercheur qu'ils invitent à réfléchir sur ce qu'il restituera sans affecter « les stratégies des individus et des groupes, leurs sentiments et leurs valeurs » ni les transformer en objets de consommation exposés à la violence de toute interprétation. D'autres concernent au premier chef les enquêtés soumis, fût-ce avec leur consentement, aux risques d'une dépossession par autrui. À quoi s'ajoute, pour une enquête menée auprès d'une majorité de retraités et de préretraités, la difficulté d'une rétrospection aux allures de bilan et d'autoévaluation. L'opération ne va pas de soi.

Le vocabulaire et les postures adoptés, les appréciations formulées s'en ressentent qui, entre fierté, satisfaction, humour, regrets, désarroi, colère ou révolte, attestent la dimension affective de l'exercice. Rien d'univoque dans ces attitudes où l'expression d'un sentiment dominant se nuance souvent de considérations contraires. Aussi intimes que puissent être les processus psychologiques en cause, tous s'ordonnent et prennent sens autour de l'expérience décisive de la reconnaissance de soi par soi et les autres - collègues, supérieurs, clients, usagers, patients... - à travers le travail au sens large que nous lui avons donné. L'individuation opérée au regard de prouesses et de déboires professionnels personnels a, simultanément, valeur d'intégration aux divers

³⁴ O. Schwartz, « La déontologie de l'ethnologue », *La Région parisienne industrielle et ouvrière*, n° 1, 1^{er} semestre 1995, pp. 18-23.

collectifs - équipe, entreprise, corporation classe, etc. - dont on partage les heurs et malheurs. Elle n'est cependant jamais définitive, ainsi que le souligne la confrontation mémorielle, plus ou moins douloureuse, du passé au présent. L'obsolescence, on l'a dit, guette les compétences jadis les mieux établies et, avec elles, à la croisée des critères d'efficacité et d'utilité sociales, du bon et du juste, voire du beau, les fondements de l'estime de soi. En ce sens, le regard jeté sur ce que l'on est devenu altère peu ou prou le jugement porté sur ce que l'on a fait et été. Le constat désolé de la quasi-disparition des repères de jadis exacerbe l'affligeant sentiment de la perte consécutif au retrait, parfois brutal, de la vie active et à l'évanouissement des sociabilités qui allaient avec³⁵. Sous la nostalgie banale que secrète l'évidence de l'irréremédiable perce fréquemment l'amertume et la rancœur. Le ton des témoignages captés aux différents stades du double travail de deuil et de mémoire dépend, alors, du degré d'intégration, de repli et d'exclusion. Au pire, l'impression de gâchis et d'échec conforte les angoisses que nourrissent le compte à rebours personnel et l'évolution de la société. À l'origine de replis fatalistes, l'évidence de l'inéluctable et de l'irréversible n'invalide pas l'expression multiforme d'un refus du présent. La variété des phénomènes et des responsables mis en cause - élus et représentants attitrés, administrations et leurs fonctionnaires, organisations, employeurs, etc. -, des cibles désignées à la vindicte - nouveaux venus de tous statuts et origines - trahit celle des points de vue.

Discordance des temps ou les enjeux de la mémoire au présent

Dans l'entre-deux des « espaces en sursis » de Billancourt et du XI^e, voire d'Austerlitz, l'incompatibilité d'activités et de modes de vie décalés, ancrés dans des temps qui ne concordent pas, scelle la défaite des « perdants » - immigrés, ouvriers, classes populaires, personnes âgées à faibles revenus... - des métamorphoses urbaines. La dislocation et l'érosion des catégories concernées activent leur retrait du devant de la scène sociale, prélude à l'enfouissement de leur mémoire de sites peu à peu épurés de traces indésirables.

La tranquille assurance des « vainqueurs » se lit dans la facilité avec laquelle les « nouveaux venus » trient les

³⁵ Cf. J. Barus-Michel, « Crise et identité », in M. Pagès (dir.), *La violence politique*, Ramonville-Saint-Agne, Erès, 2003.

souvenirs et les vestiges. Ceux-ci, définitivement déconnectés des productions et des sociabilités qui leur donnaient du sens et faisaient système, apportent une précieuse patine historique au décor éclectique d'un post-modernisme sans mémoire ni projet autre que commercial. Ne généralisons pas. Tous les actifs et les résidents installés depuis peu à proximité des rues Oberkampf ou Jean-Pierre Timbaud ne se satisfont pas de cet exotisme moins tourné vers eux que destiné à séduire la clientèle nocturne et de passage des bars de l'îlot. Une partie des nouveaux habitants, guère moins lointaine, socialement et culturellement, de la population d'autrefois, récuse les opérations en trompe-l'œil pour prôner une démarche d'intégration respectueuse du passé du quartier. Mus par une curiosité culturelle aiguïlée par les savoirs professionnels d'enseignants, de libraires ou d'artisans restaurateurs et les présupposés idéologiques de vieilles sympathies contestataires, les plus engagés revendiquent ou suggèrent un devoir de mémoire conçu, par d'autres et eux-mêmes, en termes de combat et de « résistance ». L'accent mis sur l'identité laborieuse des sites affiche la triple dimension politique, sociale et culturelle de cette lutte contre l'oubli. Chemin faisant, ce combat éclaire les enjeux de la remémoration et la portée de sa contextualisation. Le militantisme qu'il suscite sur des modes spécifiques, en rappelle de plus anciens, notamment partisans et syndicaux. Parfois relais et prolongement de leurs structures, il prend acte de leurs revers et échecs par sa manière de lier la réhabilitation, parfois la résistance, des « perdants » au renouveau des sociabilités, valeurs, mythes et utopies qu'il s'obstine à leur associer.

Ambitieuse, l'entreprise peine à remonter le courant dominant d'une époque que, par sa thématique et ses acteurs, elle illustre et alimente sur un registre critique. Sur place, ses initiatives profitent des malentendus entretenus avec la lame de fond patrimoniale et muséographique dont elle dénonce le penchant à effacer le travail vivant et ses tensions derrière la valorisation privilégiée des architectures, des machines et des « grands hommes ». On ne certifiera pas qu'en dépit de motivations initiales distinctes, les « parcours industriels » de l'Office du tourisme de Boulogne-Billancourt et ceux des associations du XI^e arrondissement soient très différents en ce qui concerne la composition des publics et leur quête de pittoresque.

Les phénomènes de domination sociale et culturelle continuent d'éclairer les pratiques et leurs retentissements. Tandis que les OS immigrés d'ATRIS sont maintenus à l'écart des lieux où se décide l'avenir du site de Billancourt, les collectifs, mieux entendus, du XIe comptent peu d'anciens travailleurs du quartier auxquels sont étrangers la plupart de leurs animateurs. Mais il y a plus. Si l'enquête met à jour les enjeux des « batailles » actuelles de la mémoire du travail, observons que celles-ci se livrent, pour l'essentiel, sur le terrain culturel. En soi, le constat serait banal. Il l'est moins, cependant, lorsque, des Frigos et de la BNF à la Maison des Métallo en passant par les projets en débat sur le site de Billancourt, les institutions et activités culturelles comblent les vides de la désindustrialisation. Hors des réalisations-phares d'envergure dont la localisation précise résulte surtout d'opportunités foncières, c'est bel et bien du côté de l'animation culturelle que, au niveau des quartiers en proie aux crises et tensions nées des mutations sociales et urbaines, les administrations et les élus ont cherché un analgésique, sinon un remède³⁶.

Il n'entre pas dans notre propos de nier l'insuffisance de solutions à la « crise urbaine » appréhendée sous les seuls angles des formes - architecturales et territoriales -, des institutions ou de la gouvernance. Ce que l'on sait du travail va à l'encontre de l'occultation de ce qui se joue autour de lui, des identités majeures qui s'y construisent ou s'y confirment dans la coopération et le conflit. Plutôt que d'opposer le territoire et l'urbain à la classe et au social³⁷, il importe donc, de veiller à l'articulation des politiques économiques et sociales, celles de la ville et de l'emploi et la ville.

S'agissant de la mémoire du travail, on admettra que sa préservation-réhabilitation-transmission puisse concourir, de par son objet même, à doter les individus des repères nécessaires à la construction d'une personnalité équilibrée à travers la mise en perspective historique de son activité et du rapport qu'elle entretient avec la ville. Elle contribue,

³⁶ A propos des dérives d'une « patrimonialisation du social », H.-P. Jeudy observe - *La machinerie patrimoniale*, Paris, Sens & Tonka, 2001 - que « L'identité culturelle vient combler les défaillances de l'identité sociale », cité par S. Pryen, J. Rodriguez, *Quand la culture se mêle du social. De la politique culturelle roubaisienne aux actions culturelles à visée sociale*, Rapport PUCA, 2002, p. 99.

³⁷ A. Fourcaut, « De la classe au territoire ou du social à l'urbain », *Le Mouvement social*, n° 200, juillet-septembre 2002, pp. 170-176.

indissociablement, à la confrontation compréhensive des collectifs - générations, genres, classes, nationalités, ethnies, professions, catégories, etc. -, démarche complémentaire de l'expérimentation des solidarités et des contradictions aux sources du lien social. On a vu comment, certains faisaient de cette connaissance et reconnaissance un des moyens d'intégration au quartier et à l'agglomération. On saisit ce que sa prise en compte apporterait, dans la perspective des politiques de la ville, à la maîtrise individuelle et collective des dynamiques sociales et urbaines.

ANNEXE

Programme du séminaire *Mémoire du travail*.

Université de Paris 1 - Centre d'Histoire sociale du XXe siècle

Séminaire *Mémoire du travail*

Bibliothèque Jean Maitron • 9 rue Malher - 75004 Paris • Métro : Saint-Paul

Programme 2001

21 février : **Michel PIGENET** (CHS-Paris 1) : *À propos des sources de l'histoire du travail.*

21 mars : **Noëlle GEROME** (ATP, CHS-Paris 1) : *La mémoire du travail. Le cas de Renault-Billancourt.*

25 avril : **Fabienne BACLE-GIARD** (IFRESI-Lille 1) : *Activités minières. Anthropologie du bassin charbonnier du Nord-Pas de Calais.*

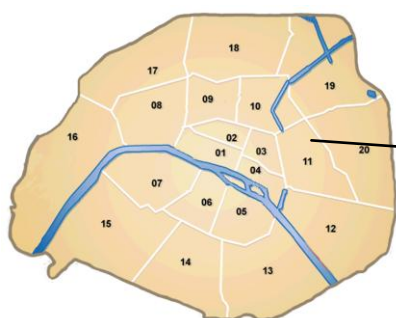
9 mai : **Christian CHEVANDIER** (CHS-Paris1) : *Espaces d'activités : La Pitié-Salpêtrière, Austerlitz, quais de la Seine.*

24 octobre : **Guido VAN DER HULST** (La Fonderie, Bruxelles) : *Expériences d'enquêtes sur la mémoire du travail.*

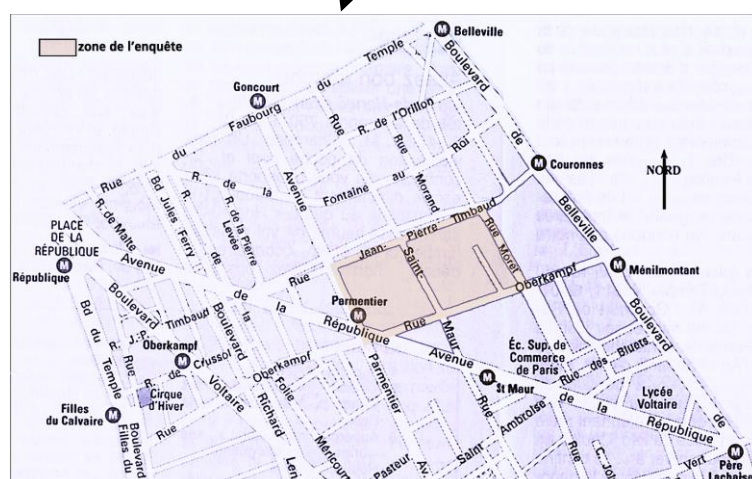
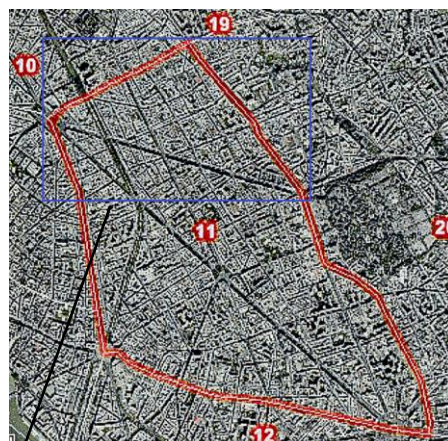
21 novembre : **Thomas LE ROUX** (doctorant, Paris 1) : *La mémoire du travail dans le XIe arrondissement.*

LES MEMOIRES DU TRAVAIL DANS UN VIEIL ESPACE
INDUSTRIEL PARISIEN : L'ILOT JEAN-PIERRE
TIMBAUD/
MORET/OBERKAMPF/PARMENTIER

Michel PIGENET



A gauche, Paris et ses vingt
arrondissements ;
A droite, le 11^e arrondissement et la zone
d'enquête en bleu.

Détail de la zone d'enquête du 11^e arrondissement

L'HERITAGE INDUSTRIEL ET POPULAIRE DU QUARTIER

RETOUR SUR UNE HISTOIRE LONGUE

L'îlot retenu appartient à cet espace qui, situé aux marges de la ville, à l'emplacement de propriétés du Grand Prieuré du Temple, fit l'objet, sous la conduite du bailli de Crussol, d'opérations de lotissements destinées, dès les années 1770, à valoriser des terrains par la création d'une « nouvelle ville » dédiée au duc d'Angoulême, le fils aîné du comte d'Artois, frère de Louis XVI et futur Charles X³⁸.

L'urbanisation véritable du secteur remonte toutefois aux années 1880³⁹. Elle s'effectue dans un arrondissement qui, à proximité du faubourg Saint-Antoine, du canal Saint-Martin, puis du chemin de fer de Petite Ceinture, devient, dans la seconde moitié du XIXe siècle⁴⁰, le plus industriel de la capitale⁴¹. D'abord orienté vers la production de pièces pour les ateliers d'ameublement du Faubourg - vis, clous, ferrures, poignées, serrures, bronzes, etc. -, il développe bientôt la fabrication d'outils et de machines⁴². Devenu l'un des hauts lieux de la métallurgie⁴³, il compte également un important

³⁸ L. Bergeron, M.-T. Pontois, « Mémoire et identité. Le onzième arrondissement de Paris », *La région parisienne industrielle et ouvrière. Cultures et recherches*, n° 6, 1999-2000, pp. 91-92.

³⁹ Si la rue d'Oberkampf - autrefois chaussée, route, avenue ou rue de Ménilmontant - et la rue Saint-Maur - sur l'antique voie de l'étain - comptent déjà de nombreux ateliers dans la première moitié du XIXe siècle, le tracé et la viabilisation du haut de la rue d'Angoulême - nom de la rue Jean-Pierre Timbaud jusqu'en 1945 - s'effectue entre 1861 et 1879. La place correspondant à l'actuel square Jean-Pierre Timbaud fut réalisée en 1890. T. Le Roux, « Le site de la Maison des Métallos (1881-1936). Un témoignage exemplaire de l'industrie métallurgique de l'Est parisien à la fin du XIXe siècle » in T. Le Roux (dir.), *La Maison des métallos et le bas Belleville. Histoire et patrimoine industriel à Paris*, Créaphis, 2003, pp. 39-42.

⁴⁰ Dans une capitale où l'haussmannisation stimule la spéculation, la modicité relative des loyers de l'arrondissement attire, dès le Second Empire, des artisans chassés des quartiers centraux. Cf. F. Laroulandie - *Les ouvriers de Paris au XIXe siècle*, Paris, Christian, 1997, p. 126.

⁴¹ En 1873, l'industrie emploie plus de 60 % des actifs de l'arrondissement. Malgré le net recul intervenu en un siècle, le quartier de la Folie-Méricourt demeure en 1975, l'un des plus industriels de la capitale.

⁴² F. Laroulandie - *Les ouvriers de Paris...*, op. cit. - note qu'en 1872, les deux tiers des 10 000 mécaniciens de la capitale vivent dans les Xe et XIe arrondissements. En 1908, on recense 135 entreprises de mécanique dans le seul quartier de la Folie-Méricourt. La plus grande, Bourdon, occupe 150 salariés à la veille de la guerre.

⁴³ L. Mouraux, *Je me souviens du XIe arrondissement*, Paris, Parigramme, 1998, le qualifie d'« arrondissement de la mécanique ».

secteur de travail du cuir et, dans une moindre mesure, des étoffes.

Intégrées à l'économie industrielle parisienne, vraie « fabrique collective », marquée par l'extrême spécialisation des produits, les entreprises complémentaires et concurrentes ne sont pas moins ouvertes sur les marchés nationaux ou internationaux⁴⁴. La plupart participent d'un système complexe et mouvant de sous-traitance en cascade où la réaction aux oscillations du marché ne va pas sans une certaine rotation dans l'occupation des locaux⁴⁵. Si le catalogue des fabrications locales paraît « fascinant »⁴⁶, la liste des seules activités métallurgiques citées au fil de l'enquête donne la mesure de la variété et de la complémentarité des qualifications, pointues et complémentaires, mobilisées : boulonnerie, chaînage, charronnage, décolletage, dorure, emboutissage, estampage, ferronnerie, forgeage, gravure, polissage, repoussage, serrurerie, taillanderie, tôlerie, etc.

Quelquefois minuscules⁴⁷, les ateliers typiques de l'« artisanat parcellaire »⁴⁸ ont toujours fait corps avec l'habitat⁴⁹. Les industriels, désireux de rentabiliser leurs acquisitions foncières, ne sont pas les derniers à construire des immeubles de rapport qui, donnant sur la rue, ferment les parcelles étirées au fond desquelles se dressent les locaux

⁴⁴ A titre d'exemple, on retiendra l'usine Bariquand et Mare qui, au 127 de la rue Oberkampf, jouit d'une grande réputation dans la construction de machines-outils et accueille les frères Wright venus faire des essais, en 1907, sur leur moteur d'avion. Cf. F. Laroulandie, *Les ouvriers de Paris au XIXe siècle*, op. cit., p. 199 et A. Rustenholz, *Paris ouvrier. Des sublimes aux camarades*, Paris, Parigramme, 2003, p. 210.

⁴⁵ On le vérifie dans la reconstitution, par M.-L. Griffaton - *Du faubourg à la cour. Les bâtiments à usage artisanal et industriel du XIe arrondissement de Paris aux XIXe et XXe siècles*, diplôme EHESS (dir. L. Bergeron), 1987 -, de la succession des entreprises à différentes adresses. Ainsi, au 93 de la rue Oberkampf, trois des dix raisons sociales enregistrées en 1921 étaient déjà présentes en 1900. Deux l'étaient en 1880. Toutes ont disparu en 1986. La mobilité est plus impressionnante dans la bien nommée Cour des Fabriques, au 70 de la rue Jean-Pierre Timbaud où, sur les 25 raisons sociales de 1921, 3 et 1 figuraient, respectivement, en 1900 et 1880. Aucune des 16 de 1986 n'existait soixante-cinq ans plus tôt.

⁴⁶ L. Bergeron, « Recomposer la forme urbaine ? », in T. Le Roux (dir.), *La Maison des métallos...*, op. cit., p. 169.

⁴⁷ En 1985, les entreprises individuelles du secteur industriel forment encore 43,8 % du total des 4 703 recensées, contre 14,2 % pour celles employant 10 travailleurs et plus. Ces dernières, au nombre de 214, témoignent, par leur branches de rattachement - 22,4 % pour le textile-habillement, 17,7 % pour la métallurgie et 12,1 % pour les imprimeries. Cf. M.-L. Griffaton, *Du faubourg à la cour...*, op. cit., pp. 21-22.

⁴⁸ R. Monnier, *Le faubourg Saint-Antoine (1789-1815)*, Paris, Société d'études robespierristes, 1981.

⁴⁹ Sur le modèle développé dans le faubourg Saint-Antoine. Cf. J.-B. Minnaert (textes réunis par), *Le faubourg Saint-Antoine. Architecture et métiers d'art*, Action artistique de la Ville de Paris, 1998.

affectés à la production⁵⁰. D'autres aménagements associent les ateliers, au rez-de-chaussée ou en sous-sol, et les logements aux étages. Partout, des cours font la jonction. Signe d'identité architecturale des faubourgs d'artisans⁵¹, espaces obligés de croisement entre les divers occupants qui, parfois, s'en disputent l'usage sans jamais souhaiter, cependant, l'éviction des autres.

Fief de « sublimes » croqués avec quelque agacement par Denis Poulot, industriel et maire républicain de l'arrondissement⁵², le territoire est propice à l'affirmation du quant à soi d'ouvriers fiers de leur savoir-faire et prompts à revendiquer leur autonomie. Frondeur et combatif, le quartier se couvre, à maintes reprises, de barricades. Le 23 juin 1848, on estime à près de 300 les pertes subies par la troupe lancée à l'assaut de celles dressées dans les rues d'Angoulême - future rue Jean-Pierre Timbaud - et des Trois-Bornes. En mai 1871, les barricades des rues Oberkampf et de la Fontaine-au-Roi tombent parmi les dernières. Tour à tour allemaniste, socialiste et communiste, il accueille les écoles professionnelles, les cours du soir ouverts à l'élite ouvrière, les coopératives, œuvres et autres associations corporatives d'entraide et de défense, depuis la chambre syndicale des ouvriers mécaniciens⁵³, en 1867, jusqu'à la puissante Union fraternelle de la métallurgie, près de soixante-dix ans plus tard⁵⁴. Pour autant, espace de travail par excellence et lieu de sa célébration⁵⁵, le faubourg « produit surtout du peuple en

⁵⁰ Cf. L. Genzling, « Manufactures du bas Belleville », in T. Le Roux (dir.), *La Maison des métallos...*, op. cit., pp. 89-109.

⁵¹ D. Hervier, M. A. Férault, « Le faubourg Saint-Antoine, un double visage », *Cahiers du Patrimoine*, n° 51, 1998, p. 47.

⁵² D. Poulot, *Le sublime*, réédition F. Maspéro, 1981.

⁵³ Au 66 de la rue de la Fontaine-au-Roi. Cf. A. Rustenholz, *Paris ouvrier*, op. cit., p. 207.

⁵⁴ Dans le droit fil des initiatives ouvrières du XIXe siècle, une annexe de la Maison hébergera un centre syndical de rééducation et de formation professionnel, tandis que les locaux du « 94 » comprenait une librairie, un foyer avec cantine, puis bar ainsi qu'un dispensaire. Non loin de là, rue des Bluets, les métallurgistes cégétistes inaugurèrent, en 1938, une polyclinique avec maternité, antenne chirurgicale et cabinet dentaire. C'est à partir de cet établissement que le docteur Lamaze contribua, dans les années 1950, à la propagation de la technique dite de « l'accouchement sans douleur ». H. Doucet, « Le '94'. Actions et mémoires syndicales depuis 1936 », in T. Le Roux (dir.), *La Maison des métallos...*, op. cit., pp. 127-142 ; M. Caron-Leulliez, J. George, *L'accouchement sans douleur. Histoire d'une révolution oubliée*, Ed. de l'Atelier, 2004.

⁵⁵ Le square Jean-Pierre Timbaud accueille, depuis 1925, la statue dite « Le répit du travailleur », œuvre de Jules Pendariès, un élève de Falguière, figurant un homme appuyé sur une bêche. Inaugurée devant la mairie du XIIIe arrondissement, elle sera exposée au Petit Palais avant d'être transférée dans le XIe.

raison de son insertion dans un tissu spécifique, celui de quartier et d'un habitat demeurés à Paris populaire plus qu'ouvrier »⁵⁶.

LES BOULEVERSEMENTS DU DERNIER TIERS DU XXE SIECLE

Étalée sur un long siècle, la grande époque de l'industrie locale, dont le bâti et la toponymie actuels conservent encore la trace, prend fin aux alentours de 1950-1960. Trop forte, la pression foncière entraîne alors le départ d'une partie des établissements vers la banlieue ou la province, l'une et l'autre pourvues de terrains bon marché, vastes et mieux desservis. Les autorités s'en mêlent qui, dès 1955, incitent à la décentralisation industrielle à l'aide d'arguments financiers et fiscaux. S'il fragilise la synergie clients-fournisseurs - atout majeur de l'implantation parisienne avec la présence d'une main-d'œuvre qualifiée -, le mouvement n'a rien d'un raz-de-marée. Installés dans des locaux amortis depuis longtemps ou bénéficiaires de loyers bas⁵⁷ et d'une appréciable tolérance du voisinage envers des nuisances⁵⁸ que l'on a toujours connues, les petits entrepreneurs y regardent à deux fois avant de se délocaliser.

Les chiffres ne laissent cependant aucun doute quant au caractère inexorable du processus entamé. Entre 1954 et 1974, sur les 476 000 m² démolis dans l'arrondissement, 361 000 intéressent des bâtiments industriels. Pour ces derniers, le phénomène paraît irréversible. De contournements en dissimulations, la réglementation des baux industriels et commerciaux censés proscrire la transformation de locations à usages professionnels en usages d'habitation ne suffit pas à le freiner.

Sous l'impulsion des pouvoirs publics, le plan Lafay-Lopez de 1954 et sa version définitive, affinée par Raymond Lopez en 1957, se proposent de remodeler le « Paris périphérique » par l'ouverture de voies nouvelles, l'élargissement de certains axes, l'édification en grand de tours et de barres. Ce

⁵⁶ J.-L. Robert, D. Tartakowsky, « Le peuple de Paris », in J.-L. Robert, D. Tartakowsky (dir.), *Paris, le peuple, XVIIIe-XXe siècles*, Publications de la Sorbonne, 1999, p. 12.

⁵⁷ Cf. F. Faraut, G. Marcadet, F. Paoli, *Industries urbaines à Paris*, IDRASS, 1982, p. 45.

⁵⁸ Nuisances dont les travailleurs sont les premiers à supporter les effets. A propos des artisans, Lionel Mouraux - *op. cit.*, p. 51-52 - note : « certains se sont tués au travail pour rester leur propre patron ». Il cite les cas d'un ciseleur sur bronze littéralement empoisonné par les poussières de métaux et d'ouvriers des rues Saint-Maur et Oberkampf ou du

programme de modernisation énergétique malmène le tissu ancien - il est vrai très dégradé⁵⁹ - promis à une démolition ravageuse de repères et synonyme d'expulsions pour les fractions les plus modestes de la population⁶⁰. Jusqu'en 1975-1977, la préférence est donnée à la rénovation sur la réhabilitation⁶¹. Mais la première ne cesse pas après cette date. Entre 1975 et 1999, le nombre des logements construits dans l'arrondissement représente 16,2 % du total de ceux recensés à la veille du second millénaire. La proportion, supérieure à la moyenne parisienne - 14,4 % - témoigne des bouleversements intervenus⁶².

Si l'ensemble des nouvelles constructions réalisées entre 1954 et 1974 couvre 943 000 m², les surfaces réservées à l'industrie plafonnent à 22 000 m². Au tournant des années 1970-1980, le démantèlement de l'ancienne économie est assez avancé pour que son achèvement⁶³ s'effectue sans provoquer une véritable levée de bouclier. Dans un arrondissement qui compte plus d'actifs résidants que d'emplois⁶⁴, la proportion de ceux offerts par l'industrie et le BTP a chuté de 43,6 à 29,2 % entre 1975 et 1990. Le recul continue par la suite, plus ample, toutefois, que ne le suggèrent les catégories statistiques qui incluent d'autres actifs que les ouvriers attachés à la production dont les effectifs s'effondrent⁶⁵. Les activités de services prévalent définitivement, classiques et routinières, mais aussi représentatives des technologies de pointe - « start-up » de l'informatique - ou aux lisières de l'art et de la création - mode, arts graphiques, studios de

passage de la Baleine, victimes des bains acides au-dessus desquels ils travaillaient sans protection.

⁵⁹ Indice sûr de l'état de l'habitat local, un large secteur, extérieur, mais néanmoins voisin de notre périmètre, forma longtemps l'îlot insalubre n° 10, à cheval sur les quartiers de la Folie-Méricourt et de Belleville. Cf. N. Szulc-Smadja, *Les aspects de l'insalubrité dans le 11^e arrondissement à Paris*, DES de géographie, 1966-1967, Institut de Géographie, Sorbonne.

⁶⁰ Le plan facilite la destruction de tous les bâtiments de moins de cinq étages de plus de 100 ans tenus pour « vétustes ».

⁶¹ Le nouveau POS de 1975 rompt avec la politique de rénovation systématique antérieure et revient à une approche où l'îlot redevient le niveau élémentaire d'intervention.

⁶² APUR, *Le 11^e arrondissement en 1999. Résultats de structure du dernier recensement de la population*, APUR, sd, p. 4.

⁶³ On estime à 140 000 le nombre d'emplois industriels perdus dans Paris *intra muros* entre 1978 et 1993. A cette dernière date, il n'en resterait plus qu'une soixantaine de milliers.

⁶⁴ Près de 85 000 - mais 115 000 en 1954 - contre plus de 75 000 en 1999. APUR, *Paris et ses quartiers. Etat des lieux. Eléments pour un diagnostic urbain. 11^e arrondissement*, APUR, octobre 2001.

⁶⁵ APUR, *Paris 1954-1990. Dernières statistiques. Population, logement, emploi. Paris et ses arrondissements*, 1994.

maisons de production cinématographique et de l'audiovisuel, cabinets d'architectes et de designers, etc. L'infrastructure commerciale change, elle aussi. Tournée vers une population aisée, l'offre de services s'étoffe. Des librairies s'ouvrent en rupture avec les vieilles boutiques de marchands de journaux ou les papeteries. Si les cafés et les restaurants s'évertuent à préserver les signes d'un passé révolu, au besoin reconstitué de toutes pièces, les consommations proposées et leurs tarifs, pour ne rien dire des espaces réservés aux utilisateurs d'ordinateurs portables, ne laissent guère de doute sur la clientèle visée⁶⁶. Au reste, celle-ci se recrute au-delà du quartier, notamment la nuit et le week-end où l'économie des loisirs prend le dessus et se superpose tant bien que mal aux activités diurnes⁶⁷.

La taille et la composition de la population ne manquent pas de se ressentir d'une évolution indissociable de celle qui emporte tout l'Est de la capitale dans un double processus de gentryfication et d'absorption par l'hypercentre. S'il reste l'arrondissement le plus dense de Paris, le XI^e a vu s'interrompre, en 1999, le léger redressement démographique entamé dans les années 1980, après des sept décennies de recul quasi continu⁶⁸. Avec moins de 150 000 habitants à la fin du XX^e siècle, la perte avoisine les 90 000 personnes par rapport à 1911, dont près de la moitié - 44 000 - pour la période 1962-1999⁶⁹. Irrégulier, l'excédent des naissances sur les décès ne suffit pas à compenser un déficit migratoire persistant, solde significatif, mais simplificateur, de mouvements contradictoires si l'on rappelle l'ancienneté du flux ininterrompu d'immigrés⁷⁰. L'évolution est plus marquée dans le quartier de la Folie-Méricourt où la baisse atteint 28 % entre 1962 et 1999, contre 22 % à l'échelon de l'arrondissement.

⁶⁶ Eric Hazan - *L'Invention de Paris. Il n'y a pas de pas perdus*, Seuil, 2002, p. 166 - observe toutefois que la multiplication des restaurants populaires spécialisés, à l'image de leurs propriétaires, dans des gastronomies africaines et asiatiques « contient et contamine heureusement le phénomène ».

⁶⁷ Cf. D. Dejeux, M. Charvin, S. Taponier (dir.), *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilités*, L'Harmattan, 1999.

⁶⁸ A l'exception d'un regain entre 1946 et 1954.

⁶⁹ APUR, *Le 11^e arrondissement en 1999...*, brochure citée, p. 1.

⁷⁰ L'implantation, déjà ancienne, d'un foyer SONACOTRA rue de la Fontaine-au-Roi, a accentué la visibilité des travailleurs étrangers, notamment africains. L'ouverture d'une mosquée, en 1979, à l'angle des rues Jean-Pierre Timbaud et Morand a pris acte de cette présence, dans le même temps où elle favorisait l'installation d'activités commerciales liées à la pratique de l'islam.

L'accélération de la hausse des loyers provoque et enregistre ces mutations sans épargner l'habitat ancien, toujours prépondérant dans l'arrondissement, avec 57,2 % de logements antérieurs à 1915⁷¹. De fait, le vigoureux effort de construction relève le plus souvent d'opérateurs privés⁷². Les immeubles collectifs concourent à la densification urbaine, mais comptent rarement plus d'une cinquantaine de logements. L'augmentation du nombre de ceux classés « sociaux » ne parvient pas, toutefois, à ramener la proportion des logements HLM - 9,6 % en 1999 - au niveau de la moyenne parisienne - 16,7 %⁷³.

En cinq ans, de 1996 à 2001, le loyer moyen des F3 de la zone Orillon-Oberkampf a progressé de 23 %⁷⁴. L'arrondissement et le quartier gardent, certes, nombre des traits qui le rangent depuis longtemps parmi les zones les plus populaires de Paris. Avec un taux d'activité supérieur à la moyenne parisienne⁷⁵, le XIe compte aussi une plus forte proportion d'actifs sans diplôme⁷⁶, de travailleurs précaires⁷⁷, de chômeurs⁷⁸ et de ménages percevant le RMI.⁷⁹ C'est là encore que la progression des salariés employés à temps partiel est la plus élevée du Paris des années 1990. En dépit d'un taux modeste - 19,2 % -, sans commune mesure avec leur poids d'antan⁸⁰, le pourcentage d'ouvriers⁸¹ se situe 5 points au-dessus de la moyenne parisienne de 1999⁸². L'écart se retrouve, en sens inverse, dans la sous-représentation - 25,3 % - des cadres et membres

⁷¹ Contre 48,2 % pour l'ensemble de la capitale. Idem, p. 4.

⁷² APUR, *Paris et ses quartiers...*, brochure citée.

⁷³ APUR, *Le 11^e arrondissement en 1999...*, brochure citée, p. 1.

⁷⁴ APUR, *Quel avenir pour les OPAH à Paris*, APUR, décembre 2001, p. 21.

⁷⁵ Soit 70,5 % des hommes et 60,2 % des femmes contre, respectivement, 67,5 % et 56,1 % pour l'ensemble de la capitale. APUR, *Le 11^e arrondissement en 1999...*, brochure citée, p. 3.

⁷⁶ Soit 15 % contre 13 %. Idem.

⁷⁷ 16,2 %, en 1999, contre une moyenne de 13,6 % dans la capitale. La proportion atteint 17,2 % chez les femmes salariées de l'arrondissement contre 14,6 % à l'échelle de la capitale. Idem.

⁷⁸ La moyenne se situe à 13,8 % en 1999 contre 12 % dans la capitale, mais le taux s'élève à 17,9 % chez les hommes de 15 à 24 ans et 17,7 % chez ceux de plus de 50 ans. Idem. En dépit du recul constaté à la fin de l'année 2000, l'arrondissement reste au dessus de la moyenne parisienne : 9,2 % contre 8,6 %. APUR, *Synthèse des données sociales sur les arrondissements parisiens*, APUR, février 2000.

⁷⁹ 5,9 %, à la fin de l'année 2000, contre 4,3 % dans l'ensemble de la capitale. Tous ménages confondus, le revenu annuel moyen des ménages du XIe est inférieur de 30 % à celui de l'ensemble des ménages parisiens. Idem.

⁸⁰ 40,6 % en 1954.

⁸¹ « 'ouvrière'signifiant aujourd'hui 'immigrée' », précise Eric Hazan, *L'Invention de Paris...*, op. cit., p. 166.

⁸² APUR, *Paris et ses quartiers...*, brochure citée.

des professions intellectuelles supérieures. Ceux-ci arrivent, néanmoins, en seconde position derrière les employés - 25,7 %.

Le quartier prend plus que sa part dans l'évolution de l'arrondissement. À ce titre, il bénéficie de plusieurs des dispositifs d'accompagnement social et scolaire - ZEP, DSQ et DSU - mis en œuvre dans les secteurs défavorisés. Depuis le milieu des années 1990, celui dit de l'Orillon-Oberkampf, zone contiguë à l'îlot, est le cadre d'une Opération programmée d'amélioration de l'habitat - OPAH⁸³. Commode, l'inscription territoriale des interventions sociales prend acte et concourt simultanément à la segmentation spatiale que d'aucuns, adeptes d'images-chocs, qualifient de « ghettoïsation »⁸⁴.

A LA RECHERCHE DES MEMOIRES VIVES DU TRAVAIL

LES OBJECTIFS DE L'ENQUETE

L'enquête visait à construire un corpus susceptible de témoigner de l'état et des enjeux de la mémoire du travail dans la perspective de son enracinement territorial - celui d'un vieux quartier industriel parisien en voie de métamorphose - et social - à travers le point de vue de ses habitants ou actifs. S'agissant du site, la démarche se proposait d'évaluer la place du travail dans les représentations du quartier, le degré de connaissance-reconnaissance des activités d'hier, l'identification de leurs traces et vestiges.

Le contournement du quartier par les peintres, les cinéastes et les écrivains⁸⁵, ces inventeurs, capteurs et diffuseurs de représentations, ne laissait pas d'autres choix, en tout état de cause, que de partir à la rencontre de ses habitants et de ses travailleurs. L'hypothèse d'une pluralité de mémoires du travail supposait de s'intéresser simultanément aux individus et, au-delà, aux groupes qui les portent et les transmettent. Dans cette perspective, il importait de considérer la nature des références au passé du travail, mais encore de saisir les modalités de leur énonciation comme voie d'accès aux processus

⁸³ APUR, *Quel avenir pour les OPAH...*, brochure citée, p. 21.

⁸⁴ Processus symétrique de celui à l'œuvre parmi les « ploucbranchés » stigmatisés par Serge Quadrupani in « La montée de la Courtille », *Paris rive noire*, Editions Autrement Littératures, 1996, p. 40.

⁸⁵ Georges Simenon, lui-même, ne s'attarde pas sur l'esprit d'un quartier aux portes de l'immeuble où réside le commissaire Maigret, au 130 du boulevard Richard-Lenoir, à l'angle de la rue Jean-Pierre Timbaud. Alphonse

de leur construction, entretien, évolution et mobilisation, notamment au regard des itinéraires individuels et des identités collectives.

METHODES

Si l'absence d'ouvrage synthétique sur l'histoire socio-économique de la capitale au XXe siècle constitue un réel handicap, on ne manque pas, en revanche, d'études sectorielles traitant de l'histoire de la « fabrique », des industries, des activités et de l'économie parisiennes⁸⁶, de l'évolution récente du peuplement et du paysage urbain de la capitale, notamment pour cette partie de l'agglomération⁸⁷.

Daudet est moins parcimonieux dans *Jack*, roman dont le héros éponyme, un mécanicien, habite rue Oberkampf.

⁸⁶ Il existe une abondante littérature « grise » (rapports, maîtrises, mémoires...) et de nombreux travaux conduits par l'APUR, l'IAURP, l'IAURIF ou l'INSEE. Parmi les ouvrages et articles, on retiendra plus particulièrement : J.-Y. Andrieu, *Les travailleurs du fer*, Gallimard, 1991 ; « Artisanat, industrialisation, désindustrialisation en Ile-de-France Atlas de Paris et de la Région parisienne », n° spécial de *Paris et Ile-de-France, Mémoires de la fédération des sociétés historiques de Paris et de l'Ile-de-France*, 2000, T. 1, Actes du colloque de Meaux, 4-12 décembre 1999 ; *Les bâtiments à usage industriel aux XVIIIe et XIXe siècles*, CDHT, 1978 ; AURP, *Géographie de l'emploi 2000*, AURP, mars 2003 ; P. Chatelain, X. Browayes, « Marché du travail. Espace ouvrier en région parisienne et évolution des rapports résidence-formation-emploi », *Espace et société*, n° 13-14, 1975 ; M. Daumas et autres, *Evolution de la géographie industrielle de Paris et de sa proche banlieue au XIXe siècle (1830-1914)*, CDHT, 1976 ; L. Davezies, *L'économie et l'emploi à Paris. La chute du nombre d'emplois*, APUR, novembre 2002 ; E. Dutrieux, *L'évolution des petites et moyennes industries parisiennes dans le XIe arrondissement*, mémoire de maîtrise, Paris X, 1981 ; F. Faraut, G. Marcadet, F. Paoli, *Industries urbaines à Paris*, IDRASS, 1982 ; A. Faure, « Petits ateliers et modernisme économique : la production en miettes au XIXe siècle », *Les Annales, Histoire, Economie et Société*, n° 4, 1986, pp. 531-557 ; C. Fontanon, *L'industrialisation de la région parisienne dans le première moitié du XXe siècle*, CDHT-CNAM, 1985 ; S. Goldberg, « La sous-traitance dans l'industrie des métaux, les problèmes qu'elle soulève pour l'aménagement de la région parisienne », *Cahiers de l'IAURP*, 1965 ; M. Garden, « Paris, ville d'activités tertiaires, déloger l'industrie et les ouvriers », *Atlas historiques des vieilles de France*, Hachette, 1996 ; D. Hervier, « Le faubourg Saint-Antoine et la petite industrie », *L'Archéologie industrielle en France*, n° 35, décembre 1999, pp. 47-52 ; D. Himelfarb, *L'industrie dans le quartier de la Folie-Méricourt*, DES, Institut de Géographie, Paris, 1968 ; F. Laroulandie, *Les ouvriers de Paris au XIXe siècle*, Christian, 1997 ; T. Nakajima, *L'Industrie mécanique à Paris (1847-1914)*, Thèse d'Histoire, Paris IV, 1990 ; J. O. Retel, *La construction mécanique à Paris de 1778 à 1878*, CSU, 1988 ; L. Roulleau-Berger, *Le travail en friche. Le monde de la petite production urbaine*, L'Aube, 1999 ; P. Triollet, *La décentralisation industrielle de la région parisienne. Bilan et aspects. 1950-1964*, Thèse d'Etat, Paris X, 1970.

⁸⁷ Au nombre des ouvrages ou articles de référence et des instruments de travail, citons : J.-Y. Andrieu, *Le patrimoine industriel*, PUF, 1992 ; APUR, *Paris et ses quartiers. Etat des lieux. Eléments pour un diagnostic urbain. XIe arrondissement*, APUR, octobre 2001 ; APUR, *Quel avenir pour les OPAH à Paris*, APUR, décembre 2001 ; APUR, *Synthèse des données sociales sur les arrondissements parisiens*, APUR, février 2002 ; Association

universitaire de recherche géographique, Berger-Levrault, 1967 ; J.-F. Belhoste, P. Smith, « Introduction » au « Dossier : Paris, ville de patrimoine industriel », *L'Archéologie industrielle en France*, n° 35, décembre 1999, p. 46 ; L. Bergeron, M. T. Pontois, « Mémoire et identité. Le XI^e arrondissement de Paris », *La région parisienne et ouvrière*, n° 6, 2000, pp. 81-113 ; M. Bertrand, *Architecture et habitat urbain. La maison, le quartier, la ville*, Dunod, 1980 ; Z. Castoriadis, « L'imbrication habitat-activités dans le tissu urbain de La Villette », *Corda*, n° 83, février 1984 ; D. Chadych, D. Leborgne, *C'était hier, le XI^e arrondissement*, LM-Le Point, 1996 ; P. Chemetov, B. Marrey, *Architecture à Paris, 1848-1914*, Dunod, 2^e edit. 1985 ; D. Desjeux, M. Charvin, S. Taponier (dir.), *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilités*, L'Harmattan, 1999 ; T. Fayt, *La notion de village à Paris. Charonne : un espace humain*, L'Harmattan, 2000 ; F. Godard, *La rénovation urbaine à Paris : structure urbaine et logique de classe*, Mouton, 1973 ; E. Hazan, *L'Invention de Paris. Il n'y a pas de pas perdus*, Seuil, 2002 ; D. Hervier, B. Blanc, S. Cueille (dir.), *Trente ans de patrimoine en Ile-de-France*, DRAC-Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France, 1995 ; D. Hervier, M.-A. Férault, « Le faubourg Saint-Antoine, un double visage », *Cahiers du Patrimoine*, n° 51, 1998 ; J. Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Ed. de Minuit, 1985 ; *La parole est aux mains. Des artisans du XI^e arrondissement racontent* (préface de G. Coulonges), Ed. Les Amis du Journal Paris XI, 1994 ; H. Jantzen (dir.), *1860-1960, cent ans de patrimoine industriel. Hauts-de-Seine*, Images du patrimoine, 1997 ; O. Kourchid, H. Mélin, « Mobilisations et mémoire du travail dans une grande région. Le Nord Pas-de-Calais et son patrimoine industriel », *Le Mouvement social*, n° 199, avril-juin 2002, pp. 37-59 ; M.-F. Labord, *Architecture industrielle. Paris et ses environs*, Parigramme, 1998 ; P. Lavedan, *Histoire de l'urbanisme à Paris*, PUF, 1967 ; J. Lojkine, *La politique urbaine dans la région parisienne*, Mouton-EHESS, 1976 ; F. Loyer, *Paris au XIX^e siècle. L'immeuble et la rue*, Hazan, 1987 ; J. Lucan, *Paris des faubourgs : formation, transformation*, Ed. du Pavillon de l'Arsenal, 1996 ; C. Manigaud-Chaplain, « Les sources du patrimoine industriel. Paris », *Documents et méthodes*, n° 4-6, 1999 ; D. Michel, D. Renou, *Le guide du promeneur. XI^e arrondissement*, Parigramme, 1993 ; J.-B. Minnaert (textes réunis par), *Le faubourg Saint-Antoine. Architecture et métiers d'art*, Action artistique de la Ville de Paris, 1998 ; L. Mouraux, *Je me souviens du XI^e arrondissement*, Parigramme, 1998 ; P. Nivet, Y. Combeau, *Histoire de Paris au 20^e siècle*, PUF, 2000 ; M. Pinçon, M. Pinçon-Charlot, *Paris mosaïque*, Calmann-Lévy, 2001 ; J. Pivnick, *La rénovation urbaine dans la région parisienne (1955-1968) et ses conséquences économiques, démographiques et sociales*, Thèse d'urbanisme de 3^e cycle, Paris X, 1972 ; A. Rustenholz, *Paris ouvrier. Des sublimes au camarades*, Parigramme, 2003 ; M. Roncayolo, *La ville et ses territoires*, Gallimard, 1990 ; B. Rouleau, *Le tracé des rues de Paris*. CNRS, 1973 ; Id., *Villages et faubourgs de l'ancien Paris*, Seuil, 1985 ; N. Szulc-Smadja, *Les aspects de l'insalubrité dans le 11^e arrondissement de Paris*, DES de géographie, 1966-1967, Institut de Géographie, Sorbonne ; M. Tabeau, R. Conte, Y. Toma, *L'usine dans l'espace francilien*, Publications de la Sorbonne, 2001 ; « L'Usine et la ville. 150 ans d'urbanisme », n° spécial de *Culture technique*, 1986. On insistera plus particulièrement l'étude de M.-L. Griffaton, *Du faubourg à la cour. Les bâtiments à usage artisanal et industriel du XI^e arrondissement de Paris aux XIX^e et XX^e siècles*, Diplôme de l'EHESS (dir. L. Bergeron), 1987. Ce travail, étayé par la consultation des différentes sources historiques disponibles sur la question - annuaires Didot-Bottin, annuaires des PTT, annuaires des propriétaires et des propriétés, fichier consulaire, notices du Kompass, fichier des établissements industriels, permis de construire et de démolir, matrices et plans cadastraux, collections de cartes postales et de photos, etc. - n'offre pas seulement un répertoire détaillée, rue par rue et immeuble par immeuble, des entreprises et activités qui s'y sont succédées depuis les années 1880, mais comprend, en outre, les résultats d'une enquête

Ces données préalables furent élargies et dynamisées, dans la perspective de l'enquête orale, par une conjoncture propice. Depuis plusieurs années, en effet, l'ampleur de mutations et la conscience de leur caractère irréversible, portée par la fièvre patrimoniale de l'époque, ont suscité de multiples initiatives, individuelles et collectives, de conservation des traces d'un passé proche, mais déjà révolu, dans l'attente d'incertaines transmissions familiales ou autres. Plusieurs témoins nous confieront, preuves à l'appui, avoir eu ce souci. Nous aurons connaissance d'expositions « sauvages » organisées avant la liquidation d'ateliers ou réalisées dans le cadre de projets éducatifs, tandis que des rubriques de périodiques locaux s'intéressaient aux métiers traditionnels du quartier⁸⁸, thème d'ouvrages à diffusion restreinte, sinon à compte d'auteur. Le phénomène ne devait pas manquer d'atteindre la nébuleuse associative dont il recoupait les ambitions, avant de faire éclore de nouvelles vocations.

Convaincus de l'utilité de nouer des contacts avec ces différents acteurs, nous avons plus particulièrement profité du concours apporté à notre programme par les animateurs du « Comité Métallos ». Ce collectif inter-associatif local s'est constitué à la fin des années 1990 en vue de sauvegarder la Maison des métallos, du 94 de la rue Jean-Pierre Timbaud, siège de l'Union fraternelle des métallurgistes qui, jusque-là, chapeautait l'ensemble des activités des syndicats CGT de la métallurgie régionale. Engagé dans une action de sensibilisation des responsables municipaux à la nécessité de préserver des locaux représentatifs d'un certain type d'architecture usinière⁸⁹ – les syndicalistes parisiens avaient racheté, fin 1936, l'ancienne usine Couesnon, spécialisée, depuis les années 1880, dans la fabrication d'instruments de musique⁹⁰ – le Comité ne se situait pas dans une démarche étroitement patrimoniale de conservation d'une « coquille vide ». Ses membres, alertés par l'annonce de la mise en vente et opposés aux ambitions d'un promoteur privé, dressèrent un contre-projet de municipalisation des lieux afin d'en faire

photographique menée en 1985-1986 permettant de repérer et de comprendre les évolutions intervenues depuis ces années.

⁸⁸ A l'exemple des articles parus entre 1977 et 1990 dans le *Journal Paris XI*, rassemblés dans un recueil paru en 1991, à l'initiative des Amis de la publication, sous le titre *La parole est aux mains. Des artisans du XI^e arrondissement racontent*.

⁸⁹ 1 600 m² répartis entre six bâtiments datant de la fin du XIX^e siècle.

⁹⁰ Cf. T. Le Roux, « Patrimoine à Paris : l'occupation industrielle de la Maison des métallos (1881-1936) », *Le Mouvement social*, n° 199, avril-juin 2002, pp. 11-36.

revivre « l'esprit »⁹¹. Dans ce contexte, notre intervention, regardée sur place comme particulièrement opportune, fut d'autant mieux accueillie que, sans rien perdre de ses objectifs et exigences propres, elle validait scientifiquement la démarche associative et lui donnait corps. La convention signée le 30 mai 2002 avec quatre associations du quartier officialisera la collaboration engagée et précisera les responsabilités de chacun⁹².

Aux faiblesses classiques de sources orales pour lesquelles il y a toujours lieu de s'interroger sur la part qui revient, dans l'expression des souvenirs, aux enquêtés et aux enquêteurs⁹³, risquaient, certes, de s'ajouter ainsi les biais introduits par le recours aux réseaux associatifs. Sachant qu'il y aurait lieu d'en tenir compte à l'heure de l'interprétation, nous n'avons pas souhaité paraître faire de nécessité vertu. Pour autant, les atouts de cet appui, en premier lieu l'obtention rapide de listes de témoins à interroger et la garantie d'un préjugé favorable chez une partie de ceux-ci, l'ont emporté sur les inconvénients d'une trop grande connivence ou d'une représentativité approximative, mais hors d'atteinte. Précisons que, dans le même temps où nous recensons les « personnes-ressources » de l'îlot, nous prenions contact avec plusieurs services et responsables de la mairie du XI^e qui s'efforcèrent de faciliter nos démarches⁹⁴. L'enquête fera l'objet, à ce titre, d'une brève présentation dans le journal municipal de l'arrondissement⁹⁵.

Assuré de concours décisifs et au terme de séances d'explication des objectifs, attentes et hypothèses de la recherche, le responsable du pôle élaborera un guide

⁹¹ A propos des rues Oberkampf et Jean-Pierre Timbaud, Eric Hazan - *L'invention de Paris*, op. cit., p. 166 - note qu'il « existe bien quelque chose comme un esprit des lieux ». Le Comité s'est approprié l'expression pour défendre sa conception d'un projet culturel respectueux du passé industriel, laborieux et militant du lieu, attentif à maintenir un lien entre création artistique, travail, mixité sociale, ancrage dans le quartier et engagement. Cf. T. Le Roux, *La réhabilitation de la Maison des métallos. Penser l'esprit des lieux*, Comité Métallos, mars 2003.

⁹² Passée avec le Centre d'Histoire du XX^e siècle et quatre associations membres du Comité Métallos - Trajectoires, Topia, Images et Mots, Belleville-Insolite - la convention encadre le partenariat établi pour le recueil de témoignages sous la responsabilité du Centre et envisage les modalités d'une exploitation non commerciale et respectueuse des engagements pris envers les enquêtés.

⁹³ Cf. P. Nora, « La mémoire saisie par l'histoire », *Les lieux de mémoire*, t. 1, Gallimard, 1997, p. 34.

⁹⁴ En particulier Mme Streiff, responsable du service communication, à laquelle nous exprimons nos plus vifs remerciements.

d'entretien⁹⁶. Celui-ci, discuté et amendé lors d'échanges informels et de réunions, sera testé au printemps 2002 auprès d'un premier échantillon de personnes sélectionnées par un ciblage empirique. Il sera bientôt étendu et diversifié de façon aléatoire au gré des noms et des adresses recueillis à la faveur des rencontres et des activités repérées tout au long de nos pérégrinations. À partir d'une base commune de questions, le document comprend deux variantes selon les destinataires : actifs ou habitants de l'îlot⁹⁷. Dans l'un et l'autre cas, les questions intègrent la durée de la présence dans le quartier, son actualité éventuelle. Les premiers entretiens, d'abord menés en binômes, permirent d'initier les huit partenaires-vacataires chargés de les conduire ultérieurement aux techniques d'enquête orale (usage du guide, attitude, utilisation de documents évocateurs, sollicitation d'archives privées...) ⁹⁸.

Il était convenu qu'un exemplaire du guide serait distribué à l'avance à chaque témoin afin de l'éclairer sur le contenu de l'enquête et de lui permettre de s'y préparer⁹⁹. À l'usage, le procédé, généralement apprécié, souleva parfois des problèmes. Pièce conçue pour aider l'enquêteur à ne rien négliger d'essentiel et à ne pas perdre de vue la problématique de la recherche - la mémoire du travail -, ainsi qu'à l'engager à pousser le plus loin possible l'effort de remémoration des enquêtés, le document a parfois inquiété ces derniers par le nombre et la précision des questions suggérées. Au risque de conforter le sentiment d'illégitimité, déjà largement répandu dans une fraction importante des populations visées, des souvenirs attachés au travail. À la lecture du guide, certaines personnes ont conclu qu'elles ne sauraient pas répondre ou qu'elles n'avaient « rien d'intéressant » à nous dire. On ne peut exclure que de telles réticences soient à l'origine des - rares - refus essayés, qu'elles aient pesé sur le déroulement de certains entretiens. Instruits de ces effets non souhaités, nous nous sommes efforcés d'en tenir compte lors des contacts ultérieurs.

⁹⁵ *Bastille Nation République*, n° 20, janvier 2002.

⁹⁶ S. Beaud, F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, réédition 2003.

⁹⁷ Cf. Annexes, documents 2 et 4.

⁹⁸ Au total 10 personnes ont réalisé des entretiens, seules ou en binômes, voire trinômes : Juliette Barbier (1), Pierre-Jean Derainne (2), Hubert Doucet (1), Michèle Husson-Riflet (6), Gisela Koper (4), Jamila Kouati (5), Thomas Le Roux (11), Michel Pigenet (9), Angénic Agnero (2) et Nathalie (2) de Belleville Insolite.

⁹⁹ Cf. Annexes, documents 1 et 3.

Des réunions avec comptes rendus¹⁰⁰, plus fréquentes dans la phase de démarrage et suivies, au total, par une vingtaine de participants différents - enquêteurs¹⁰¹, enquêtés intéressés par le devenir de l'initiative, membres des associations impliquées, etc. - ont permis de faire le point et de commenter les premiers résultats. On leur doit la correction de questions ambiguës, la résolution de problèmes méthodologiques, le rappel, aussi, des priorités et de la thématique, l'identification des lacunes et des défauts inhérents à l'inexpérience des enquêteurs : ne pas laisser assez de temps à la formulation des réponses, des hésitations et des contradictions, au développement de la réflexion, à la recherche de la formulation adéquate, suggérer des points de vue ou, à l'inverse, laisser l'entretien dériver vers le récit de vie ou l'évocation exclusive du travail actuel...

Très vite, enfin, nous avons admis la possibilité de sortir des limites initiales et quelque peu artificielles de l'îlot, dès lors que ce franchissement ne risquait pas de diluer la spécificité de l'espace étudié et répondait à une opportunité d'entretien susceptible, au contraire, de l'éclairer¹⁰².

En plus des photos prises durant les rencontres¹⁰³, divers documents en rapport avec l'enquête nous ont été confiés ou donnés. Ils comprennent des photos d'usines, du quartier, d'outils, de machines ou de produits, la cassette vidéo d'un film amateur tourné sur les lieux d'un établissement aujourd'hui disparu et commenté par un ancien ouvrier revenu les visiter des années après son départ à la retraite, des coupures de journaux, des listes d'entreprises métallurgiques du XIe avec leur localisation, la nature de leur activité et leurs effectifs au début des années 1970, un manuscrit autobiographique, etc.

Retenons encore qu'en marge de l'enquête, mais explicitement inspirée par elle, d'autres initiatives l'ont accompagnée ou

¹⁰⁰ Entre janvier 2001 et juin 2003, onze réunions se sont tenues avec les participants de l'enquête. Toutes ont eu lieu à la Maison des métallos, érigée en siège temporaire du pôle Mémoire du travail dans le XIe arrondissement.

¹⁰¹ Neuf personnes - deux du Centre d'Histoire sociale du XXe siècle et sept du Comité Métallos - ont contribué à la réalisation des entretiens, souvent menés par équipes de deux.

¹⁰² L'écart maximum sera atteint lors de l'entretien avec M. Thomas Hansi, réalisé impasse Piver, à 300 mètres de la rue Jean-Pierre Timbaud.

¹⁰³ Y compris les photos prises par Jonathan Daitch auquel nous renouvelons nos remerciements pour avoir accepté de mettre son talent au service de l'enquête.

relayée dans l'arrondissement et à Montreuil-sous-Bois¹⁰⁴. Informés de nos recherches, les organisateurs d'une étude sur la mémoire du travail dans le IV^e arrondissement ont souhaité profiter, par ailleurs, de notre expérience et se sont enquis de nos méthodes¹⁰⁵. Dans son sillage, enfin, le Centre d'Histoire sociale du XX^e siècle a signé, en juin 2002, une convention de partenariat scientifique avec l'Institut CGT d'Histoire de la Métallurgie installé au 94 de la rue Jean-Pierre Timbaud.

LES TEMOINS : PORTRAIT DE GROUPE

Au total, vingt-six personnes différentes ont été interviewées, parfois à deux reprises¹⁰⁶, entre février 2002 et janvier 2003, date à laquelle a pris fin la campagne d'entretiens. Ceux-ci, d'une durée comprise entre une demi-heure et 3 h 30, forment un ensemble de plus d'une cinquantaine d'heures d'écoute dont les enregistrements ont fait l'objet d'une transcription intégrale, soit 808 pages de texte¹⁰⁷. En prévision de l'exploitation à venir du corpus, il était convenu que la transcription reproduirait au plus près les entretiens - tonalité, respect des silences, traduction des hésitations, des exclamations et des rires... Nous n'ignorions pas, pour autant, que l'exactitude recherchée ne pouvait être synonyme de fidélité absolue à ce qui avait été dit et à la manière de le dire : intonations, regards et gestes. Nous nous sommes cependant réservés la possibilité d'épurer les textes d'une partie des bafouillages, répétitions, fautes manifestes de français, etc., de nature à altérer leur lisibilité, mais encore à stigmatiser certains de nos interlocuteurs par l'exagération et la naturalisation, à l'écrit, d'écarts sociaux et culturels¹⁰⁸.

Les lieux de rencontre avec les témoins n'ont pas procédé du hasard. La plupart des artisans, commerçants et chefs

¹⁰⁴ Cf. en dehors même des activités du « groupe Mémoire » du Comité Métallos, l'enquête « Vous êtes du quartier ? » menée dans le XI^e arrondissement dont la mise en oeuvre à Montreuil-sous-Bois est en préparation.

¹⁰⁵ Mission « Mémoires en Partage » créée par le Maire du IV^e arrondissement, consacrée aux mémoires vivantes de Paris et, plus particulièrement dans son centre.

¹⁰⁶ Cf. Annexes, document 1. En réalité, le nombre est de 28, mais des manipulations malencontreuses ont fait perdre le contenu de deux entretiens. Si la plupart des enquêtés ont travaillé ou résidé dans l'îlot initialement délimité, l'intérêt de plusieurs témoignages nous a amené à étendre l'aire d'enquête aux rues immédiatement voisines.

¹⁰⁷ Pour l'essentiel, le délicat travail de transcription fut réalisé par Mme Christine Pilarski avec une attention jamais prise en défaut.

¹⁰⁸ Cf. S. Beaud, F. Weber, *op. cit.*, pp. 243-252.

d'entreprise ont ainsi répondu à nos questions à l'endroit même où ils exerçaient leur activité - 16 cas -, tandis que la quasi-totalité des sept entretiens réalisés au siège de l'Institut CGT d'Histoire sociale de la Métallurgie concerne d'anciens ouvriers. Deux enregistrements se sont tenus au domicile des témoins, un au Foyer Picoulet.

Si l'on considère le profil des personnes interrogées, on note une nette prééminence masculine - 19 hommes contre 7 femmes -, assez conforme aux caractéristiques de l'emploi local jusque dans les années 1960. L'objet de l'enquête éclaire la moyenne d'âge élevée, au moment de l'entretien, des 21 personnes dont nous connaissons la date de naissance : 61,3 ans. Si l'échelle des âges s'étire de 29 à 90 ans, la plus grande partie de l'échantillon se situe, à raison de 10 pour chacune, dans les tranches 35-59 ans et 60 ans ou plus.

Les lieux de naissance mentionnés par 25 témoins signalent deux origines principales, accordées au double statut régional et international de la capitale : l'Ile-de-France - 14, dont 4 natifs du XI^e arrondissement sur 10 Parisiens - et l'étranger - 7. Dans ce dernier cas, deux ensembles spatio-temporels de recrutement se détachent : l'Europe centrale et orientale - 3 - avant la Seconde Guerre mondiale et l'Afrique du Nord - 4 - pour la période récente. La forte proportion de retraités et l'intense mobilité intrarégionale, facilitée par l'offre de transport et accentuée par la hausse rapide des loyers, expliquent la relative dispersion des lieux actuels de résidence au sein de l'agglomération - 22 cas sur 23, dont 10 dans le XI^e arrondissement sur 14 Parisiens - et la présence d'un témoin désormais installé en province - l'Yonne. À l'évidence, la représentativité de l'échantillon pâtit du biais inhérent aux difficultés d'accès à la masse des anciens travailleurs et habitants partis vivre, voire travailler, loin de l'arrondissement.

En l'état, les témoins rencontrés couvrent une assez large gamme de types de relations entretenues avec l'îlot. Cela vaut pour la durée de l'implantation, depuis les natifs du quartier jusqu'aux nouveaux arrivants. La plupart des personnes interrogées - 24 sur 26 - ont travaillé à un moment ou à un autre dans l'arrondissement. Quinze l'ont habité ou l'habitent encore, parmi lesquelles 12 y ont à la fois résidé et travaillé.

L'identification socioprofessionnelle ne va pas de soi au regard des mobilités évoquées plus haut, phénomène qu'amplifie

l'âge de témoins entendus au terme d'une vie active longue et mouvementée. Sous l'effet cumulé des perturbations temporaires consécutives à la guerre, des opportunités offertes par l'expansion des Trente Glorieuses ou des reconversions forcées de la désindustrialisation, bientôt aggravée par la crise de l'emploi du dernier quart du XXe siècle, des parcours socioprofessionnels compliqués nourrissent la mémoire du travail. Mais défient les procédures de classement. Résolus à tirer parti de la variété des expériences de travail, nous n'avons pas renoncé au nécessaire profilage de l'échantillon. À cette fin, nous avons choisi de privilégier l'appartenance indiquée par les témoins, celle qu'ils ont de cette manière souhaité valoriser, quand bien même, vérification faite parmi les retraités, elle n'était pas la dernière exercée, ni toujours la plus longue ou la plus rémunératrice.

Par catégories, si l'on excepte un enquêté sans profession, les 25 autres témoins se répartissent en trois grands groupes relativement équilibrés :

- * classes supérieures et dirigeantes : 7, dont 5 chefs d'entreprise ou gérants de société¹⁰⁹, 1 directeur des ressources humaines, 1 membre de profession libérale ;

- * classes moyennes : 11, dont 4 commerçants, 4 artisans¹¹⁰, 2 cadres moyens, 1 artiste ;

- * classes populaires : 7, dont 4 ouvriers - tous métallurgistes¹¹¹ -, 2 employés, 1 femme de ménage.

S'il n'échappe pas à l'« embourgeoisement » constaté dans l'ensemble de la capitale, Est parisien et quartier de la Folie-Méricourt compris¹¹², l'échantillon se singularise par une surreprésentation des catégories liées aux activités productives de l'industrie et de l'artisanat auxquelles se rattachent dix témoins. Par là, il renvoie au passé socioéconomique du XIe arrondissement. L'échantillon témoigne aussi, cependant, des mutations en cours à travers la présence d'un sculpteur, d'un cadre supérieur, de deux gérants de commerces « branchés » - café et magasin-salon de thé - et de trois libraires.

¹⁰⁹ Parmi lesquels on dénombre trois industriels.

¹¹⁰ Soit un imprimeur, un formier, un ferronnier, un photographe.

¹¹¹ Soit un ajusteur, un graveur sur métaux, un tourneur-régleur, un ajusteur-outilleur.

¹¹² En 1990, les classes supérieures regroupaient déjà 21 % des actifs du XIe arrondissement (27 % dans le quartier de la Folie-Méricourt) contre 54 % (51 %) pour les classes populaires et 19 % pour les classes moyennes (21 %). Cf. APUR, *Paris 1954-1990. Dernières statistiques. Population, logement, emploi. 11^e arrondissement*, novembre 1994.

LES MEMOIRES DU TRAVAIL DANS LE XI^E ARRONDISSEMENT A TRAVERS LES SOUVENIRS DE SES HABITANTS ET DE SES ACTIFS

LE POIDS DU CONTEXTE LOCAL

L'écoute et la lecture des entretiens confirment combien « la mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel »¹¹³. Aussi bien est-ce en référence, quelquefois véhémente, au contexte que s'effectue la mobilisation de la mémoire du travail. En sens inverse, mais selon la même relation dialectique du passé au présent, c'est à travers des traits pour partie révolus que nos témoins s'efforcent de cerner les contours d'un « quartier » dont l'actuelle dislocation économique, sociale et culturelle pose précisément problème.

L'homogénéité d'hier renvoie surtout au bâti, point d'appui obligé de toute analyse urbaine. Sans remonter très haut dans des temps dont les rues d'aujourd'hui exposent encore maints legs épars, beaucoup de témoins insistent sur l'ancienne tradition de désordre, de médiocrité et d'insalubrité de l'habitat :

Il y avait [...] du côté des Trois Bornes [...] des immeubles dans des états pas possibles [...] je voyais des fils électriques quasiment nus courir le long des tuyaux de gaz...¹¹⁴

En 1952, j'habitais rue Saint-Maur, là aussi les immeubles étaient vétustes, c'était affreux, affreux¹¹⁵.

Il y avait des choses assez insalubres [...] des ateliers qui n'étaient pas très bien installés [...] Dans mon immeuble, il y avait un atelier au rez-de-chaussée avec un bout de tuyau qui sortait : tout le monde en profitait¹¹⁶.

Je suis ahuri, enfin pantois de voir que Chaban-Delmas, en 1972, est venu rue Morand visiter les taudis. Je peux vous les montrer, ils existent encore aujourd'hui...¹¹⁷

Moins négative, quoique dans le prolongement des notes précédentes, la spécification sociale retient la permanence d'un peuplement populaire, défini et unifié à la fois par la modestie de « petites gens »¹¹⁸ « pas riches »¹¹⁹ et par le

¹¹³ Cf. P. Nora, *op. cit.*, p. 24.

¹¹⁴ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

¹¹⁵ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

¹¹⁶ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

¹¹⁷ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

¹¹⁸ Idem.

¹¹⁹ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

travail¹²⁰ qui les accapare. On parle volontiers d'un quartier « ouvrier » et « d'artisans »¹²¹, désignations souvent suivies de considérations plus subjectives, en rapport avec l'interconnaissance, les ambiances, les comportements et les valeurs que les témoins associent au travail : « authentique », « vivant »¹²² « chaleureux [...] sympathique [...] solidaire »¹²³, « généreux », « combatif », « convivial »¹²⁴, « fraternel »¹²⁵, jusqu'à paraître « atypique »¹²⁶. Plus que ses activités « ce sont les habitants qui marquaient le quartier », croit nécessaire de préciser l'un d'eux¹²⁷. Si nul ne songe à nier que, jadis, « la vie était plus dure », on ajoute aussitôt :

lorsqu'il arrivait quelque chose qui sortait de l'ordinaire, c'était la joie. Les gens étaient simples¹²⁸.

Avec le terme, les images de « village »¹²⁹ se bousculent dans la remémoration des plus anciens habitants¹³⁰ ou la description des nouveaux¹³¹. « Je n'ai pas l'impression d'habiter Paris »¹³², affirme une libraire, tandis qu'un ferronnier circonscrit plus étroitement son observation : « L'impasse, c'est un village »¹³³. « J'ai retrouvé mon village »¹³⁴, déclare curieusement un originaire d'Asnières, nostalgique de ce qu'était sa ville natale avant de subir une évolution qu'il réprouve. Des mots plus lourds de sens - « communauté », « famille », etc. - soulignent la sociabilité développée à l'échelon de la rue ou de l'immeuble :

La rue Moret, c'était une rue, un peu le village, où les gens se parlaient d'une fenêtre à l'autre, où les boulangeries, les épiceries, les laiteries étaient des 'salons' où l'on causait [...] Les hommes, c'était les cafés, les femmes, c'était les commerces. Tous les problèmes y étaient évoqués... Alors, c'est vrai que les femmes, elles disaient, elles parlaient de tout, hein. Même des choses intimes...¹³⁵

¹²⁰ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹²¹ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

¹²² Entretien avec Mme Grand, MM. Maurice Girard et Ettore Mario, les 6 et 15 mai et 16 novembre 2002.

¹²³ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

¹²⁴ Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

¹²⁵ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹²⁶ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

¹²⁷ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

¹²⁸ Idem.

¹²⁹ Cf. T. Fayt, *La notion de village à Paris. Charonne : un espace humain*, L'Harmattan, 2000.

¹³⁰ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹³¹ Entretien avec MM. Hassan Djaoun et Alain Blanc, les 18 juin et 17 juillet 2002.

¹³² Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

¹³³ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

¹³⁴ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

¹³⁵ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

On allait faire les courses, on n'avait pas besoin d'aller loin. Il y en avait tout autour et c'était sympa [...] on avait tout à portée de la main [...] Quand je suis arrivée [au 100 de la rue Jean-Pierre Timbaud], toutes les personnes qui habitaient l'immeuble, elles étaient là depuis vingt ou quarante ans [...] à l'époque, tout le monde se connaissait¹³⁶.

Voyez-vous..., ce que j'aimais dans cette cour..., c'est le... fait qu'il y avait des artisans et tout ça qui donnait quand même de la vie à une communauté¹³⁷.

Arrivé dans le quartier en 1974, un artisan se félicite de la confiance et de la sécurité qui semblaient alors y régner :

à l'époque, toutes les portes cochères étaient grandes ouvertes... C'était quand même plus sympa¹³⁸.

Les plus indulgents consentent à évoquer cette fraction de la population qui « n'était pas la crème »¹³⁹, mais évitent de juger trop sévèrement les « hommes souvent éméchés, pas méchants, mais titubants »¹⁴⁰ des soirs de fête ou de paye, voire les « petits voyous »¹⁴¹ et autres « voleurs de mobylettes »¹⁴², dont on assure qu'ils étaient « gentils »¹⁴³. À leur manière, les syndicalistes confirment la « tranquillité » du quartier... « sauf les jours de manif »¹⁴⁴. Au détour des récits, il est cependant question de parents recommandant aux jeunes filles de ne pas s'attarder dans les rues. Des témoins confirment s'être dépêchés, enfants, de rentrer de l'école. Certains vont plus loin qui confient avoir souhaité que leurs progéniture naisse et grandisse à distance du quartier¹⁴⁵.

Au fil des entretiens, l'homogénéité sociale affichée se nuance, des hiérarchies s'esquissent, fût-ce sous l'effet des mobilités entrevues. La mémoire locale garde le souvenir de propriétaires, humbles ou de fraîche date, trahis par leur allure, à l'exemple de cet artisan, toujours vêtu d'une « blouse grise avec une casquette... »¹⁴⁶. Il est aussi question de salariés devenus entrepreneurs.

Le père Schmitt, il avait monté sa boîte pendant la guerre de 14-18. Il travaillait chez Renault, il avait monté sa boîte de pieds à coulisse [...] Un très bon câbleur, attention ! il était pointu dans son boulot, le père, pas le fils [...] Le président de la chambre syndicale

¹³⁶ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

¹³⁷ Entretien avec Mme Grand, le 6 mai 2002.

¹³⁸ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

¹³⁹ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

¹⁴⁰ Idem.

¹⁴¹ Idem.

¹⁴² Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

¹⁴³ Entretien avec Mme Marianne Monier et M. Maurice Girard, les 29 mars et 15 mai 2002.

¹⁴⁴ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

¹⁴⁵ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

¹⁴⁶ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

patronale, c'était un ancien compagnon qui travaillait chez Rouchet, à Saint-Maur [...] Il était plus proche de nous que du CNPF...¹⁴⁷

La promotion bénéficie, parfois, du concours de l'employeur¹⁴⁸. Plus largement, la tentation, sinon la facilité, de se mettre à son compte restera forte jusqu'à aujourd'hui.

Avec leur prime de licenciement [...] plusieurs [compagnons de ma connaissance] se sont mis à leur compte. Il y en a eu trois ou quatre [...] Je crois que c'est à Aubervilliers [...] ils ont repris la spécialité des outils de découpe d'étiquettes...¹⁴⁹

Aussi déterminantes soient-elles, les disparités patrimoniales ne sont pas les plus fréquemment citées ou vont à l'essentiel pour traiter des locataires précaires des garnis et hôtels¹⁵⁰. Leur évidence dispense de longs discours. Il n'en va pas de même avec la hiérarchie des qualifications et des talents, la plus familière et légitime dans le monde du travail. La plus valorisante, aussi, dans un quartier longtemps marqué par la qualité de productions dont certaines relèvent du luxe et de la mode, procède du montage de prototypes ou donne le ton pour toute une gamme de pièces et d'outils.

Il y avait un véritable centre culturel des métaux [...] au niveau de l'emboutissage et du découpage [...] Les outils dits 'de Belleville', c'est devenu un type d'outils bien caractéristique avec l'outil 'suisse'¹⁵¹.

Pour l'essentiel, cette réputation repose sur la précision, la dextérité, l'efficacité et l'ingéniosité des travailleurs, compagnons et maîtres artisans confondus.

Devant l'église Saint-Joseph, il y avait un artisan qui faisait des bagues pour les objectifs d'appareils photographiques. Vous savez, c'est d'une grande précision, hein ! Il y avait des gens très qualifiés [...] ils étaient très recherchés.¹⁵²

Les ouvriers étaient qualifiés... Il y avait des OS, très peu, même dans les entreprises où c'était moderne il y avait des OS [...], mais j'ai connu des gens qui travaillaient au centième sur un tour, ils étaient OS. C'était contrôlé plusieurs fois dans la journée, c'était un travail précis, mais les machines correspondaient à ça. Et puis, il y avait des ouvriers hautement qualifiés ou des P3...¹⁵³

Au besoin, la démonstration s'attarde sur des exemples, tel ce graveur-ciseleur :

C'était un premier ouvrier de France, en dessin, je crois. Ou de Franche-Comté ? Ou de Paris ? Je ne sais plus exactement... Je l'ai vu faire des pétales de rose sur un carré ou un rond de cuivre. Et, après, au marteau, un marteau nickelé, il tapait, il essayait avec une

¹⁴⁷ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

¹⁴⁸ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

¹⁴⁹ Entretien avec M. Jean Barot, les 28 mai et 17 juin 2002.

¹⁵⁰ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

¹⁵¹ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁵² Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

¹⁵³ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

laine. Il tapait et il montait les pétales, puis le tout était soudé...¹⁵⁴

La coutume ouvrière excelle, ici, à mettre les employeurs en concurrence

Quand j'avais marre d'une boîte [...] j'allais ailleurs [...] On avait le choix, dans la métallurgie, à mon époque. Celui qui restait chômeur en étant compagnon [...] c'est qu'il était ramier...¹⁵⁵

La mémoire se fait l'écho d'entreprises déstabilisées par le départ de compagnons irremplaçables.

Chez Schmitt, il y avait un gars qui était un professionnel très qualifié. Un jour, il a dit : « Moi, j'en ai marre, ou tu - il tutoyait le patron - ou tu me mets professionnel premier échelon ou je fous le camp. » L'autre n'a pas voulu céder..., il était un peu con... À partir du moment où il s'est tiré..., ça a commencé à péricliter... Il est rentré dans une boîte concurrente où il a été nommé... contremaître... C'était un gars, il vous prenait n'importe quel pied à coulisse tout esquiné, il vous le remettait à neuf en faisant des soudures...¹⁵⁶.

Nombre de patrons, jamais en panne d'idées, montrent de non moins remarquables capacités d'adaptation et d'anticipation.

Dans les années 30 [...] l'axe reste toujours le caoutchouc et la chaussure [...] mon père a des cousins à la campagne [...] il se rend compte du problème des champs l'hiver, la boue dans les sabots [...] Il se dit, bon sang, il faut faire des bottes en caoutchouc [...] C'est un peu dans l'air, il fait faire des moules [...] le problème, c'est le démoulage, parce qu'on arrache la botte [...] il a une idée : il faut utiliser l'air comprimé [...] Et ça marche [...] Mon père a eu une deuxième idée géniale [...] il jouait au tennis [...] pas mal de gens jouaient en espadrilles [...] Il a l'intuition du développement des loisirs [...] Il trouve un nom anglo-saxon - Springcourt - et il dépose un brevet de ventilation de la chaussure [...] en 37-38...¹⁵⁷

De fait, l'innovation déborde le cadre des ateliers. On sait le rôle de la Polyclinique des Métallurgistes dans la diffusion, au début des années 1950, de la méthode dite de l'accouchement sans douleurs¹⁵⁸.

Las, les héritiers n'auraient pas toujours montré des aptitudes similaires, précipitant le déclin et la fermeture d'entreprises familiales aux bases financières fragiles où l'inventivité permanente palliait tant bien que mal la faiblesse des investissements.

Les modèles de boutons dépendaient de la mode. Cela durait une saison, on pouvait pas se permettre de faire un outillage uniquement pour ça [...] Les coquilles étaient en tôle, il fallait les refondre, ce qu'on faisait à la cave [...] On a eu un contremaître qui a modifié aussi les vieilles machines...¹⁵⁹

En tout état de cause, artisans et petits industriels s'avèrent souvent meilleurs techniciens, créateurs, voire artistes, que gestionnaires et hommes d'affaires.

¹⁵⁴ Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

¹⁵⁵ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

¹⁵⁶ Entretien avec M. Jean Barot, les 28 mai et 17 juin 2002.

¹⁵⁷ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹⁵⁸ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

On n'est pas fait pour gagner des sous dans l'immobilier [...] Mais le formier doit devenir un créateur pour pouvoir vendre aux fabricants¹⁶⁰.

Le plan financier [...] c'est un petit peu mon point faible [...] c'est pour ça que j'ai fait un stage à la Chambre des métiers [...] près de deux mois, pour combler mes lacunes¹⁶¹.

Donner une définition exacte de la maroquinerie ? [...] Je ne sais pas, c'est l'amour de la matière, je crois, au départ [...] On doit suivre un petit peu la mode, mais sans impératifs rigoureux. Cela vient de la tête. Un jour, on dessine un sac, on pense qu'il va plaire [...] Il faut savoir créer un modèle [...] On a un ami qui est artiste peintre, il aime bien venir ici [...], un jour, il a dit : « Jean, au fond tu fais le même travail que moi, t'es un artiste ! »¹⁶².

Je suis pas sûre que mon père avait conscience de la valeur sociale de son travail. Il avait conscience de sa valeur artistique [...] Il se conformait, toutefois, aux désirs du client. Quand on lui faisait faire des dessins, il les faisait, sinon il reproduisait les modèles réalisés chez les orfèvres [...] Mon grand-père, lui était un vrai artiste [...] il avait la création, le côté vraiment débridé, le côté fantaisiste, le côté 'je me fiche pas mal de l'argent' [...] Mon père était plus technicien [...] mais c'était pas du tout un commercial...¹⁶³

Spécialisés, généralement, dans l'exécution de pièces peu ordinaires, sinon uniques, ils en signent parfois l'origine par l'accumulation d'indices que leurs confrères savent déceler.

Chacun avait son style de travail. Par exemple, on passait devant une boutique, sans connaître exactement d'où venait le sac, on disait : "oh, ça, ça doit être la maison untel qui le fabrique"¹⁶⁴.

Il n'est pas rare que les produits circulent d'un atelier à l'autre au gré des commandes en cascades d'un système de sous-traitance coordonné par de grands noms de l'industrie et du commerce - de l'Aérospatiale à Dior, Chanel, Saint-Laurent, Hermès¹⁶⁵, etc.. Tour à tour fournisseurs et clients, les établissements tissent entre eux des liens de complémentarité et d'entraide.

Il y avait une maison qui vendait du nacre à la République [...] Du côté du boulevard Richard-Lenoir, il y avait un monsieur qui faisait de l'outillage sur commande [...] Le métal venait de Tréfimétaux qui était rue Saint-Maur [...] la société Griset, passage Griset, vendait des articles métalliques [...] Les matrices étaient nickelées chez Desboucles, rue Saint-Maur...¹⁶⁶

Notre marché principal [...] était dans le IIIe arrondissement qui est traditionnellement le quartier des orfèvres [...] Il y avait les polisseurs qui étaient à proximité [...] les gens qui faisaient le traitement des surfaces [...] Il y avait des grands marchands de métaux [...] Tréfimétaux [...] les établissements Petit [...] Il y avait des repousseurs [...] des emboutisseurs [...] des découpeurs [...] des marchands

¹⁵⁹ Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

¹⁶⁰ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

¹⁶¹ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

¹⁶² Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

¹⁶³ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

¹⁶⁴ Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

¹⁶⁵ Entretien avec MM. Bernard Grand et Ettore Mario, les 18 avril, 15 mai et 16 novembre 2002.

¹⁶⁶ Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

de machines-outils [...] Tout ça, c'était regroupé [...] On peut dire qu'il y avait un district industriel.¹⁶⁷

Parfois, je récupérais les paquets, parce que moi je suis sur la rue [...] les livraisons [...] de l'un ou de l'autre [...] J'ai un sculpteur, là [...] je lui loue la machine à sculpter [...] Parfois, un artisan a besoin [...] je lui coupe un morceau de bois [...] on a toujours le contact comme ça.¹⁶⁸

Quand Cabrespine, l'emboutisseur, se faisait livrer [...] il bouchait le passage [...] tout le monde venait donner un coup de main [...] à charge de revanche [...] On faisait travailler l'imprimeur...¹⁶⁹.

Non exemptes de rivalités, ces relations sont aux fondements de la dynamique économique du quartier dont les fabrications participent, au-delà des frontières, aux plus spectaculaires prouesses techniques et à la renommée culturelle de la capitale.

Si les mémoires du travail s'organisent autour de ses lieux d'exercice, ceux-ci s'insèrent, dans l'îlot, au sein des immeubles dont les habitants, pour partie actifs dans les ateliers en question - « les gens vivaient avec les boîtes [...], ça faisait vivre du monde »¹⁷⁰ -, se ravitaillent dans les commerces des environs. L'imbrication est maximale avec le travail artisanal à domicile. S'il arrive que travailleurs et résidents se croisent, ils n'entretiennent pas, pour autant, de relations suivies, faute de disponibilités en ces décennies de journées lestées d'heures supplémentaires.

D'abord les horaires étaient assez chargés. On embrayait à 7 h 30, 8 h le matin... et on finissait à 17 h 30, 18 h, voire plus s'il y avait du boulot, parce qu'on faisait beaucoup d'heures sup¹⁷¹.

Les représentations du passé convoquées concourent à l'évaluation des transformations actuelles d'un quartier parvenu en phase terminale de désindustrialisation. D'expérience ou par ouïe dire, bien des interlocuteurs peuvent citer des exemples d'établissements disparus et, pour certains, partis s'installer en banlieue ou en province. Plusieurs s'efforcent de saisir les modalités et les logiques du mouvement.

Ah ! oui... la première qui est partie, ça remonte à loin, c'est Ducellier [...] l'entreprise était rue Alexandre-Dumas [...] Ils sont partis en Auvergne [...] le siège est resté à Paris [...] puis à Créteil. Rue Dauphin, il y a eu une boîte de machines-outils [qui est partie] puis une autre [...] Il y a eu Laden...¹⁷²

¹⁶⁷ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁶⁸ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

¹⁶⁹ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹⁷⁰ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

¹⁷¹ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

¹⁷² Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

La maison Octon [...] [c'était] une maison d'emboutissage [...] Ils sont partis pour s'agrandir, à Montreuil¹⁷³.

Les prototypes, tout ça était fait à Paris, à moins que ce soit très, très lourd [...] tout ce qui est appareils de fonderie. La production était ailleurs. Et puis, il y avait, bien souvent, le siège social et le magasin d'exposition des modèles...¹⁷⁴

En 1972, quand je suis parti - en tant que délégué du personnel, j'ai été un des derniers licenciés - [...] le repreneur de l'entreprise Debie avait transféré la production en Seine-et-Marne, du côté de Disneyland. J'ai le souvenir d'au moins deux entreprises qui ont quitté le XIe pour aller en grande banlieue¹⁷⁵.

Dans les années 1980 [...] je commence à envisager d'externaliser le magasinage qui nous coûte très cher à Paris [...] et là, bon, gros problèmes. Tout arrive en même temps [...], les difficultés financières graves, le problème des stocks, les grèves [...] Je m'organise [...] le syndic prononce l'arrêt [...] on ferme en 1984 [...] on licencie et on arrive à se réorganiser en Vendée. On avait fait un essai d'aller vers Passy-sur-Eure, mais on a fait les comptes, ça ne passait pas¹⁷⁶.

Les explications se recoupent. Le manque de place n'est pas la moins fréquente et vaut pour les plus modestes artisans.

Avec mes 20 m2, [...] il y a des propositions de boulot, des trucs que je ne peux pas prendre parce que je n'ai pas assez d'espace¹⁷⁷.

Quelles qu'en soient les causes, les résultats sont indéniables. « C'est affreux », note un vieil imprimeur après avoir consulté son carnet d'adresses, au 9/10^e obsolète¹⁷⁸. « Nous n'avons pas vu le danger »¹⁷⁹, admet un syndicaliste. Le phénomène semble désormais assez avancé pour autoriser l'expression d'une hostilité à l'encontre du bruit et des encombrements provoqués par les derniers ateliers en activité.

On a essayé [quand Debie a fermé] d'informer la population pour obtenir un peu de soutien, mais, bon, ça se produit encore maintenant, là où il y a des usines, les gens préfèrent qu'on se débîne : ça apporte des nuisances, du bruit, du monde...¹⁸⁰

J'ai continué avec un règlement de copropriété qui me permettait de travailler, comme je le faisais depuis le début [...] Et puis, une partie des autres locaux a été vendue en lofts, sans changement de règlement [...] avec l'autorisation de faire des habitations [...] et les gens rouspètent : la machine fait du bruit !¹⁸¹

La métallurgie, c'était quand même assez polluant, on faisait des copeaux [...] On n'avait pas la possibilité de les foutre en l'air [...] On dérangeait aussi quand on faisait venir les aciers, ça gênait la circulation, on était à l'étroit [...] C'était pas comme maintenant : 'il faut les faire partir parce qu'ils polluent, ils font de la fumée, ils font du bruit...¹⁸²

Je me souviens..., quand je suis arrivé, il y avait un gars qui avait une presse de trente tonnes et chaque fois qu'il faisait de

¹⁷³ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁷⁴ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

¹⁷⁵ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

¹⁷⁶ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹⁷⁷ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

¹⁷⁸ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

¹⁷⁹ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

¹⁸⁰ Idem.

¹⁸¹ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

¹⁸² Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

l'emboutissage, brrroum ! [...] Toute la maison tremblait [...] Mais les gens qui habitaient au-dessus et en face, je ne les ai jamais entendus se plaindre. Maintenant, un gars ferait un truc comme ça, aussitôt, il y aurait les pompiers ! [...] Une femme retraitée de chez Citroën [...] m'a fait les pires ennuis...¹⁸³

J'ai eu une plainte [...] quelqu'un [...] m'a expliqué qu'il faisait les trois huit [...] Il a mon numéro de téléphone [...] quand il a besoin de faire une sieste, il me passe un petit coup de téléphone [...] Je me suis un peu renseigné pour voir si je ne dérangeais personne [...] Les gens ont plutôt bien accueilli mon installation [...] Ils m'ont dit qu'ils étaient contents qu'il y ait des artisans qui reviennent [...] que c'était l'âme du quartier [...] le bruit de l'enclume [...] Pour les personnes âgées, ça leur rappelait (rires) les forgerons et les maréchaux-ferrants [...] Mes livraisons [...] je m'arrange pour que le gars passe le matin parce je sais qu'il y a moins de monde [...] C'est une fois tous les deux mois...¹⁸⁴

Contraints à des compromis autrefois impensables, les industriels, assurément moins bien acceptés que les artisans, déplorent une intolérance croissante à l'égard des usines. Résignés, la plupart ne sont pas loin de plaider coupables, pestant pour leur part contre les « charges » et les taxes, l'absence d'aménagements publics adaptés à leurs besoins.

Vous vous rendez compte de la largeur de la rue aujourd'hui [...] Le trottoir a été agrandi [...] Quand la décision a été prise [...] tout le monde, dans le quartier, a été invité, sauf nous [...] Ils n'avaient pas prévu de stationnements pour les livraisons...¹⁸⁵

Agacés, certains récusent cependant les critiques de nouveaux résidants, dûment informés de la présence d'ateliers, auxquels ils reprochent de s'être bien gardés, souvent, de déclarer leur intention de transformer des locaux à usage commercial ou industriel en logements de fait.

J'ai eu un voisin qui m'a fait quelques histoires parce qu'il travaillait la nuit, le pauvre garçon, et, évidemment, le jour, il m'entendait [...] J'avais une machine qui tournait [...] Il est allé à la préfecture de police [...] on lui a dit que cet endroit avait toujours été loué comme atelier [...] Normalement, à l'époque, pour habiter, il fallait que les notaires appliquent une taxe de transformation. Ce qu'ils n'ont jamais fait [...] Tout ça, tout, ici, était 'professionnel',¹⁸⁶

Moi, j'en ai conscience... [le caoutchouc] c'est pas non plus une odeur agréable [...] mais on était là avant que la plupart des gens s'installent, je dirais qu'ils sont arrivés en connaissance de cause¹⁸⁷.

Aux prises avec les conséquences de quatre à cinq décennies de décentralisation industrielle, les chefs d'entreprises s'estiment regardés comme des « bêtes curieuses »¹⁸⁸. Les liens rompus entre le travail et la résidence font dorénavant cohabiter deux mondes étrangers l'un à l'autre, dont les plus

¹⁸³ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

¹⁸⁴ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

¹⁸⁵ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁸⁶ Entretien avec M. et Mme Grand, le 6 mai 2002.

¹⁸⁷ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹⁸⁸ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

désabusés doutent qu'ils puissent jamais, à l'avenir, reformer une « communauté ».

Le sentiment pénible de marginalisation au cœur d'un ancien fief industriel se double, chez les mêmes, d'un désenchantement plus large devant le bouleversement de normes, simultanément économiques et morales, sous les coups de la mondialisation et de pratiques « déloyales ».

Dans les années 1970, les Chinois étaient moins présents [...] la mondialisation n'était pas encore ce qu'elle est aujourd'hui [...] L'élite, à la place d'utiliser son intelligence et sa formation pour développer les entreprises françaises [...] fait du business facile et bas de gamme [...] J'appelle pas ça du commerce !¹⁸⁹

Il y a quelques jeunes [...] qui ont eu l'indélicatesse de s'installer après avoir appris le métier dans un atelier qui sont partis avec les modèles [...] pour les copier [...] Ils les vendent dix francs de moins...¹⁹⁰

Décontenancés par ce que, certains, associent au recul, au sein même de la bourgeoisie, du goût pour les belles choses¹⁹¹, les derniers industriels du quartier se plaignent d'éprouver les plus grandes difficultés à recruter leur main-d'œuvre.

Il y avait beaucoup d'usines de chaussures, il y avait beaucoup de maroquinerie, on récupérait les gens qui travaillaient le cuir [...] alors que maintenant, il n'y a plus rien, il n'y a plus personne dans le quartier [...] donc c'est une difficulté pour trouver du monde¹⁹².

On a une pyramide des âges assez ancienne [...] Au pifomètre, elle doit être dans les 45 ans [...] Il n'y a plus personne pour faire ce métier-là¹⁹³.

Les échanges de proximité qui assuraient la cohésion économique de l'arrondissement se ressentent des mutations des activités et du peuplement, tandis que de nouvelles synergies s'ébauchent sur les décombres des anciennes.

C'est des clients de proximité [...] par exemple, le patron d'une entreprise multimédia [...] m'a demandé de faire un escalier art-déco en fer forgé [...], un peintre m'a demandé de faire un socle [...] Ils sont tous les deux dans l'impasse [...] J'ai beaucoup d'ébénistes du faubourg qui me font travailler [...] pour leur mobilier, ils ont besoin d'un forgeron...¹⁹⁴

Dans l'attente de la retraite, d'une prochaine succession, voire d'une expulsion, les plus âgés conservent, certes, leurs habitudes.

Bon, il y a le bistrot d'à côté, ça j'y vais tous les jours, j'y mange à midi¹⁹⁵.

Je vais chez Yaya, le restaurant à côté [...] depuis plus de dix-sept ans. J'y mange tous les jours, à midi. On finit par avoir des relations amicales avec un certain nombre de gens...¹⁹⁶.

¹⁸⁹ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁹⁰ Entretien avec Mme Grand, le 6 mai 2002.

¹⁹¹ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁹² Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

¹⁹³ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁹⁴ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

¹⁹⁵ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

¹⁹⁶ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

À défaut, les mieux lotis en surface hésitent et calculent jusqu'où ils devraient se délocaliser pour retrouver des conditions similaires à celles dont ils bénéficient actuellement.

S'il fallait qu'on parte, pour avoir la surface qu'on a, il faudrait qu'on se recule très loin de Paris [...] Moi, ce qui me poserait des problèmes : les gens qui ont du savoir-faire ici me suivraient-ils là-bas ?¹⁹⁷

Palliatif à l'étroitesse des locaux, la réorganisation des horaires et le passage aux 2 x 8 se heurtent aux plus vives réticences des salariés¹⁹⁸. La modicité des loyers ou des prix de vente de locaux demeure l'autre atout traditionnel du secteur,

À l'époque, le loyer était acceptable [...] La propriétaire, la pauvre femme, avait, je sais pas, quatre-vingt dix-huit ans, elle était complètement dépassée. Elle touchait des loyers invraisemblables...¹⁹⁹

mais résiste mal à la déferlante spéculative qu'enregistre chaque renouvellement de bail.

Il y avait un bâtiment intéressant [...] Mais j'avais absolument pas les moyens de me lancer [...] je l'ai pas fait. Forcément, en deux ans, les prix ont doublé. Ils me l'avaient proposé à 2 millions, ça devait être vendu 5,5 millions²⁰⁰.

Après [...] il a fallu qu'il y ait un promoteur qui achète le tout et qui revende par appartements²⁰¹.

Je paye 2 000 F pour 20 m² [...] Il y a des anciens, dans le faubourg, pour 2 000 F, peut-être 3 000, ils ont trois fois ce que j'ai, ils ont 80 m² ²⁰².

Dotés de solides moyens financiers, les nouveaux venus font monter les enchères. À deux pas de la rue Oberkampf, les 2 000 m² à usage productif, pour partie en sous-sol, d'une entreprise de sellerie industrielle excitent ainsi les convoitises de propriétaires de boîtes de nuit voisines²⁰³.

Si l'aspect du quartier enregistre ces transformations, son évolution physique retarde sur celle des activités. Ancien ouvrier chez Debie licencié en 1972, un témoin, reconverti dans le monitorat d'auto-école, affirme ne pas percevoir de modifications majeures, hormis pour les commerces, dans l'aspect d'un quartier qu'il a continué de parcourir régulièrement en voiture.

¹⁹⁷ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

¹⁹⁸ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

¹⁹⁹ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

²⁰⁰ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

²⁰¹ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

²⁰² Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

²⁰³ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

De l'extérieur, ça changeait pas [...] Ce qui a changé, ce sont les commerces. Il y a dix ans, c'était pas comme ça [...] mais du côté de la rue Saint-Maur [...] je vois toujours les mêmes immeubles.²⁰⁴

Les apparences sont toutefois trompeuses lorsque la préservation architecturale d'une usine masque sa métamorphose en structure d'accueil pour sociétés de services²⁰⁵ ou une transmutation plus radicale en lofts. D'anciens habitants, informés et sévères, parlent d'un quartier « défiguré » par des immeubles récents « moches »²⁰⁶ et n'ont pas de mots assez durs pour dénoncer une situation « intolérable ».

Les réactions de rejet visent tout autant les hommes et leurs occupations que le bâti. Elles tendent à se concentrer sur les musulmans - maghrébins, pakistanais ou kurdes -, dont la visibilité renforcée par les regroupements familiaux, le rachat d'un grand nombre de commerces de proximité, l'ouverture de librairies musulmanes stimulées par l'implantation d'une mosquée à la fin des années 1970, perturbe les repères et les habitudes. À l'écart des solidarités nationales, ethniques et religieuses entretenues par l'adversité²⁰⁷, parfois interprétées en termes de tactique sournoise de « noyautage », plusieurs témoins avancent le terme d'« invasion » et se disent isolés, sinon étrangers, dans un environnement où la langue usuelle ne serait plus la leur²⁰⁸. « Y a plus rien », répète-t-on d'un entretien à l'autre. Sur la lancée, des anciens comparent les immigrés actuels aux Nord-africains d'antan.

Ils étaient seuls, il n'y avait pas les familles [...] Ils vivaient avec nous, mais d'une façon discrète. Ils avaient leur café, ils y allaient tout le temps, ils jouaient aux cartes, ils y passaient leurs journées...²⁰⁹

Se défendant de tout racisme ou xénophobie, ces témoins et d'autres vantent la tradition d'un quartier « accueillant »²¹⁰. On se félicite de ce que les « gens vivent ensemble » dans ce qui, au « contraire d'un ghetto »²¹¹, apparaît « sympa » par le côté « souk » de son marché²¹², grâce auquel « on voyage sur place »²¹³. « Mélangé »²¹⁴, véritable « sas », « Tour de

²⁰⁴ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

²⁰⁵ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

²⁰⁶ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

²⁰⁷ Entretien avec M. Abdallah, le 21 janvier 2003.

²⁰⁸ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

²⁰⁹ Idem.

²¹⁰ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

²¹¹ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

²¹² Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

²¹³ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

²¹⁴ Entretien avec Mmes Marianne Monier et Gisèle Mohr, M. Omar Malik, les 29 mars, 6 juin et 17 juillet 2002.

Babel »²¹⁵, le quartier est ouvert depuis longtemps, en effet, aux « immigrants de l'intérieur »²¹⁶ comme aux originaires d'Italie et d'Espagne ou aux Juifs d'Europe orientale²¹⁷. Des syndicalistes signalent, toutefois, au risque d'écorner le tableau idyllique d'un passé « cosmopolite »²¹⁸, une tension latente entre Juifs et Arabes, après 1967.

Rue Oberkampf [...], chez Eurofard [...], c'était surtout des jeunes filles [...] mais disons que comme caractéristique, ils employaient des musulmans et des juifs [...] Il y avait [...] un peu d'antagonisme larvé entre ces deux communautés, ce qui ne les empêchait pas, d'ailleurs, de venir alternativement au syndicat pour se renseigner. Et puis, il y avait un vieux copain qui essayait de faire le lien...²¹⁹

Réservée quant à la qualité de l'accueil offert jadis, une habitante d'origine andalouse se souvient d'avoir essuyé, dans les années 1960, le refus de propriétaires opposés à l'idée de louer à des étrangers²²⁰. Elle convient toutefois de l'intensité des relations de voisinage avant que les destructions d'immeubles ne chassent les familles modestes. Avant, aussi, « l'arrivée des Arabes ». L'un d'eux, libraire, relate les efforts accomplis en vue d'une intégration incertaine, plus difficile, ici, selon lui, que dans le XVIII^e arrondissement de son enfance²²¹.

La capacité intégrative du quartier, authentique lieu de brassage, a, de tout temps, reposé sur l'adoption des normes populaires et locales de conduite. L'écart, en la matière, entraîne méfiance et réprobation. D'origine allemande, l'épouse d'un maroquinier, garde le souvenir mitigé de ses débuts rue Jean-Pierre Timbaud, il y a près de quarante ans, où son élégance d'interprète dans un magasin des Champs-Élysées « ne cadr[ait] pas » avec le quartier²²².

En 2002, il est aussi beaucoup question de sécurité, préoccupation explicitement reliée au desserrement des anciens liens sociaux.

Ça tourne beaucoup dans la maison... des gens qui sont là six mois, un an, qui disparaissent comme ils sont venus²²³.

Il y a le progrès, c'est obligé [...] mais il vous enlève toujours quelque chose [...] Le fait d'avoir des voitures, les gens s'en vont ; ils ont la télé : y a plus de contacts. Avant, la vie, elle était dans

²¹⁵ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

²¹⁶ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

²¹⁷ Entretien avec Mme Marianne Monier et MM. Etienne Moine et Maurice Girard, les 29 mars, 15 et 17 mai 2002.

²¹⁸ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

²¹⁹ Entretien avec M. Jean Barot, les 28 mai et 17 juin 2002.

²²⁰ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

²²¹ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

²²² Entretien avec Mme Grand, le 6 mai 2002.

²²³ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

la rue. On avait le poste [...] on écoutait les émissions de radio, puis on en parlait...²²⁴

Concrètement, nombre de témoins mettent en cause une délinquance inédite tapie, sur fond de trafic de drogues, dans les recoins de l'habitat dégradé ou des locaux désaffectés - décors naturels, quelques années auparavant, de tournage, rue de l'Orillon, des scènes les plus sinistres de *Tchao pantin*²²⁵.

Ici, quand c'était des ateliers, quand il n'y avait que des ateliers, on était cinq, six, on avait chacun une clef, le soir on fermait, tandis que, maintenant, les gens [...] laissent ouvert toute la nuit. Il y a énormément de problèmes de vandalisme dans les couloirs...²²⁶

Le quartier, on le vit la nuit..., à partir de 18 heures, le moment où les animateurs et la police s'en vont²²⁷.

Quand il achète son atelier, rue Morand, en 1992, un formier juge le quartier

vraiment dangereux[...] Des trafiquants [...] drogue et tout, les squats [...] les immeubles murés [...] C'était dangereux le soir [...] Je me suis dit : les clients ne vont pas venir [...] Ils sont venus en taxi [...] Il y en a qui se sont fait attaquer dans la rue, voler des sacs [...] J'avais peur [...] Mais après, quand ils ont démoli [...] ça commençait à être plus calme...²²⁸

Alors que les cours se ferment aux intrus²²⁹, des témoins signalent avoir été victimes de « braquages » ou de « cambriolages » - jusqu'à quatre en dix mois²³⁰. Beaucoup déplorent, en outre, la saleté des trottoirs et jugent que le quartier ne jouit pas d'une attention égale à celle accordée à d'autres secteurs de la capitale²³¹. La rotation rapide de certains commerces entretient, par ailleurs, des soupçons de blanchiment d'argent sale.

L'irruption simultanée de populations aisées et d'activités ludiques ou de loisirs par trop éloignées de l'ancienne tradition laborieuse génère d'autres réactions de rejet et nourrit les accusations de « combines » au profit de « fonctionnaires de la Ville de Paris et de journalistes »²³². Chargée de rancœur, la critique ignore les causes d'implantations, certes nouvelles, mais dont les ressorts s'inscrivent dans la continuité des dynamiques passées. Peu de témoins le remarquent et, moins encore, s'en réjouissent. Un seul artisan, satisfait de voir « beaucoup » d'autres collègues, notamment des jeunes, s'installer après le « vide »

²²⁴ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

²²⁵ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

²²⁶ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

²²⁷ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

²²⁸ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

²²⁹ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002.

²³⁰ Entretien avec Mme Yasmina Boudjema, le 17 octobre 2002.

²³¹ Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

²³² Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

des années 1990, se prend à espérer que le quartier « va revenir comme avant »²³³.

Des pionniers, conscients d'être des « pièces rapportées »²³⁴, revendiquent une démarche quasi militante pour rappeler, à l'instar d'une librairie, combien il était « hasardeux », en 1988, de miser sur la vente de livres dans un quartier dépourvu de commerces culturels²³⁵. Le gérant, au parcours longtemps erratique, d'un local à la fois dépôt-vente et salon de thé, déclare avoir été séduit, au début des années 1980, par le caractère populaire de la rue Jean-Pierre Timbaud où il avait

[...] envie d'avoir des gens qui comprendraient ce que je faisais, ma façon de vivre, ma philosophie de la vie [...], ce genre de choses que je pouvais trouver dans un milieu ouvert, plutôt que dans un milieu branché, bourgeois, un milieu de passage comme peut l'être le Quartier Latin²³⁶.

En avance sur le mouvement qui s'enclenchera à la suite de celui engagé aux alentours de la Bastille et du Marais, son projet participe d'un entre-deux culturel et social, en rupture, pourtant, avec l'histoire du quartier qui, sceptique, l'observe comme un « extra-terrestre ». Si son souci de ne pas paraître « tombé d'une autre planète » et son évidente volonté d'intégration lui valent le respect, l'établissement accueille une clientèle venue d'ailleurs, attirée par d'opportuns articles de presse. Sur place, les habitués des bistrots traditionnels et des cafés kabyles ne s'y trompent pas qui évitent de pousser la porte du local. Précurseur, le témoin profite, dans un premier temps, des évolutions qui s'annoncent.

Ce qui avait un peu joué en ma faveur, c'est que j'offrais aux jeunes un endroit où ils pouvaient s'asseoir, être tranquilles [...] un endroit où les filles mignonnes n'étaient pas emmerdées [...] L'ambiance leur plaisait, il y avait de la musique, des bouquins, des bandes dessinées, le thé et non pas une ambiance d'alcooliques, avec le patron beauf et son berger allemand, les types qui leur jettent des regards²³⁷.

Il les subit, aussi, d'abord comme locataire, plus tard dans son activité même. Expulsé, pour cause de revente par lots, de l'immeuble où il logeait, il en tire une indemnisation qui lui donne les moyens de consolider son enracinement commercial. La multiplication des « cafés branchés » banalise, toutefois, un établissement contourné par la clientèle que draine la rue

²³³ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

²³⁴ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

²³⁵ Idem.

²³⁶ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

²³⁷ Idem.

Oberkampf. Sensibles à la houle capricieuse de la mode, certains des nouveaux cafés pâtissent, à leur tour, de la concurrence dont se plaint le patron de l'un d'entre eux.

Je suis mal placé pour dire qu'il y a trop de bars (rire) [...] En fait, j'ai souvent l'impression qu'on est copié [...] On était les premiers²³⁸.

Dans les deux cas, le discours se fait volontiers critique à l'égard de mutations qu'on ne maîtrise pas, au point de paraître adopter le point de vue des « vieux » chassés ou désemparés devant la substitution des commerces de proximité par des « terminaux de cuisson », sandwicheries, pizzerias, boucheries arabes et autres « traiteurs chinois »²³⁹. D'autres acteurs des transformations marquent leur différence par le refus de toute concession, à l'exemple de cette librairie déclinant les offres d'animations communes en provenance des cafés et s'appliquant à ne pas modifier ses heures d'ouverture pour satisfaire la clientèle potentielle des débuts de soirée²⁴⁰. Emprunt de considérations politiques et d'allusions au passé « combatif » de l'arrondissement, le réquisitoire décrit un quartier en passe de devenir « inabordable », doublement menacé par les « mauvais coups » de « prédateurs »²⁴¹, « mercantiles » ou autres « gens de passage »²⁴², en quête exclusive de « fric »²⁴³, et par l'indifférence de nouveaux riches vis-à-vis de la mémoire des lieux. L'argumentaire se retrouve dans la bouche d'un gérant de café particulièrement dynamique²⁴⁴. Ancien ajusteur en ascension sociale vertigineuse, le témoin affirme « mélanger » stars, ouvriers et « rebeu » autour de son zinc. Il proclame une fidélité à ses origines ouvrières qu'illustrerait sa volonté de promouvoir « l'image du monde du travail » jusque dans la décoration des murs de son établissement - fresque inspirée de Caillebotte - et l'organisation d'un festival du court-métrage. Il ne renie pas pour autant une évolution à laquelle il a pris plus que sa part - « les mutations, il faut les vivre, il ne faut pas les refuser ». L'ambiguïté se retrouve chez quelques artisans que le renouvellement de la population sauve d'une disparition assurée au prix d'audacieuses reconversions ou spécialisations.

Au départ, je pensais que ma boutique marcherait comme un photographe de quartier [...] ça n'a pas marché du tout comme ça [...] Au fur et à

²³⁸ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

²³⁹ Idem.

²⁴⁰ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

²⁴¹ Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

²⁴² Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

²⁴³ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

²⁴⁴ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

mesure que j'ai fait de plus en plus de noir et blanc [...] la couleur était rangée dans un tiroir [...] ça donnait une mauvaise image de marque [...] Il y avait peut-être moins de monde, mais des gens [...] plus fins [...] exigeants [...] La clientèle vient de loin [...] Il y avait à côté [...] un potier sur étau [...] On l'a rattrapé dans l'artisanat d'art [...] Il expose avec nous²⁴⁵.

Il y a quand même une animation nocturne [...] C'est vrai que ça nous oblige à rester un peu plus longtemps ouvert [...] On n'est pas loin du Marais [...] On reçoit beaucoup de comédiens, de cinéastes, de gens assez importants [...] Jack Lang [...] Alexandre Arkady [...], un politicien algérien...²⁴⁶.

Dès lors, la dynamique enclenchée s'entretient d'elle-même.

Les contrastes se sont creusés [...] Il y a une population [...] des jeunes couples [...] qui ont une situation assez brillante [...] Et alors, ils ont acheté [...], j'en connais deux qui ont acheté carrément une ancienne usine qu'ils ont transformée en loft. Ils ont fait des appartements sur deux étages [...] des trucs ahurissants. Et puis, il y a la population traditionnelle [...] qui semble, j'allais dire en voie de disparition²⁴⁷.

D'aucuns usent de mots forts pour décrire un processus de « double ghettoïsation » des « branchés » et des « immigrés »²⁴⁸.

Je suis excessivement inquiète que le côté mode et branché de ce quartier entraîne, pour le coup, une situation de ghetto²⁴⁹.

On sent une différence quand on a dépassé la rue Saint-Maur²⁵⁰.

Certains parlent de « deux mondes »²⁵¹ « qui se regardent en chiens de faïence »²⁵², séparés par une frontière. Un front ? Si l'on convient du potentiel de conflictualité que sous-entend le vocable, le pluriel semble plus adéquat au regard des considérations mises en avant par des témoignages attentifs, selon les cas, aux phénomènes de gentrification-boboïsation ou de précarisation-immigration.

Après l'effondrement de la rue Oberkampf, la rue Saint-Maur subirait l'assaut du premier.

On a vu ça arriver rue Saint-Maur, et maintenant ça tourne au coin, et puis maintenant, on le voit rue Jean-Pierre Timbaud, pas dans la partie haute, dans la partie basse...²⁵³.

Le « haut » fléchirait, en revanche, sous la pression du second exercée depuis le boulevard de Belleville²⁵⁴. Par quoi la notion de front révèle la force des tensions nées au carrefour de deux époques et de trois types de configurations sociales urbaines.

²⁴⁵ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

²⁴⁶ Entretien avec Mme Yasmina Boudjema, le 17 octobre 2002.

²⁴⁷ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

²⁴⁸ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

²⁴⁹ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

²⁵⁰ Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

²⁵¹ Entretien avec M. Abdallah, le 21 janvier 2003.

²⁵² Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

²⁵³ Entretien avec M. Leone, le 25 juin 2002.

²⁵⁴ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

De ruptures en replis et peurs, l'ambiance « chaleureuse » d'antan n'aurait pas survécu à l'épreuve. Si l'on concède aux derniers arrivants qu'ils puissent trouver « le quartier moins emmerdant » que ceux « très chics où ils sont nés »²⁵⁵, on ne juge pas moins qu'à leur suite il est devenu « froid »²⁵⁶. Au reste, le neuf « vieillit mal »²⁵⁷.

LA PLURALITE DES MEMOIRES DU TRAVAIL ET DE LEURS USAGES

Tout indique, on le voit, la pluralité des mémoires mises à jour. Au fil des entretiens, les témoins trouvent spontanément dans l'évocation des activités d'antan - les leurs ou celles des autres - d'utiles repères chronologiques ou spatiaux. Ce recours pratique, personnel et, à l'évidence, fréquent dès qu'il s'agit de remonter le temps, recoupe un usage identitaire, moins concret, mais lourd de conséquences en ce qu'il procède de sentiments d'appartenance. En cela, il contribue à mieux cerner la place, la longévité et les modalités de la référence au travail dans leur formation et expression. La diversité des personnes interrogées confirme les clivages, voire les antagonismes, mémoriels suivant l'âge, l'ancienneté dans le métier ou la résidence, le genre, l'origine, la qualification, le statut, tout autant qu'en fonction des engagements religieux, politiques, syndicaux, etc. On ne s'étonnera pas que la confrontation des points de vue fasse surgir des contradictions. On a vu, plus haut, ce qu'il en était de la perception du passé du quartier en matière de sécurité ou d'accueil des étrangers. Il n'appartient évidemment pas à l'historien d'opérer un tri mutilant, mais bien plutôt de reconnaître et de considérer, derrière la tension des témoignages, la variété des expériences individuelles et collectives.

Les ouvriers interrogés témoignent de conditions de travail très différentes selon la taille de l'entreprise. Les métallurgistes qualifiés se souviennent d'avoir été « peignards » et moins soumis aux cadences dans les petites, d'esprit plus « familial », en contrepartie de rémunérations inférieures à celles proposées dans les grandes.

J'ai travaillé dans des entreprises où l'heure se divisait en mille 'minutes' [...] tout professionnel qu'on était, il fallait trouver 9 000 'minutes' par jour. Vous arrêtiez le travail [...] il fallait pointer [...] Tandis que dans une petite entreprise, c'était peignard, je veux dire : il n'y avait pas de cadences [...] Le travail était organisé par le chef

²⁵⁵ Entretien avec Mme Grand, le 6 mai 2002.

²⁵⁶ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

²⁵⁷ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

d'atelier [...] il faisait confiance aux compagnons... le soir, on allait le voir et il donnait une autre tâche à faire...²⁵⁸

Le point de vue change, certes, selon les tempéraments. La jeunesse aidant, les plus indépendants, font état d'une mobilité supérieure à la moyenne qu'accentue le militantisme syndical. Expérience ou préjugé, quelques-uns relèvent la disparité des ambiances entre ateliers d'hommes et de femmes, les derniers passant pour plus propices aux jalousies et aux « méchancetés », peu réceptifs aux consignes syndicales.

J'ai travaillé dans une boîte de métallurgie où il y avait des femmes [...] ça se tire [...] ça fait des étincelles [...] à cette époque-là du moins [...] j'ai vu des choses affreuses [...] c'étaient des méchancetés de l'une sur l'autre [...] Nous, les hommes, on se fout sur la gueule et puis c'est terminé...²⁵⁹

En 1968, on avait fait débrayer la Soral, mais ça mordait pas beaucoup dans le personnel de fabrication [...] Il y avait beaucoup de femmes [...] Elles fayotaient un peu [...] C'est malheureux à dire, mais dans beaucoup de tôles où il y avait des chefs hommes et un personnel féminin, ça fricotait quand même, faut l'avouer...²⁶⁰

Embauché à 15 ans dans une usine de jouets métalliques où l'on comptait une forte proportion de femmes, un ajusteur garde le souvenir mitigé d'ouvrières « affranchies », s'amusant des pudeurs des rares garçons placés à leurs côtés²⁶¹. Un cadre évoque le « langage cru, quoique jamais impoli » des travailleuses d'une fabrique de boutons. Conséquence de sa position hiérarchique ? Le regard rétrospectif qu'il jette sur les ouvrières diffère sensiblement des précédents.

Dans l'atelier, il y avait, en 1950, 1955 et même 1960, vingt-cinq femmes [...] de 25 ans et de 50 ans [...] Au moment de la fête des Catherinettes, elles me disaient, nous allons au bal, on vous emmène ? [...] J'ai jamais dansé de ma vie, mais j'allais au bal des Catherinettes, au-dessus du métro Couronnes [...] C'était très sympathique. Et ça n'empêchait pas que le lendemain, quand il y avait un ordre à donner, on le donnait. Tout le monde reprenait sa place...²⁶²

Salariée dans un milieu à dominante féminine, soudé, il est vrai, par le contexte militant de la Polyclinique des Métallos, une puéricultrice va plus loin :

On travaillait dans une excellente, excellente atmosphère [...] On travaillait [...] dans la gaieté²⁶³.

Le constat rejoint celui dressé par la gérante d'une pharmacie de quartier au personnel exclusivement féminin.

[Les trois jeunes employées] s'entendent bien [...] se voient un peu en dehors du travail [...] On prépare des goûters, chacun apporte ce qu'il veut [...] Dans les moments de détente [...] quand il n'y a pas de

²⁵⁸ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

²⁵⁹ Idem.

²⁶⁰ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

²⁶¹ Idem.

²⁶² Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

²⁶³ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

clients, on raconte ce qu'on a fait le week-end [...] L'autre fois, on a fait un concours d'histoires nulles [...] J'ai gagné²⁶⁴.

Indépendamment de telles appréciations, les entretiens mettent en évidence les cadres sociaux distincts des mémoires masculines et féminines du travail. Dans le quartier, celles des femmes renvoient d'abord aux relations nouées avec le voisinage, à l'occasion des échanges informels, mais quasi quotidiens, qui s'effectuent dans les boutiques. « Je connaissais surtout les commerçants »²⁶⁵, affirme l'une d'elles. « À mon niveau, oui, c'étaient les commerces qui avaient une très grande importance »²⁶⁶, confirme une autre. L'observation vaut plus encore pour les femmes ayant exercé leur activité professionnelle hors de l'arrondissement. Plus ménagères, localement, que travailleuses, certaines avouent tout ignorer de la vie des entreprises locales. « Peut-être que les hommes connaissent mieux », suppose l'une d'elles²⁶⁷. Inversement, des époux invoquent le temps passé au travail pour excuser leur médiocre connaissance des ressources du quartier et s'en remettre, sur ce point, à la mémoire de leur conjointe²⁶⁸.

L'ancienneté de la présence dans l'îlot, le fait d'y avoir résidé ou travaillé, influencent la perception que l'on en a et, par suite, la manière d'en parler. La précision du témoignage varie selon le degré d'implication. Retraitées ou près de quitter la vie active, des personnes dotées d'une excellente mémoire des activités d'antan admettent savoir peu de chose des professions actuelles ou des emplois occupés par les jeunes²⁶⁹. Chez les immigrés de fraîche date ou les enfants de maghrébins, nouveaux venus en bute à une stigmatisation plus ou moins latente, la discrétion, le mutisme ou le laconisme procèdent, en revanche, de stratégies d'évitement. Sur ses gardes, l'employé d'une librairie musulmane s'étonne des premières questions posées - « c'est du renseignement là ! » - et fixe d'emblée les limites à ne pas franchir pour la suite de l'entretien²⁷⁰. Dans le cas des travailleurs clandestins, ces limites virent au barrage absolu : aucun n'acceptera de se prêter à notre curiosité.

²⁶⁴ Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

²⁶⁵ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

²⁶⁶ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

²⁶⁷ Idem.

²⁶⁸ Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

²⁶⁹ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

²⁷⁰ Entretien avec M. Abdallah, le 21 janvier 2003.

La qualité et l'étendue des mémoires du travail se ressentent aussi du statut social et professionnel de l'interlocuteur. Les chefs d'entreprise et les cadres sont plus souvent en mesure d'élargir leur propos, de traiter de la gamme des fabrications, de désigner et de localiser leurs fournisseurs et clients, de décrire l'ensemble des bâtiments et, parfois, d'en faire l'historique.

À partir d'un point de vue différent, les syndicalistes participent également d'une autre approche globale de l'entreprise, de la branche et du territoire urbain, sans effacer, toutefois, l'influence des clivages catégoriels sur l'exactitude des savoirs. Au fait des écarts de salaires et de conditions de travail dans la métallurgie, l'un d'eux avoue son incapacité à parler du personnel administratif des usines dont il reconnaît n'avoir jamais su évaluer les effectifs réels²⁷¹.

En fait, les syndicalistes, les patrons ou leurs proches collaborateurs ne s'attardent pas sur les mêmes éléments ou n'en parlent pas en termes identiques. Ouvrier hautement qualifié dans une spécialité rare, capable de décrire par le menu l'évolution technique de son métier, un syndicaliste signale combien, à ses yeux, la mémoire du travail ne se résume pas seulement à la « belle ouvrage », mais repose

surtout sur les luttes que les travailleurs, les syndiqués, les syndicats ont pu mener..., des choses qui ont été acquises²⁷².

Interrogé sur son entrée dans la profession de graveur, il évoque d'abord sa première réunion syndicale, en 1936. Chez la plupart des cégétistes, l'identité militante prévaut, à l'exemple de ce métallurgiste dont la biographie, résumée par ses soins, privilégie ses engagements successifs dans la Résistance et le mouvement ouvrier.

Chez Alekan, j'ai appris beaucoup de chose, beaucoup, beaucoup, parce que c'était des militants chevronnés, ils avaient fait la Résistance, plus que moi [...] Alors là [...] j'ai été délégué du personnel, il y a eu une dérogation, car je n'avais pas l'âge [...] J'ai été licencié en 1949 [...] Mais ce qui m'a marqué dans cette période, ce sont les 70 ans de Staline [...] Pour le syndicat, il y avait une brochure [...] et j'ai été, pendant un moment, le meilleur diffuseur d'une brochure qui s'appelait "l'homme que nous aimons le plus", j'étais le premier sur Paris [...] Je me suis décidé à offrir mon brassard du Front uni des jeunesses patriotiques...²⁷³

Des lieux et des événements spécifiques rendent compte, au fil des récits, de la variété des expériences collectives. Nombre de souvenirs sont associés, ici, à la Maison des

²⁷¹ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

²⁷² Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

²⁷³ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

Métallos dont la fille d'un militant mort en déportation assure :

ma vie tournait beaucoup autour du '94' [...] Si on n'a pas déménagé ailleurs, d'une part c'est parce que ma mère était malade [...] puis d'un autre côté, je pouvais pas quitter le '94'...²⁷⁴

Moins fréquent, l'engagement dans les mouvements d'action catholique mobilise d'autres repères.

Je suis catholique [...] cévenol aussi [...] Quand je suis venu [dans le quartier], j'ai contacté la paroisse. Donc, j'ai toujours eu des liens très étroits, voire des responsabilités avec la paroisse, l'église Saint-Joseph [...] Ma carrière professionnelle s'est déroulée au sein du Secours catholique où j'ai mis en place la formation permanente [...] et j'ai terminé comme directeur des ressources humaines²⁷⁵.

Les références changent au gré des réseaux et des itinéraires. Derrière la singularité irréductible de chaque expérience, des similarités s'esquissent entre les destins d'immigrés venus tour à tour d'Andalousie via Madrid²⁷⁶, de Tunisie avec détours par l'Afghanistan et l'Inde²⁷⁷, du Maroc²⁷⁸, de Pologne²⁷⁹, d'Italie²⁸⁰, à moins que cela ne soit de Loire-Atlantique²⁸¹ ou des Cévennes²⁸²... La tentation existe d'opposer les regards des migrants à ceux des Parisiens de souche dont les seuls déménagements se sont effectués à l'intérieur de l'agglomération, parfois, au sein du même arrondissement, quand certains avancent plusieurs générations de présence dans le même immeuble. Méfions-nous, toutefois, des explications univoques et des rapprochements hâtifs. Qu'il s'agisse de l'expérience tragique de la période 1940-1944, des fraternités militantes de l'après-guerre au '94' ou à la Polyclinique des Métallos, la mémoire d'une enfance tragique sous l'Occupation de l'ancienne puéricultrice juive polonaise recoupe celle de la fille du syndicaliste mort en déportation. Seul les sépare le retour de la première vers son identité judaïque et la culture yiddish, redécouverte tardive, mais assez impérieuse pour justifier la réappropriation du prénom d'origine - Malka en remplacement du Madeleine de l'adolescence et des années activistes²⁸³.

Quoi de commun, encore, entre l'ancienne femme de ménage devenue assistante maternelle, présente dans le quartier

²⁷⁴ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

²⁷⁵ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

²⁷⁶ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

²⁷⁷ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

²⁷⁸ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

²⁷⁹ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

²⁸⁰ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

²⁸¹ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

²⁸² Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

²⁸³ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

depuis plusieurs décennies²⁸⁴, l'ex-ajusteur mécanicien des chantiers navals de Saint-Nazaire lancé dans la décoration, puis la gérance de sociétés²⁸⁵, le jeune artisan ferronnier, féru de compagnonnage que son « tour de France » mène aux quatre coins de l'Europe et aux États-Unis²⁸⁶ ? Pour peu, cas ordinaire, que les enquêtés aient changé de profession, d'entreprise et d'établissement, les entretiens font émerger des imaginaires et des mémoires tant bien que mal complémentaires et superposées. L'apparente stabilité des situations relevées au moment de l'enquête ne résiste pas, en effet, à la reconstitution de carrières rien moins que rectilignes. Fragile et fluide, l'artisanat se prête, y compris à Paris, aux trajectoires sinueuses. Au chapitre des *success story*, on retiendra celle de cet ouvrier imprimeur de 25 ans auquel son employeur cède son entreprise, en 1949, pour un franc symbolique, avant de lui avancer le capital de roulement²⁸⁷. Sans bénéficier d'une chance comparable, d'autres salariés ont su profiter des opportunités qui se présentaient. Deux des trois libraires interrogés ont ainsi été cariste, pour l'un, chauffeur, et, représentant, pour l'autre, avant de se frotter au commerce, puis de se spécialiser dans la vente de livres²⁸⁸. La gérante d'une pâtisserie haut de gamme explique avoir atteint ce niveau de responsabilité au terme d'un parcours compliqué. Assistante de direction, elle s'initie aux métiers de bouche dans lesquels elle travaille dix ans durant, puis renoue avec le secrétariat dans une entreprise dont la faillite l'amène à bifurquer vers la restauration, branche où elle gravit les divers échelons qui la conduisent à sa fonction actuelle.

Les voies abandonnées à regret retiennent l'attention en ce qu'elles éclairent les détours ou récurrences de maints cheminements, à l'exemple de ce syndicaliste porté aux analyses minutieuses et qui, adolescent, rêvait de devenir instituteur²⁸⁹. Quand elle ne prolonge pas l'ascension sociale des parents, la réussite professionnelle des enfants, évoquée avec insistance, semble compenser, parfois, des ambitions

²⁸⁴ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

²⁸⁵ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

²⁸⁶ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

²⁸⁷ Entretien avec M. Michel Odan, le 17 octobre 2002. Précisons que le témoin envisagera d'agir de la même façon vis-à-vis de son unique ouvrier.

²⁸⁸ Entretien avec MM. Hassan Dajaoun et Abdallah, les 18 juin 2002 et 21 janvier 2003.

²⁸⁹ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

contrariées²⁹⁰. Tous les ouvriers n'aspirent pas, cependant, à passer cadre ou patron. Les syndicalistes se font un point d'honneur à ne pas rompre avec leur classe. Passionnés de technique, plusieurs se perfectionnent, suivent des cours, envisagent de devenir « techniciens », mais repoussent tout poste d'autorité dans l'entreprise.

On m'a demandé [...] si je ne voulais pas devenir permanent. J'allais avoir 50 ans. J'ai refusé, parce que j'ai pensé, c'était le moment où, sur le plan professionnel, il fallait que je fasse quelque chose d'autre, me remettre à des études, voir si je ne pouvais pas devenir technicien, quelque chose comme ça...²⁹¹

Si l'un d'eux se résigne à devenir cadre, c'est à la demande expresse de ses camarades de travail.

Je me considérais comme ouvrier, comme les autres, quoi [...] Et en même temps, je faisais le boulot, c'est-à-dire que j'organisais [...] c'est moi qui distribuait le travail [...] Je disais aux copains « il n'y a pas de raison que je gagne plus que vous ». L'un d'eux m'a répondu : « avec le boulot que tu fais et nous celui qu'on fait, tu es en train de nous bloquer ! Alors tu vas aller voir le patron, si besoin, on va y aller, pour qu'il te passe à une catégorie supérieure. Bon, ils m'ont passé à [...], enfin pas cadre, mais assimilé²⁹².

Aussi bien opposent-ils un constant scepticisme aux sollicitations de collègues qui projettent de s'associer pour travailler à leur compte. À tout prendre, leur préférence va à l'entreprise individuelle, sans salariés.

Après la fermeture de Debrie, un copain a eu ça en tête, moi je n'y avais pas pensé : il voulait qu'on s'associe. Il fallait un genre de licence, quoi, il fallait passer un examen [...] et puis après on travaillait à notre compte [...] Finalement, j'ai fait auto-école rue Saint-Ambroise [...] J'étais patron, c'était mieux [...] je voyais du monde [...] Mais le métier, c'est tourneur, c'est quand même là que j'en ai fait le plus²⁹³.

LES TRACES, LES REPERES, LES SUPPORTS ET LES VECTEURS

Facteur décisif de structuration des souvenirs et, avec eux, de l'identité des individus, la mémoire du travail se fixe et se conserve d'autant mieux qu'elle dispose de traces, de repères, de supports et de vecteurs. Se remémorer revient à se situer dans le temps et l'espace. Ici encore, le pluriel s'impose. De nature et de portée différentes, l'infinie variété des temporalités dont usent les individus et les groupes s'articulent et se cumulent. En situation d'entretien,

²⁹⁰ Ainsi en va-t-il pour cet ouvrier, fier de la réussite de son fils, ingénieur des travaux publics. Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

²⁹¹ Entretien avec Louis André, le 5 avril 2002. L'intéressé deviendra permanent syndical de l'UL du IIIe arrondissement en 1976. Secrétaire de l'important syndicat de la métallurgie du XIe arrondissement refusera toujours, quant à lui, un quelconque « fonctionnariat » militant. Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

²⁹² Entretien avec Jean Barot, les 28 mai 2002.

²⁹³ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

nos interlocuteurs s'efforcent d'étalonner la succession des événements personnels et familiaux - naissance, mariage, apprentissage, embauche, licenciement, reconversion, déménagement... - qui ordonnent leur récit singulier sur une chronologie légitime de type « historique ». L'inégale maîtrise de cette dernière, souvent couplée à la fréquence des recours aux datations précises, ajoute ses effets et ses biais à l'aptitude, guère mieux partagée, à élever en généralité ses expériences propres. Sans surprise, les temps forts communs sont ceux des crises,

[Dans les années 1930] la vie était dure [...] Mon père a été au chômage très longtemps. L'artisanat n'avait aucune garantie [...] Ma mère a dû se mettre à travailler de son côté...²⁹⁴

des guerres, mondiales ou coloniales,

En fait, j'avais une amie, une petite fille juive qui a disparu [...] Bon, mais sans savoir, hein, moi je suis née en 1938, donc les rafles [...] j'avais 5, 6 ans, je savais pas trop ce qui se passait, par contre je questionnais mes parents et je sentais qu'il se passait des choses quand même...²⁹⁵ ;

Au STO [dans les usines] j'ai pas ressenti plus d'autoritarisme de la part des Allemands que j'en aurais ressenti en France...²⁹⁶ ;

Des moments forts ? Tout à fait après la guerre, il y a eu le congrès [de la Fédération de la métallurgie], je crois même qu'ils ont élu mon père, parce qu'ils pensaient qu'il était encore vivant [...] J'étais une petite bonne femme, j'avais 10 ans, j'étais à la tribune...²⁹⁷ ;

Il y avait surtout la paix en Algérie, c'était une bataille, hein [...] Le mouvement syndical a participé [...] Il y avait du tirage [...] pendant la période chaude de l'OAS²⁹⁸ ;

des ruptures politiques, voire des grèves, des accords, des meetings ou des manifestations appelés à un retentissement extra-local.

En 1947, pendant les grèves, ils avaient emmené un militant au commissariat [...] on l'a investi [...] mais le gars n'y était plus²⁹⁹ ;

Et puis, il y a eu les grèves de 1950 [...] où j'ai pris une part active [...] avec des résultats importants, y compris dans la boîte où je travaillais³⁰⁰ ;

[En 1968] il y avait une animation terrible [...] ça durait le matin, le soir [...] C'est comme ça que je me suis retrouvé à avoir des responsabilités, à m'occuper davantage des salariés, à faire des prises de paroles [...] Une m'a beaucoup marqué, c'est celle du chantier du RER, place de la Nation. C'était un grand trou et les salariés étaient au travail [...] Je n'étais pas du bâtiment et on m'avait demandé de monter le syndicat [...] J'ai pris la parole, ils ont débrayé deux ou trois jours [...] Tous les matins, on faisait le point avec l'UD de Paris [...] on avait aussi des réunions avec les métaux, avec les autres corporations, par exemple la Sécu, le Livre, l'imprimerie François qui était une grosse boîte [...] pas très organisée [...] avenue

²⁹⁴ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

²⁹⁵ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

²⁹⁶ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

²⁹⁷ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

²⁹⁸ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

²⁹⁹ Entretien avec Jean Barot, le 28 mai 2002.

³⁰⁰ Idem.

Philippe Auguste [...] il y avait des réunions internes pour essayer de relancer le mouvement ou faire le point [...] L'après-midi était consacré à la manif, aux mots d'ordre, à la confection des banderoles...³⁰¹ ;

Je ne me rappelle plus si l'on a occupé [Debrie] il y avait des manifestations à l'extérieur [...] c'était beaucoup les étudiants [...] ils voulaient nous apprendre à faire la grève, on rigolait, ça faisait des années qu'on la faisait³⁰² ;

Et puis, après 1968, des augmentations énormes, les impôts, des trucs comme ça. C'était très dur ! D'ailleurs, même dans le coin, beaucoup de maisons ont fermé à ce moment-là [...] Chez Debrie, après 1968, ils arrivaient à trente dans le bureau, et puis, chacun tirait le drapeau à lui [...] Résultat : la maison a fermé³⁰³ ;

Pour le reste, la mémoire des témoins s'insère de préférence, s'agissant du travail, dans les chronologies des collectifs intermédiaires, celles des branches et métiers,

En 1948-1949, on a signé un accord avec la chambre syndicale patronale de la gravure et du timbre qui dépendait des industries graphiques [...] Il nous a apporté des niveaux de classification [...] qui nous mettaient à l'échelon, disons, des techniciens d'atelier ; ça a fait du bruit à l'époque [...] Un camarade, un nommé Guyard [...] très, très bon négociateur, voyez, un peu filou [...] a amené les patrons de la gravure à ne pas passer par le CNPF [...] Les patrons graveurs, c'étaient des petits patrons [...] ils devaient être un peu négligés par le grand patronat [...] Ils avaient aussi intérêt [...] parce qu'ils étaient concurrencés par certains graveurs de province [...] On a signé un accord national. On l'a publié dans l'Humanité et dans la VO...³⁰⁴ ;

Jusqu'en 49-50, j'ai travaillé à la presse à bras [...] Je tirais [...] cinquante épreuves à l'heure [...] Il fallait encre la forme avec le rouleau, poser la feuille, tirer, retirer la feuille, recommencer...³⁰⁵ ;

À la Soral [cité Griset], j'ai participé à la création de la section syndicale avec d'autres camarades. J'ai remonté, aussi, une section chez Suchard [...] rue Mercoeur [...] ils avaient un dépôt [...] là, j'ai eu mon heure de gloire quand j'ai fait débrayer les gars... Choisy et Paris, ça faisait six cents ouvriers...³⁰⁶ ;

Ce qui a été déterminant, aussi, pour la création de l'association [des photographes parisiens] en 1994, c'est la chute de Guy Minot [...] le seul fabricant français de surfaces sensibles³⁰⁷ ;

celles des catégories, organisations, de l'agglomération, du quartier, etc.

Si les syndicalistes énumèrent sans problème leurs différentes responsabilités, ils hésitent, parfois, sur la durée des mandats détenus³⁰⁸.

Thème majeur de l'enquête, la métamorphose du quartier inspire des datations aussi variables que les critères retenus.

Les ateliers ont commencé à disparaître [...] avant les années 68 [...] Il y a eu une désaffectation des métiers manuels très nette³⁰⁹.

³⁰¹ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

³⁰² Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

³⁰³ Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

³⁰⁴ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

³⁰⁵ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

³⁰⁶ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

³⁰⁷ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

³⁰⁸ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

Cela a commencé à se déliter [...] les entreprises sont parties au moment où Pompidou était nommé Président de la République [...] Il a accordé une prime [...] aux entreprises qui quittaient Paris [...] Mais ça remonte à loin la désindustrialisation du quartier [...] Il y a eu une accélération dans les années 1970, mais des entreprises sont parties dans les années 1950...³¹⁰.

Il y a eu le phénomène de 1973, de la crise [...] Depuis 1973, on est dans une dépendance économique incroyable, où les gens, on leur laisse pas regarder autre chose que le macadam gris³¹¹.

Bon, ça fait suite à la guerre du Kippour [...] en 1973 [...] Sur l'élan, on n'a pas tout de suite senti un ralentissement. Jusqu'en 75, 76 [...] ça marchait quand même pas mal [...] Le chômage s'est amplifié après 76³¹².

[Dans les années 1980] les commerçants partaient [...] des gens qui arrivaient à l'âge de la retraite et en profitaient pour partir [...] des jeunes qui s'installaient, mais pas des jeunes français ou européens [...] plutôt des Africains, Maghrébins, Turcs [...] enfin tout ça [...] a fait fuir un peu la population du quartier³¹³.

Au début des années 1980, il y avait encore différents commerces [...] Mais le véritable changement [...] a dû commencer au milieu, à la fin des années 1980 [...] Alors, il y a eu des squats, soit des Africains, soit des jeunes, soit des différents types de marginaux [...] Avec, après, les expulsions qui s'ensuivaient [...] des relogements...³¹⁴

Il y a eu un changement de civilisation entre 1985 et 2000³¹⁵.

J'avais le salon de thé qui était plein jusqu'en 1993, 1994 [...] Et à partir de ce moment-là, il y a de nouveaux bistrots qui ont commencé à se monter [...] tenus par des jeunes [...] qui étaient ouverts, où on n'emmerdait pas les femmes [...] bon, j'ai perdu ma clientèle³¹⁶.

Dans les années 90 ils ont tout démoli [...] Et puis, c'est resté, on avait le soleil, on avait de la place, c'était bien³¹⁷.

Énormément de gens qui habitaient rue Oberkampf sont partis parce que cela devenait invivable à cause du bruit. Cela s'est produit au cours des quatre, cinq dernières années³¹⁸.

Cela s'est fait progressivement [...] j'ai découvert, il y a cinq, six ans que les artisans étaient partis³¹⁹.

Le flou du repérage dans le temps, voire son impossibilité, s'agissant d'un corpus multi générationnel, ses difficultés pour les personnes toujours en activité, vont de pair avec la reconnaissance de moments clés dans la construction de la mémoire du travail. Ainsi la plupart des témoins sont-ils en mesure de décrire des débuts professionnels où la relative similitude des procédures et des sentiments le dispute aux anecdotes et circonstances particulières qui forgent la singularité irréductible de chaque expérience.

³⁰⁹ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

³¹⁰ Entretien avec M. Jean Barot, les 28 mai et 17 juin 2002.

³¹¹ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

³¹² Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

³¹³ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

³¹⁴ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

³¹⁵ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

³¹⁶ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

³¹⁷ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

³¹⁸ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

³¹⁹ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

J'ai commencé mon apprentissage à Saint-Maur-des-Fossés [...] et je l'ai fini à Paris, rue Godefroy-de-Cavaignac, dans la même boîte [...] Je faisais de la gravure et de la mécanique [...] Je préférais faire de la gravure [...] Je suis parti de la rue Godefroy-de-Cavaignac parce qu'il n'y avait plus de boulot dans la gravure [...] On m'a envoyé à Saint-Maur pour faire de la mécanique. J'ai dit : « Non, ça ne va plus... » [...] Je suis rentré chez Schmitt, rue Neuve-des-Boulets³²⁰.

En 1940 [...] j'étais apprenti dans le Xe [...] rue du Faubourg-Saint-Martin [...] J'y suis quand même resté trois ans, et puis après, je ne me rappelle plus ce que j'ai fait [...] J'ai travaillé dans trois, quatre petites boîtes avant d'entrer chez Hispano-Suiza, puis Delahaye...³²¹

J'ai commencé mon apprentissage à l'école Estienne [...] J'ai fait trois ans [...] Ma quatrième année je l'ai faite dans une entreprise [...] Pour éviter [...] le STO, je suis entré [...] à l'imprimerie Laruche dans le XIVE...³²²

Après mon CAP ajusteur [...] ma première place, ça a été, rue du Chemin Vert [...] une boîte qui faisait des jouets métalliques, Roitel [...], on était environ 150 [...] C'était le mari de ma concierge qui m'avait fait rentrer là [...] c'était un as ! Alors, il avait parlé à son chef [...] Je faisais surtout les petits travaux simples comme détourer à la scie sauteuse, ébaucher les traits des tracés pour les compagnons qui, eux, finissaient [...] L'outillage, c'est surtout une question [...] d'expérience et de pratique [...] J'y suis resté environ trois ans³²³.

Ce qui m'a marqué [...] j'ai eu peur [...] c'étaient de grosses machines qui faisaient beaucoup de bruit [...] J'avais un travail de bouche-trou [...] J'ai été formé par un compagnon...³²⁴

C'est la famille Visconti qui payait les profs pour apprendre tous les corps de métier, dans leur château, aux enfants de mon village [...] J'avais commencé par travailler le métal, mais ça me plaisait pas [...] le bois me plaisait [...] Le travail le plus dur, c'est d'apprendre à sortir une forme à la scie [...] J'ai souffert [...] J'ai même attrapé une hernie à tenir la forme...³²⁵

J'ai fait mon apprentissage en Normandie [...] en 1989, pendant trois ans j'ai appris le métier de maréchal-ferrant, après j'ai commencé un tour de France [...] Pensant que le compagnonnage n'existait plus, je suis parti tout seul, en renard [...] J'avais envie de partir à l'étranger [...] J'ai été à Mannheim, chez un ferronnier d'art [...] il m'a demandé de réaliser une feuille d'acanthé avec des techniques allemandes [...] Je suis parti pour l'Angleterre [...] je suis allé à Dublin [...] Je suis rentré en France [...] C'était toujours de la ferronnerie d'art, j'avais vraiment envie de continuer dans cette voie [...], la maréchalerie ça me plaisait, mais le contact avec les chevaux, parfois, c'est assez physique et la ferronnerie, ça me permettait de faire quelque chose de plus créatif [...] J'ai eu une opportunité pour partir aux États-Unis pour être assistant d'un sculpteur en acier [...] Je suis revenu en France [...] à Lyon [...] à Paris [...] J'ai pris une année à ne faire que du dessin [...] à l'École des Beaux Arts des Ateliers de la Ville de Paris...³²⁶

Je suis parti aux Arts et Métiers, à Aix-en-Provence, puis à Paris [...] J'ai fait mon stage de fin d'études [...] puis je suis allé aux États-

³²⁰ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

³²¹ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

³²² Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

³²³ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

³²⁴ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

³²⁵ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

³²⁶ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

Unis, pendant les vacances, pour un stage [...] j'ai caressé le projet de m'y installer...³²⁷

La première journée [...] elle était un peu catastrophique [...] étant frisé, on a cru que j'étais un épicier [...] Ensuite, les NMPP se sont foutus de notre gueule [...], ils nous ont envoyé que la moitié des quotidiens [...] La Bérézina !³²⁸

Je peux vous dire, c'était le 4 mai 1992 [...] il y avait un appareil électrique [...] on savait pas très bien s'en servir [...] on s'est retrouvées bloquées comme des idiots [...] Je me souviens très bien, aussi, du premier client. J'arrivais pas à comprendre ce qu'il me disait [...] c'était un monsieur d'Afrique noire...³²⁹

À l'occasion, le récit s'attarde sur les conditions d'un ou d'un licenciement litigieux.

Il y avait de l'embauche, pas comme maintenant. Donc, je changeais quand j'en avais marre. Mais, chez Citroën, il y avait des chronomètres [...] derrière les piliers, pour prendre le temps [...] Alors je m'étais engueulé avec un [...] Je suis parti³³⁰.

Les plus mobiles, en peine pour retracer le détail de leur itinéraire, ne mentionnent que les plus importantes ou les plus prestigieuses des entreprises fréquentées - Hispano-Suiza, Delahaye, Citroën, Gnôme-et-Rhône³³¹, Hermès³³², etc.

La mémoire redevient précise quand l'embauche se conjugue avec un déplacement géographique significatif, par exemple l'arrivée sur le territoire français ou à Paris.

Mon cousin faisait des formes de chapeaux à Paris [...] Il s'est trouvé tout seul [...] « Tu viens avec nous » [...] Je suis arrivé un 24 novembre [...] le lendemain de la sainte Catherine, il y avait tous les chapeaux des Catherinettes. Oh, j'ai dit « c'est superbe ! » [...] et puis, il y avait plein de filles...³³³

Jouant le jeu de l'enquête, plusieurs témoins s'efforcent de relater les conditions de leur installation professionnelle dans le XI^e arrondissement.

La première fois que j'ai travaillé dans le XI^e, c'est quand je suis revenu de maison de repos, après ma pleurésie [...] C'était en 1956 [...] Je me trouvais à passer par là [...] c'était chez Mirolovitch, rue Oberkampf, on était 12 [...] Il faisait des compas, des choses de précision, puis des draisiennes [...] J'ai fait un essai...³³⁴

Schmitt a commencé à péricliter [...] Je me suis retrouvé dans une boîte où on n'était plus que cinq [...] J'essayais de trouver du boulot ailleurs [...] J'ai atterri chez Debie [...] On est rentré à plusieurs militants [...] Il avait besoin de main-d'œuvre [...] Il y a pas eu de téléphone, pas de certificat [...] « Bon, d'où venez-vous ? Vous faites un essai ». J'ai été embauché comme ajusteur et comme graveur. Le premier jour [...] il y avait un gars [...] un peu plus jeune que moi [...] on buvait notre café l'un à côté de l'autre [...] On se connaissait pas

³²⁷ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

³²⁸ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

³²⁹ Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

³³⁰ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

³³¹ Entretiens avec MM. Etienne Marchand et Pierre Martin, les 6 mai et 10 juillet 2002.

³³² Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

³³³ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

³³⁴ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

avant d'entrer au bistrot. Il avait son *Huma* dans la poche, moi j'avais le mien [...] on s'est vite compris...³³⁵

Fréquente, ici, la datation laisse davantage à désirer au sujet d'événements professionnels relevant de la prouesse. Interrogés sur le fait le plus notable en la matière, des ouvriers très qualifiés parlent avec enthousiasme d'opérations complexes de précision ou innovantes, mais ne cherchent guère à les situer très précisément dans le temps.

J'ai travaillé sur des phares de mer [...] Pour moi, c'est quelque chose d'important... Parce que c'est grand, c'est grandiose [...] le phare par lui-même [...] et puis, ce sont les verres [...] c'est la lumière [...] et ça paraissait merveilleux...³³⁶

Chez Hispano, j'ai été dans l'atelier où on faisait des pièces pratiquement à l'unité, pour les moteurs à réaction [...] C'était une licence anglaise, alors, il fallait faire les pièces avant de pouvoir les mettre en série, trouver le moyen de les faire le plus rapidement possible et le mieux. C'était un travail intéressant [...] dans le turboréacteur, la partie principale, c'est le compresseur [...] c'est taillé dans la masse avec des fraiseuses. Chez Debrrie, on produisait au centième, bon là, c'était à peu près pareil...³³⁷

J'ai monté l'atelier de gravure chez Fontaine, ma dernière boîte [...] J'ai fait évoluer le boulot [...] j'ai été amené à faire des outils [...] Fontaine est devenu le premier sur la place de Paris à faire des outils de découpe à étiquettes [...] Ils ont gagné un fric fou grâce à moi, hein !³³⁸

Un bon travail ? Il fallait un intérêt technique [...] que cela demande de la précision [...] Par exemple, dans le XIXe, j'ai travaillé dans une boîte qui faisait des machines automatiques de conditionnement [...] J'allais en déplacements pour faire des mises en route [...] ça me plaisait [...] Dans d'autres boîtes, il y avait quelquefois des machines mal adaptées [...], on pouvait faire des petites suggestions...³³⁹

Les artisans conservent, eux aussi, la mémoire de travaux marquants, sinon exceptionnels, plus souvent indissociables de la personnalité du client.

Là, pour le mariage du roi Farouk, il a fait une bonbonnière en argent dont on a encore les bandeaux [...] Une petite boîte, hein, métallique qui devait être en argent ou en vermeil [...], il a gravé tout autour, pour toutes les demoiselles d'honneur...³⁴⁰

J'ai travaillé pour Barthé [...] qui faisait des chapeaux pour les films [...] il faisait tous les chapeaux de Sophia Loren [...] Il livrait les chapeaux en avion [...] Je me souviens, j'ai fait une forme pour Pierre Cardin [...] Il voulait faire un grand bérêt d'une seule pièce [...] Il me dit vous faites une forme démontable [...] Débrouillez-vous [...] Je l'ai faite [...] Il était content³⁴¹.

Par exemple, là, je viens de refaire, regardez, là, Le Grand Meaulnes d'Alain-Fournier..., c'est un bouquin qui fait cinq kilos !³⁴².

³³⁵ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

³³⁶ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

³³⁷ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

³³⁸ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

³³⁹ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

³⁴⁰ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

³⁴¹ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

³⁴² Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

D'autres informations, moins ponctuelles, défient la datation pour s'inscrire dans des temps longs dont nos interlocuteurs peuvent signifier la clôture approximative sans cesser d'en parler sur un mode quasi intemporel, mêlant présent, passé et imparfait. Les témoins privilégient plutôt, alors, les aspects qui leur paraissent essentiels ou spécifiques : l'état des équipements, la nature du travail, la longueur des journées, le mode de rémunération, le degré d'autonomie, la hiérarchie, les coutumes, les relations entre collègues, l'ambiance, les conquêtes sociales...

[Chez Mirolovitch] il y avait un tour, des perceuses, c'était très vieux [...] Faire la production sur de vieux rossignols, ce n'était pas simple [...] On aimait notre autonomie. Chez Alekan, lorsqu'il y avait un décès, on désignait une équipe de copains qui partaient à l'enterrement [...] ils ne revenaient que le lendemain, on avait imposé ça [...] L'organisation du travail s'est davantage parcellisée, doucement, hein, au départ on vous laissait le travail d'un bloc [...] vous pouviez respirer, souffler un peu, si vous connaissiez votre boulot. Mais doucement, on a parcellisé [...] Les petits ateliers, c'était différent, mais les chefs d'ateliers ont voulu aussi changer les méthodes de travail [...] C'était pas quelqu'un sur le dos, mais on laissait entendre, on faisait en sorte que le travail s'accélère [...] En général, on disposait d'une heure pour le déjeuner [...] Beaucoup de salariés du XI^e déjeunaient, soit chez eux s'ils n'habitaient pas loin de l'entreprise, soit dans les restaurants, parce qu'il y avait des restaurants populaires [...] Il pouvait y avoir des prises de bec [...] on mettait en quarantaine, bon ça durait pas quarante jours, mais ça visait celui qui avait fait une connerie [...] qui pouvait être préjudiciable aux autres [...], par exemple, c'est arrivé pour un électricien dont la négligence aurait pu causer une électrocution...³⁴³

Les gens travaillaient à la tâche, à la pièce si vous voulez. Parce que, autrement, quand il y a trop de personnes, il y a beaucoup de gens qui bavardent, ils travaillent plus ou moins bien [...] C'était 8 heures par jour. Mais, si on avait une commande qui était pressée, bon, bien, on faisait des heures supplémentaires. Personne ne trouvait rien à redire, parce que, pour nous, c'était le client qui commandait [...] Il fallait le satisfaire...³⁴⁴

On avait un chef qui nous donnait ce qu'on avait à faire. Quand on avait fini, on allait le lui porter et il nous donnait autre chose [...] On organisait son travail et on se débrouillait avec la machine [...] Il y avait beaucoup de machines bricolées pour faire certaines pièces [...] C'était pas toujours la même chose, mais ça revenait quand même fréquemment [...] Un appareil projecteur, par exemple, il a pas beaucoup de pièces [...] Vous savez, quand on a l'habitude, il n'y avait pas beaucoup de variations [...] Quand j'étais régleur, j'étais payé au temps [...] Chez Delahaye, j'avais fait jusqu'à 70 heures par semaine, mais ça a longtemps été 54 heures et je crois que quand je suis parti de chez Debrie, je faisais encore 48 heures [...] L'ambiance n'était pas désagréable [...] Il y avait pas de cantine, mais un réfectoire [...] Le personnel était assez stable [...] Oui, oui, c'était une bonne boîte³⁴⁵.

Dans la boîte où je suis rentré pour mon apprentissage [...] on faisait des cylindres et des découpeurs de biscuits [...] Elle venait d'être construite [...] c'était pas fini [...], mais pour le reste c'était propre. Il y avait des machines correctes [...] pour les graveurs [...] des belles machines. L'atelier de mécanique, c'était pareil, c'était

³⁴³ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

³⁴⁴ Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

³⁴⁵ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

assez propre, mais c'était des vieilles bécane [...] Les prises de courant se faisaient au plafond [...] il y avait des perches [...] Le contremaître [...] dans la gravure [...] c'est peut-être ce qui diffère de la mécanique, c'est le plus qualifié [...] D'une part, il y a la gravure sur acier [...], et d'autre part, les gravures sur bronze [...] À l'époque, c'était fait à la main [...] il fallait que ça soit beau [...] On avait des jeux de poinçons [...] Un gars [...] il faisait du tout-petit [...] des lettres d'un millimètre [...] C'est lui qui faisait la gravure et moi je finissais le tracé [...] Le graveur tapait avec un poinçon en acier trempé pour faire, par exemple, l'intérieur des lettres, puis ensuite, à la lime ou avec d'autres outils appropriés, on faisait l'extérieur [...] Dans la gravure en lettres [...] la vue ne suffit pas, il faut avoir des loupes [...] des binoculaires [...] Il y a deux spécialités principales [...] le marquage [...] et le modelé, le modelé médaille [...] On était payé à l'heure pour réaliser le travail de A à Z [...] Chez Debrie, c'était plus propre que chez Schmitt, où c'était vraiment crade [...] L'outillage était bon [...] sauf pour la gravure [...] il leur restait deux bécane qui dataient du début de la gravure mécanique... La gravure, c'était accessoire, quoi [...] J'étais un peu fouineur [...] je me suis fait mon outillage, je gagnais deux heures par jour sur mon plan de travail, donc, je pouvais discuter en plus de mes heures de délégation³⁴⁶.

On a deux parties dans la chaussure, la partie semelle, qui est en caoutchouc et ce qu'on appelle la tige, qui est en toile [...] On avait quand même du très, très gros matériel [...] pour faire du caoutchouc. On recevait des balles et on faisait nous-même le caoutchouc [...] le mélange [...] C'est un métier qui s'apparente plus à la pâtisserie qu'à la chimie [...] C'est assez empirique [...] Je connaissais très bien la maîtrise, mais la main-d'œuvre, non, non [...] En fait, ils travaillaient en équipes [...] de deux. Il y avait plusieurs machines qui étaient affectées à deux compagnons. Il y avait le mouleur et le démouleur. Bon, ça, c'était l'atelier final [...] Mais ce qui donne le rythme à tout le reste, c'est la production. Il y a un temps de cuisson qui est fixe [...] réglé [...] La piqure était [...] très, très spectaculaire [...] la dextérité des mécaniciennes, c'était vraiment incroyable [...] Elles avaient une capacité à papoter entre elles et de faire leur boulot absolument stupéfiante !³⁴⁷

Il y avait une certaine considération pour les bons compagnons [...] Ils parrainaient les apprentis [...] En France, beaucoup de chefs [...] n'étaient pas nettement plus compétents que l'ouvrier [...] Tout l'art consistait à faire croire qu'on l'était sans l'être [...] Les outilleurs étaient payés tous les quinze jours [...] à l'heure. On n'était pas tenu [...] au minutage, au chrono-analyseur [...] Chez Suchard [...] c'était assez rare, on avait quatorze mois de salaires [...] Ce qui a déchaîné la grande grève, c'est lorsqu'ils ont voulu nous supprimer le 14^e mois³⁴⁸.

Les quatre ans officiels de l'école Estienne, ça aidait quand même bien à se débrouiller [...] Quand on arrivait dans une entreprise, il s'agissait simplement de s'adapter à l'état d'esprit [...] Le matériel était pas tellement différent [...] C'était toujours les mêmes machines qu'on retrouvait [...] Quand j'ai commencé, j'étais [...] imprimeur [...] celui qui imprime sur le relief [...] les caractères sont en relief [...] Alors que les typographes, à l'époque, c'est ceux qui composent [...] ceux qui prennent les lettres, qui les assemblent, qui font les pages [...] A l'école Estienne, c'était deux métiers différents [...] mais par la suite, on est devenu polyvalent [...] La presse à bras [...] c'est assez délicat et puis, c'est surtout très fatigant [...] On faisait nous-mêmes nos couleurs, on faisait les mélanges [...] Maintenant, c'est plus la peine puisque c'est tout des boîtes conditionnées d'avance [...] Il y avait une collaboration [...] Quand un artiste venait, un graveur

³⁴⁶ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

³⁴⁷ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

³⁴⁸ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

sur bois ou sur cuivre, par exemple, il apportait ses épreuves et puis on regardait ensemble [...] C'est une question d'harmonie avec le contenu [...] Intervenait le maquettiste [...] l'illustrateur [...] le compositeur [...] l'imprimeur [...] Dans le cas d'un livre de bibliophilie, on ne coud jamais le livre, on vend en feuilles [...] ils sont vendus en feuilles pliées³⁴⁹.

Il y a des repousseurs au tour [...] comme le gars chez qui j'étais, au fond de l'impasse [...] Il fait plus des formes, des chaudrons, des formes régulières avec une machine [...] Alors que moi, c'est tout au marteau et puis, ce sont des feuillages, des formes pas du tout régulières³⁵⁰.

Par suite de l'interpénétration des ateliers et des logements, actifs et résidents se rejoignent dans le rappel de ses marqueurs relatifs d'activité que sont les bruits, les odeurs, les couleurs, les lumières...

Et nous, on était dans un petit immeuble bâti sur la cour et qui donnait sur un atelier. J'entends encore le bruit de la presse d'emboutissage. C'était pas gênant, mais on entendait la presse dès 8 heures, le matin. Il y avait aussi cette poussière de ferraille, un peu noire³⁵¹.

Dans la cité d'Angoulême [...] il y avait, en dessous, au 3, une usine de boutons [...] avec de grosses machines qui faisaient beaucoup de bruit [...] Ce silence actuel, ça n'existait pas, Il y avait le bruit de la machine à boutons qui tapait, il y avait mon père qui faisait du bruit avec ses marteaux et dans tous les ateliers, en face, fenêtres ouvertes, l'été, il y avait du bruit [...] Cette boule bleue [dans l'atelier de son père] il y avait un bec de gaz qui éclairait [...] Tous les graveurs avaient ça devant eux, cette espèce de bonbonne dans laquelle ils mettaient un liquide, de l'eau avec de l'oxyde de cuivre, qui faisait cette couleur bleue [...] Il y avait les ruisseaux de couleurs qui sortaient des imprimeries³⁵².

L'accouchement sans douleurs [...] c'était positif [...] Un jour [...] un monsieur m'arrête dans la rue : « est-ce qu'il y a toujours une maternité ? Parce qu'on n'entend plus crier ! »³⁵³.

Parfois, c'est un peu, chez nous, l'ambiance méditerranéenne, parfois ça gueule [...] on parle haut, on parle fort parce qu'il faut se faire entendre [...] Même si j'ai mes soucis à l'extérieur, j'aime que mon équipe soit joyeuse [...] Alors je les mets à l'aise [...] C'est l'esprit de famille³⁵⁴.

L'imprécision chronologique s'étend aux activités de loisirs et de divertissement d'antan dont on retient, pêle-mêle, celles des chanteurs des rues, des montreurs d'animaux - singes ou chèvres -, des cafés, des cinémas, des bals ou des spectacles, notamment ceux du '94'³⁵⁵. Ici, la localisation prime, généralement, sur la datation.

Le repérage dans l'espace n'est pas moins composite, à la mesure de l'hétérogénéité des témoins et de l'enchevêtrement

³⁴⁹ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

³⁵⁰ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

³⁵¹ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

³⁵² Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

³⁵³ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

³⁵⁴ Entretien avec Mme Yasmina Boudjema, le 17 octobre 2002.

³⁵⁵ Entretien avec Mmes Marianne Monier et Malika Kahn, les 29 mars 2002 et 8 janvier 2003.

des territoires du travail et du hors travail. Comme prévu, les patrons³⁵⁶, les cadres et les militants montrent le plus d'aisance dans le recensement³⁵⁷

Il y avait, à côté, l'imprimerie R., qui a disparu depuis sept ans au moins [...] Il y en avait une dans le petit passage qui est devenu [...] un couloir d'immeuble [...] il faisait plutôt de la reprographie [...] De même, il y en avait une au coin de la rue de La-Pierre-Levée, là où il y a un grand immeuble moderne [...] Puis, en bas, à l'endroit où il y a une maison qui débordait, il y avait aussi un imprimeur qui était spécialisé dans les emballages pour pâtisseries³⁵⁸.

Au fond de l'impasse, on a donc un repousseur au tour, ensuite, il y a un artiste peintre, après un photographe, il y a une boîte de production de films pour gays et lesbiennes, ensuite, il y a une forge, même s'ils ne forgent plus trop, ils font de l'emporte-pièce, il y a des ateliers multimédias, il y a aussi le recyclage de papier [...] et de la confection, au moins cinq ateliers de confection³⁵⁹.

Il y avait un imprimeur dans la cour, en bas [...] Il a pris sa retraite, il y a quatre, cinq ans [...] L'imprimerie existait depuis assez longtemps [...] sans doute, au moins soixante ans...³⁶⁰

et la description des entreprises.

[Chez Debrie, au 103 rue Saint-Maur,] j'étais dans l'atelier des tourneurs. Il y avait un grand atelier avec une vingtaine de tours [...] On pouvait circuler entre les machines sans problème [...] De l'autre côté, il y avait un couloir central, avec des fraiseurs et les ajusteurs étaient dans des galeries au premier et deuxième étage. Et puis, il y avait un atelier de montage dans un autre bâtiment [...] au 111 de la rue Saint-Maur³⁶¹.

Il y avait combien ? 15, 17 m2. Cela a toujours été suffisant pour pouvoir faire ma coupe [...] Le grand établi, là, il sert à couper, à pouvoir mettre des peaux de box et les fameux modèles en carton³⁶².

En chiffres ronds, l'atelier fait 400 m2 [...] sur deux étages [...] Ce sont de vieux locaux [...] pas très aménageables [...] avec une structure en bois et des poutres en fonte³⁶³.

L'établissement est construit sur cinq niveaux [...] On se débrouillait quand même très bien. Il y avait des nacelles partout [...] Les clients venaient visiter [...] C'était très spectaculaire [...] On avait une espèce de circuit de visite [...] Au rez-de-chaussée, il y avait les chaudières et le moulage des semelles [...] Au premier étage, il y avait la coupe [...] on avait des presses très, très efficaces. La piqûre était au quatrième [...] On descendait au troisième et au deuxième qui étaient occupés par le moulage³⁶⁴.

La Polyclinique des Bleuets [...] c'était un immeuble de quatre étages [...] Dispensaire en bas [...] chirurgie et hôpital aux deuxième et troisième, la maternité au quatrième³⁶⁵.

³⁵⁶ Entretien avec MM. Thomas Hansi et Charles Bard, les 4 juillet et 21 novembre 2002.

³⁵⁷ Jean Barot, ancien dirigeant du syndicat de la métallurgie de l'arrondissement n'éprouve ainsi aucune difficulté à localiser, en précisant leur spécialité, un grand nombre d'entreprises métallurgiques du XIe. Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

³⁵⁸ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

³⁵⁹ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

³⁶⁰ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

³⁶¹ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

³⁶² Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

³⁶³ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

³⁶⁴ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

³⁶⁵ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

La surface clientèle était trop petite [...] Trois personnes arrivaient et c'était plein [...] On a changé complètement [...] J'ai inversé les proportions [...] Maintenant, c'est nous, derrière, qui avons un tiers de la surface et les clients les deux tiers³⁶⁶.

Le monstre ! C'est une nouvelle machine [...] Moi, ça me tue, parce que ça a cassé l'atmosphère artisanale de l'atelier [...] Elle a été achetée dans une imprimerie qui fermait [...] Elle sert à l'impression de cartes de visite [...] ça tourne tout seul [...] Tout le travail se fait automatiquement. C'est un progrès [...] mais on ne peut pas dire que cet engin donne une impression d'artisan d'art (rires)³⁶⁷.

Un petit atelier au premier étage, c'est pas l'idéal, parce que, une forge, c'est plus pratique au rez-de-chaussée [...] Alors, au centre, j'ai l'enclume, 150 kilos, avec son billot [...] J'ai mis au sol des plaques de métal pour protéger le parquet en bois contre d'éventuelles projections [...] Il y a toujours un risque d'incendie [...] Derrière moi [...] j'ai la forge [...] Au fond, sur le mur porteur, j'ai mon râtelier pour stocker mes barres d'acier [...] J'ai mon établi en hêtre que je me suis fabriqué [...] J'ai tout l'outillage nécessaire pour pouvoir travailler à l'étau [...] Très peu de machines : une perceuse, une scie...

³⁶⁸

Mais les souvenirs s'émancipent, parfois, des lieux pour se concentrer sur les rites, les normes et les coutumes.

J'ai pas connu quelqu'un qui veuille aller plus vite que les autres pour se faire mousser [...] Cela ne se faisait pas [...] Pour une fête ou un anniversaire [...] il y avait des bouteilles et puis, on allait dans le vestiaire [...] le chef, il était pas chiant, du moment que tu avais fait ton travail. Évidemment, il fallait pas que tout le monde soit dans le vestiaire au milieu de la journée, on y allait par groupe de deux ou trois...³⁶⁹

Dans les boîtes où je suis passé, je n'ai pas connu la Saint-Eloi [...] Dans les années 1970, le patronat avait tenté de la relancer un peu [...] mais ça n'a pas pris [...] Il n'y avait pas de bizutage, ce n'est pas l'esprit de la métallurgie [...] On pouvait jouer des tours à des collègues, faire des blagues, mais c'était pas systématique³⁷⁰.

Quand un compagnon partait à la retraite, on faisait une petite fête. Pour moi, ça c'est fait dans l'atelier [...] en présence de la direction [...] On a bu le champagne, il y a eu des discours, moi j'ai répondu [...] Il y a eu un cadeau³⁷¹.

Habitué à nommer ses salariés par leur prénom, un artisan maroquinier ne se souvient pas de « bons souvenirs » particuliers d'atelier, mais se rappelle :

on buvait le champagne de temps en temps [...] Quand il y avait un anniversaire, on faisait un gâteau [...] Les ouvriers disaient : « on a une patronne qui fait le gâteau elle-même »³⁷².

De fait, bien d'autres circonstances fournissent l'occasion de pots qui, dans la boutique ou l'atelier, mais en rupture avec le quotidien du travail, participent à la cohésion des équipes ou à la stabilisation des clientèles.

³⁶⁶ Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

³⁶⁷ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

³⁶⁸ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

³⁶⁹ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

³⁷⁰ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

³⁷¹ Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

³⁷² Entretien avec M. et Mme Bernard Grand, le 6 mai 2002.

On a voulu fêter l'anniversaire de la pharmacie [...] Toute la journée, on a eu le défilé des petites mamies, nos petites copines, les enfants [...] On leur a offert un jus de fruit [...] j'ai fait des photos [...] Une autre fois, j'ai fait un concours de dessins pour les enfants du quartier avec comme thème « dessine ton pharmacien ou ton médecin » [...] On a fait aussi un affichage des bébés de l'an 2000³⁷³.

Quand j'ai fêté mes soixante-dix ans, j'ai invité tout le monde [relations professionnelles et voisin] chez Yaya [...] J'organise un pot de fin d'année avec les artistes [...] C'est un métier où il y avait beaucoup de traditions avant. On fêtait toujours les fêtes, les anniversaires, les départs à la retraite, les mariages, les naissances et donc, on chantait toujours : « A la, à la, à la, à la santé du confrère... »³⁷⁴.

La mémoire des lieux du travail s'étend aux activités proches par leur localisation. Le café ou le restaurant semblent ainsi se métamorphoser en annexes de l'atelier lors de la pause de midi³⁷⁵ et demeurent les lieux par excellence de la sociabilité ouvrière, de détente, après de longues journées de travail.

La boîte, c'était aussi des allées et venues, du remue-ménage au moment de sortir, le midi, c'était les cafés, ça donnait une certaine ambiance...³⁷⁶

Ils sont encore le détour obligé d'un savoir-vivre tenace à l'honneur dans l'artisanat, après la réception de fournitures,

On fréquentait les petits cafés, on invitait les livreurs. Il y avait une certaine politesse...³⁷⁷

la conclusion d'un contrat, l'exécution d'une commande, la résolution d'un problème.

Moi, je mangeais au restaurant, avec les artisans, avec des gens qui avaient déjà 50 ans, et quand il y avait un pépin, je leur demandais, ils me donnaient des solutions³⁷⁸.

Les militants s'y croisent ou s'y donnent rendez-vous pour discuter, à l'abri des oreilles indiscrètes, de ce qui ne va pas dans l'entreprise.

Ah ! oui, oui, les cafés [...] il y avait trois, quatre gars d'une boîte, trois, quatre d'une autre. On finissait par se connaître. C'est comme ça que j'ai connu des gens de la CGT pour organiser des choses³⁷⁹.

Quand je suis rentré chez Sanglier [...] avec un copain, on allait manger à la Marquise d'Angoulême, et puis après chez Fontaine [...] il y avait aussi des marchands de soupe [...] J'y rencontrais des copains qui s'occupaient de la section syndicale des graveurs...³⁸⁰.

D'autres espaces occupent, en la matière, une place singulière, à l'exemple, cité à longueur de témoignages

³⁷³ Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

³⁷⁴ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

³⁷⁵ Entretien avec M. Etienne Marchand, le 6 mai 2002.

³⁷⁶ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

³⁷⁷ Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

³⁷⁸ Idem.

³⁷⁹ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

³⁸⁰ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

syndicaux, de la Maison des Métallos, l'un des principaux centres nerveux du mouvement ouvrier parisien, point de convergence des échos en provenance de centaines d'entreprises.

La configuration du bâti dans le quartier favorise, par ailleurs, la fréquence des références à la rue et à ses immeubles dans la localisation des entreprises.

Rue Moret qui est juste derrière, il y avait des imprimeries, des ateliers de maroquinerie [...] Les ateliers n'ont pas été touchés, ce sont devenus des restaurants [...] Au 100 rue Jean-Pierre Timbaud [...] il y avait une petite épicerie et puis le dentiste [...] là où il y a le téléphone³⁸¹.

Les femmes se situent plutôt, quoique non exclusivement, du côté des commerces et des services publics - poste, école, sécurité sociale, etc. -, mais s'attardent volontiers sur les immeubles et les appartements, au risque de perdre le fil de la stricte mémoire du travail dont ne subsiste plus que la figure du concierge.

Le logement, deux pièces, cuisine, faisait 27 m² [...] Pour tout confort, il y avait un robinet sur l'évier, une chance, car plusieurs voisins devaient prendre l'eau à la borne-fontaine de la cour. Il y avait deux WC dans l'immeuble qui comptait trois étages sur rue et un étage sur cour [...] Les escaliers en bois, lavés, pas cirés et les paliers en tomettes. La poubelle était au pied de l'escalier [...] il y avait une cave commune où chacun avait construit, de bric et de broc, sa propre cave. Nous avions des concierges qui vivaient dans une loge sombre [...] il fallait la lumière en permanence³⁸².

C'était un tout petit appartement de 33 m², mais avec tout le confort : il avait été aménagé par le locataire précédent [...] mais les logements que j'ai pu connaître à ce moment-là [fin des années 1960, début des années 1970] avaient, pour la plupart, les wc sur le palier [...] Il y avait la gardienne [...] qui élevait des poules...³⁸³.

Le travail n'est, cependant, jamais très loin. À plusieurs reprises, il resurgit au détour des descriptions de bâtiments qui conservent la trace ou le souvenir - au besoin complété par des documents d'archives - d'équipements productifs d'hier... et d'aujourd'hui.

Il y a un réseau d'air comprimé..., les artisans pourraient s'en servir [...] Il y a tout un réseau enfoui dans le sol, là...³⁸⁴.

On garde une trace du passage [de mon arrière-grand-père] avec une charpente très, très originale [...] qu'il a construit lui-même [...] Quand on a fermé l'usine [...] j'ai vraiment pas du tout eu envie de voir tout ça cassé³⁸⁵.

Il faut savoir que cet immeuble a été construit par la société Gustave Eiffel. Ici [dans la cave], il y avait une machine à vapeur. Il y

³⁸¹ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

³⁸² Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

³⁸³ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

³⁸⁴ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

³⁸⁵ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

avait sa cheminée qui était, là, derrière [...] La machine à vapeur est là [...] Ici, c'est vraiment la cave débarras, les vieilles machines [...] il y a des présentoirs de harnais [...] Cela, c'est des machines que j'avais rachetées dans une vente [...] Je les garde au cas où...³⁸⁶

Dans le passage de la Fonderie, il y avait [...] un immense rail [...] avec un chariot sur quatre roues et puis des chaînes qui permettaient de transporter [...] de gros éléments³⁸⁷.

Il y a deux traces de l'ancienne fonderie [dans la librairie]. Une que j'ai gardée, un énorme crochet [...] sur lequel ils accrochaient les blocs de fonte [...] et puis, on a retrouvé une énorme cheminée qui avait été bouchée [...] mais en mettant du placoplâtre, on a vu qu'il y avait un conduit de cheminée absolument gigantesque³⁸⁸.

Quand vous allez au cadastre, vous voyez que la façade, ici, a été construite en 1826 [...] avant, c'étaient les écuries de la marquise d'Angoulême et ça a brûlé à la Révolution³⁸⁹.

Comme l'on pouvait s'y attendre, les artisans et les industriels sont plus souvent en mesure de présenter d'anciens outils et produits, fût-ce par photos interposées.

On a gardé tous les poinçons, parce qu'il faisait son outillage, bien sûr [...] C'est-à-dire qu'il travaillait des motifs en relief [...] donc on a des petits poinçons qui sont gros comme ça, le puits rond, le fourchon [...] Alors, toutes sortes de burins, toutes sortes de marteaux, du plus petit jusqu'au plus gros [...] D'ailleurs, sur la photo, on doit voir les quantités [...] On voit la meule [...] pour affûter les burins [...] On a très peu de matrices [...] parce que c'était ça qu'il vendait aux orfèvres [...] On n'a que les pièces cassées ou défectueuses qu'on gardait [...] Moi, j'ai reçu, pour mon mariage, un service de couverts en métal argenté dont le modèle avait été dessiné et réalisé entièrement par mon père³⁹⁰.

La mémoire du travail est aussi saturée d'hommes et de femmes. Leur souvenir s'accroche, tant bien que mal, à des patronymes, des prénoms, des surnoms, des comportements.

C'était des gens, des personnages à la Céline [...] Il y avait des personnages vraiment flamboyants [...] Il y avait un écrivain public, à côté, qui était un alcoolique fini et faisait des mots croisés pour La Ferte³⁹¹.

Confrontée à sa collection personnelle de photos, une ancienne puéricultrice de la Polyclinique des Métallurgistes bute sur le nom de ses collègues, mais réussit à préciser les tâches, le caractère plus ou moins enjoué de chacune³⁹². Si la proximité et la familiarité interviennent, elles ne sont pas exclusives. C'est flagrant pour les employeurs dont le patronyme sert habituellement de raison sociale à l'entreprise. À l'exception des plus petites d'entre elles, la distance sociale et la nature des tâches de direction limitent les relations directes avec le gros des salariés. Entre faits

³⁸⁶ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

³⁸⁷ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

³⁸⁸ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

³⁸⁹ Entretien avec Mme Grand, le 6 mai 2002.

³⁹⁰ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

³⁹¹ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

³⁹² Entretien avec Mme Malika Kahn, le 8 janvier 2003.

avérés et rumeurs ou légendes, les anecdotes fourmillent à propos des patrons et des directeurs. Elles contribuent à l'identité de la « boîte » et entretiennent sa mémoire, quelquefois au-delà de ses murs. D'un récit à l'autre, les portraits se précisent, et derrière eux, les climats sociaux,

Bon, chez Debrie, c'était mi-paternaliste, mi-combat, ça dépendait de l'humeur du patron [...] C'était la boîte type où le patron se prend pour le maître de tout [...] des brevets pleins les tiroirs, mais qui les sort pas, et puis, un jour, se réveille, merde, trop tard !³⁹³

les qualités et les défauts des responsables ou de leurs proches. Sans doute, aussi, les jalousies et les rancœurs qu'ils ont pu provoquer.

Mme L., qui était en fait une ouvrière boutonnière. J'ai interrogé mes parents, justement, il n'y a pas longtemps, à ce propos [...] Elle était ouvrière [...] et, en fait, elle a épousé le patron ! Le patron est mort quelques mois après son mariage [...] Cette femme qui n'avait rien s'est trouvée à la tête, non seulement d'une usine, mais de plusieurs immeubles, de maisons de campagne [...] Bon, c'était un drôle de numéro. C'était une pocharde [...] elle était assez folklorique [...] elle faisait des fêtes !³⁹⁴.

Les artisans de talent, tel ce formier de chapeaux présenté comme « un dieu du bois »³⁹⁵, les médecins novateurs, en premier lieu le docteur Lamaze, promoteur, en France, de l'accouchement sans douleur « ramené d'Union soviétique »³⁹⁶, les maîtres auprès desquels on a été formé, les ouvriers d'élite... peuplent le panthéon professionnel local.

Mon père m'avait passé des bouquins sur les Compagnons, sur Abel Boyer [...] donc, j'ai baigné un petit peu dans cette mythologie [...] J'ai travaillé avec un vieux bonhomme, René Mouchet, avec qui j'étais pas payé [...] J'ai appris sa technique [...] qui était un peu en voie d'extinction [...] Il était ravi de me voir arriver du haut de mes vingt-sept ans [...] Il m'a tout montré, ses tours de main [...] Il était à La Plaine-Saint-Denis...³⁹⁷.

J'ai appris le dessin de lettres [...] plus le dessin d'art [...] j'avais un compagnon [...] Alexandre [...] tous les jours [...] il m'apprenait un truc [...] Je rentrais chez moi et je faisais mes dessins de lettres. Je lui montrais le lendemain. Il me disait : « ça c'est pas bon ! ». J'étais pas content [...] Dans ma première boîte, il y avait un contremaître, un gars costaud, le père Chaillant, il habitait rue Richard-Lenoir [...] Quand j'ai commencé à militer [...] dans le syndicat, il y avait le père Gaston, déjà âgé, qui était contremaître. Il était bien comme gars³⁹⁸.

Aléatoire, le souvenir des militants n'est pas propre, cependant, aux syndicalistes, mais participe de l'identité d'un quartier dont la toponymie puise son inspiration dans le

³⁹³ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002. Sur André Debrie et son entreprise, « mondialement connue », on se reportera, pour la période 1940-1944, à J.-P. Bertin-Maghit, *Le cinéma français sous l'Occupation*, Perrin, 2002.

³⁹⁴ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

³⁹⁵ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

³⁹⁶ Entretien avec Mme Malika Kahn, le 8 janvier 2003.

³⁹⁷ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

mémorial officialisé du mouvement ouvrier. Encore les chemins de la mémoire ne passent-ils pas tous par les plaques de rues.

Jean-Pierre Timbaud ? [...] c'est un communiste qui a été fusillé à Châteaubriant [...] à la Carrière des Fusillés [...] mon père [...] un jour, il m'y a emmené³⁹⁹.

Un soir, j'ai vu rentrer dans la boutique deux femmes d'une soixantaine d'années [...] qui se sont présentées comme étant la nièce et la fille de Jean-Pierre Timbaud [...] Elles ont apporté toute une série d'objets, il y avait une poupée, que Jean-Pierre Timbaud avait fabriquée deux jours ou la veille de son exécution [...] pour sa fille [...] pour qu'elle se souvienne de lui [...] Elles voulaient les faire photographier⁴⁰⁰.

Entre respect, irritation et incompréhension, il arrive que des employeurs parlent des syndicalistes qu'ils ont eus à connaître et, souvent, à affronter.

Un des gars qui était leader de la CGT, un type remarquable, très intelligent, kabyle, très dur [...] c'était un type intelligent avec lequel, de temps en temps, il y avait des petites étincelles de dialogue, mais je dirais que c'était plutôt [...] 95 % de doctrine et 5 % de dialogue. Mais, bon, le gars [...] était un excellent ouvrier [...] C'était le plus adroit [...] Parfois, on avait des discussions techniques...⁴⁰¹.

Faute de pérennité, la force de spectacles passés suffit à les mémoriser durablement. Ainsi en va-t-il de celui laissé par l'effet de masse qu'engendrait la sortie simultanée des ouvriers en bleus de travail.

C'est aux alentours de 8 heures qu'on voyait le quartier s'animer autour des ateliers...⁴⁰²

On partait tous ensemble, c'était 18 heures, 18 h 30 et on prenait le métro ensemble et puis le matin, on arrivait tous ensemble [...] là aussi, on discutait, pas seulement de la pluie et du beau temps⁴⁰³.

Tout n'est pas visible, cependant. La qualité de la mémoire s'en ressent. Le travail à domicile, très présent dans le quartier, n'est-il ainsi évoqué que par un témoin qui y fut personnellement confronté, l'un des plus ancrés, par ailleurs, dans une démarche mémorielle.

Il y avait beaucoup de travail à domicile [...] Pour les boutons, le rivage se faisait des fois à domicile [...] Les gens avaient une petite presse, on les livrait, on leur donnait le matériel et ils travaillent chez eux [...] Ils venaient une fois par semaine, suivant le travail qu'on avait [...] Et puis, les jeunes n'ont plus voulu travailler de cette manière⁴⁰⁴.

On chercherait en vain les traces matérielles des marchandes des quatre saisons, des télégraphistes, des livreurs de glaces ou des chanteurs des rues dont certains témoins gardent

³⁹⁸ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

³⁹⁹ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

⁴⁰⁰ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

⁴⁰¹ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

⁴⁰² Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

⁴⁰³ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

⁴⁰⁴ Entretien avec Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

pourtant un souvenir vivace⁴⁰⁵. Des activités, très actuelles, celles-là, prospèrent, enfin, dans l'ombre d'une semi clandestinité,

Bon, l'atelier chinois d'à côté [...] il est pas clandestin, il a son bail et tout, mais les conditions de travail [...] c'est de la confection [...] Il y a des Turcs, des Yougoslaves...⁴⁰⁶.

Il y a une maison, ici, où il y avait un ferronnier [...] Il est parti [...] remplacé par un atelier de confection où c'est l'esclavage moderne...⁴⁰⁷.

aux marges, sinon au cœur de l'illégalité.

Tous les dealers qui vendent de la drogue, ils restent toute la nuit dans les couloirs des immeubles⁴⁰⁸.

Les documents font foi ou remettent de l'ordre dans les mémoires défaillantes. Des ouvriers consultent ainsi leurs certificats de travail et leurs bulletins de salaires en prévision ou à la suite d'un entretien. Les chefs d'entreprise et les propriétaires disposent, quant à eux, d'archives la fois plus diverses et anciennes. Les papiers familiaux, les baux, les titres de propriété, etc., abondent en données qui, en contrepoint des souvenirs personnels, ouvrent la voie à une microhistoire de moyenne durée apte à combler les oublis, mais encore les inévitables lacunes de la mémoire qu'ils stimulent. Leur consultation « gratuite » signale souvent la recherche d'autres informations sur le passé de la famille, de l'établissement et de la branche dont témoigne la richesse des entretiens.

Il y a une espèce de saga [...] qui s'est organisée autour du passage Piver [...] Mon arrière grand-père [...] était tonnelier [...] en Alsace [...] il arrive vers 1868 [...] avant la débâcle [...] Il achète à Monsieur Piver qui fait une sorte de lotissement artisanal [...] Mon grand-père [...] né à Paris [...] s'intéresse aux nouveaux produits [...] au caoutchouc [...] Il réalise d'abord des bondes en caoutchouc pour remplacer le liège [...] Il s'aperçoit très vite qu'il y a un énorme marché dans le domaine du caoutchouc...⁴⁰⁹.

Mon grand-père et ses deux frères [...] ont créé cette entreprise en 1941 [...] Elle était d'abord dans le III^e arrondissement, rue Charlot [...] Elle a déménagé pour venir ici, pour s'agrandir [...] en 1953⁴¹⁰.

L'atelier [...] c'était l'ancien bureau d'une entreprise du bâtiment [...] ça avait dû être des ateliers, parce que les fenêtres sont vraiment typiques des fenêtres d'ateliers [...] Je crois que le bâtiment a été fractionné en plusieurs petits ateliers [...] Avant, c'était une entreprise de transport, il y avait eu des chevaux [...] puis des camions...⁴¹¹.

Ce local a une histoire compliquée [...] D'abord ce sont deux locaux [...] De la fin du XIX^e jusqu'aux années 60, une partie [...] était une

⁴⁰⁵ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

⁴⁰⁶ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

⁴⁰⁷ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

⁴⁰⁸ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

⁴⁰⁹ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

⁴¹⁰ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

⁴¹¹ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

fonderie [...] qui faisait des petites pièces, des médailles agricoles, et la deuxième partie [...] c'était un magasin de parapluies [...] À partir des années 60, ces deux locaux ont fermé [...] et ça a changé très, très souvent [...] On m'a dit que cela avait été [...] une mercerie [...] reprise par une petite supérette [...] ça a été, dans une partie, une librairie d'occasion...⁴¹².

J'ai monté mon premier café [rue de la Folie-Méricourt] dans un local qui était vide. C'était, avant, un magasin d'outillage, principalement de forets et de fraises [...] Rue Jean-Pierre Timbaud, j'ai ouvert ce café dans un immeuble fermé depuis dix ans [...] C'était un café-charbon tenu par des Auvergnats. En 1966, ça été revendu à des Kabyles [...] jusqu'en 1988, c'était un petit bar [...] avec des chambres meublées à l'étage [...] Un endroit très glauque. Quand on a fait les travaux, on a arraché toute la façade [...] et ça s'appelait 'Aux Demoiselles de Ménilmontant' [...] C'était tout pourri [...] Comme ça avait été squatté, les gens, pour se chauffer, coupaient la charpente en morceaux...⁴¹³.

La licence de la pharmacie est datée de 36 [...] Il y a eu M. et Mme R [...] ils ont dû rester longtemps. Après, il y a eu K., qui est resté près de six ans [...] Et nous⁴¹⁴.

Les livres comptables⁴¹⁵, les registres du personnel ou des clients, les catalogues, les modèles... n'étaient pas moins utilement les récits.

De 1964 jusqu'à la retraite, ça fait 300 [...] 336 modèles⁴¹⁶.

Je suis arrivé à 1400 modèles⁴¹⁷.

Il y a les anciens modèles, il y a des modèles de réception sur lesquels on a fait des essais et il y a des modèles des concurrents ! Chut ! Il faut pas le dire ! [...] C'est pas un musée [...] ça sert tout le temps⁴¹⁸.

Quand mon grand-père fabrique des produits en caoutchouc [...] la société A l'Aigle existe [...] Comme l'aigle est le symbole de l'Allemagne, pas tellement appréciée des Alsaciens, il sort la marque Colibri⁴¹⁹.

Grâce à ce types d'archives, le dirigeant d'une usine de sellerie industrielle, implanté dans le quartier depuis 1968, peut reconstituer la succession d'activités dans des locaux, tour à tour consacrés à la production de bas interrompue par la mode des collants, à la fabrique de boutons avant d'être affectés à la maroquinerie⁴²⁰. Sur la lancée, il rappelle l'évolution survenue dans la tradition familiale passée de la bourrellerie à la sellerie industrielle. Par exception, l'information vient de l'extérieur, à l'exemple de ces parents d'anciens occupants qui, de passage dans le quartier, poussent

⁴¹² Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

⁴¹³ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

⁴¹⁴ Entretien avec Mme Marie Reine, le 17 octobre 2002.

⁴¹⁵ Grâce auxquels un industriel peut préciser comment le prix du cuir est passé de 20 f à 250 f le m² entre 1960 et aujourd'hui. Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

⁴¹⁶ Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

⁴¹⁷ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

⁴¹⁸ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

⁴¹⁹ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

⁴²⁰ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

la porte d'un atelier ou d'une boutique afin de s'enquérir du devenir du local et d'en transmettre l'histoire⁴²¹.

L'expérience acquise par les cadres en fait souvent de précieux hommes-ressources. L'ancien agent commercial d'une fabrique de boutons, capable de dater très précisément le moment de la création de l'entreprise - 1843 -, peut ainsi exposer les caractéristiques de quelque 400 échantillons, dresser la liste des principaux fournisseurs et clients, reconstituer l'organigramme de l'usine⁴²².

Au-dessus de moi, il y avait une directrice qui était la patronne, Mme Lecomte. Elle était veuve, parce que son mari [...] qui était ingénieur et avait appris le métier de tourneur en Angleterre [...] était mort en 1937 [...] Et puis, il y avait deux autres messieurs, mais qui étaient très âgés...⁴²³

Si le gros de telles sources est inaccessible aux militants, la mémoire syndicale tire le meilleur parti, en dehors des journaux et des tracts, de l'inégale, mais parfois riche documentation d'origine ouvrière consacrée aux entreprises. « Quand je suis devenu secrétaire du syndicat, il y avait 2 000 syndiqués répartis dans une cinquantaine de sections syndicales », se souvient l'un d'eux, détenteur de la liste, établie au tournant des années 1960-1970, des établissements métallurgiques de l'arrondissement dûment localisés et classés selon le nombre de leurs salariés⁴²⁴. Il revient aux anciens délégués de décliner, par entreprise, voire par atelier, le détail des forces organisées.

Et ça marchait pas mal, j'avais fait 76 syndiqués dans la boîte [chez Suchard] sur 350, 380 gars⁴²⁵.

Des témoins, acteurs d'une démarche mémorielle, ont conservé un grand nombre de pièces produites dans le quartier. Plusieurs ont accepté de nous les présenter et de les commenter. Certaines allusions laissent deviner, encore, l'existence de savoirs confidentiels, voués à une diffusion restreinte, voire à une disparition rapide lorsqu'ils reposent sur un quelconque support matériel. Qui pourrait prétendre, ainsi, que l'absence, parmi les documents exposés, de « listes noires » patronales en bonne et due forme apporte la preuve

⁴²¹ Installé en 1978 dans un local fermé depuis dix ans, un artisan apprend ainsi que son atelier fut jadis le siège d'une entreprise de confection avant d'être repris par un plombier, puis transformé en crèmerie. Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002. De la même façon, c'est par le fils et petit-fils des anciens occupants qu'une librairie est informée de ce qu'une partie de son local fut, jadis, un magasin de parapluies. Entretien avec Mme Gisèle Mohr, le 17 juillet 2002.

⁴²² Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

⁴²³ Idem.

⁴²⁴ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

⁴²⁵ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

définitive de l'inexistence de pratiques plus ou moins informelles de prévention contre l'embauche de « meneurs » syndicaux. Ces derniers, anecdotes à l'appui, sont, quant à eux, convaincus du contraire.

Les militants arrivaient à trouver du travail, mais le bouche à oreille des patrons, ça existe aussi, faut pas croire, faut pas se faire d'illusion [...] J'ai été licencié de chez Alekan, avec d'autres collègues, après la grève de 1949 [...] on n'a pas trouvé du boulot dans les 8-15 jours [...] Je me suis présenté chez Renault [...] ils m'ont fait faire des examens, ils m'ont demandé quels étaient mes livres préférés, etc., etc. [...] « Vous avez lu ce livre ? Qu'est-ce que vous en pensez ? » Il n'y avait rien concernant mes engagements sur le certificat de travail, mais le téléphone existait déjà à cette époque-là [...] Ils ne m'ont pas embauché⁴²⁶.

J'étais rentré avec mon frangin chez Debrie [...] Au bout d'un mois, ils ont cru que c'était mon frère qui était responsable du syndicat des métaux [...] alors, ils l'ont viré pour avoir coulé une pièce [...] Ils ont dit que c'était du sabotage, qu'il l'avait fait exprès [...] Quinze jours après, ils ont vidé le plus ancien militant de la boîte [...] pour avoir fait une fraisure broutée [...] comme ça, pour sabotage [...] Chez Sanglier [...] j'y vais une première fois [...] « Oui, ça nous intéresse, comment vous appelez-vous ? » [...] Ils me connaissaient forcément, puisque j'étais signataire de l'accord de 1948 [...] Plus de nouvelles [...] puis, au bout de six mois, un copain me dit : « Il est peut-être temps que tu te représentes [...] le patron vient de bazarder la boîte à un gars qui arrive d'Afrique du Nord [...] qui ne connaît rien du syndicat [...] Je me présente et je suis embauché par le même gars qui m'avait reçu six mois avant [...] un contremaître de la mécanique [...] donc, il avait rien dit⁴²⁷.

Les photographies et, désormais, les supports vidéos d'enregistrement et de préservation des images et des sons participent de cette fonction d'aide-mémoire qui alimentent les commentaires⁴²⁸.

Après mon départ en retraite, je suis revenu une ou deux fois [...] J'ai fait un film avec le caméscope des copains [...] Je voulais faire quelque chose sur le boulot, sur la gravure...⁴²⁹.

Parce qu'elle « aime son quartier », l'une de ses plus anciennes habitantes a constitué une collection de photos en rapport avec son évolution⁴³⁰. Une série fixe ainsi, semaine après semaine, la construction d'un imposant ensemble d'immeubles aux Courtilles, entre la rue Moret et le boulevard de Belleville.

Chemin faisant, les commentaires de documents font remonter en surface le vocabulaire - termes techniques ou savants et argot confondus - de métiers disparus ou profondément transformés⁴³¹.

⁴²⁶ Entretien avec Louis André, le 5 avril 2002.

⁴²⁷ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

⁴²⁸ Entretien avec Mmes Marianne Monier, Jean, Malka Kahn et M. Bernard Grand, les 29 mars, 18 avril, 15 et 29 mai 2002, 8 janvier 2003.

⁴²⁹ Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

⁴³⁰ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

⁴³¹ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

Avec les merciers, les commandes de boutons se comptaient à la 'grosse'. Cela faisait 144 pièces⁴³².

C'est une pointe de coupe. Des limes, des filets simples et doubles pour marquer le filet sur le cuir et divers compas, pinces, petits marteaux [...] ça ce sont des colles [...] à séchage rapide, dites blanches à l'eau [...] ça, se sont des petites presses pour maintenir la matière [...] là, ce sont des petites plaques en zinc sur lesquelles on coupe [...] Le box-calf étant une matière qui peut se froisser [...] on le repasse avec un fer spécial, une petite pelle [...] ça c'est une machine à parer [...] qui sert à diminuer l'épaisseur des cuirs [...] Cette fameuse pierre d'agate [...] un coup de lisse : c'était presque moche [...] ça devient archi brillant⁴³³.

L'outil à découper relativement simple [...] vous savez, la contreplaque, les guides, la plaque, la matrice, les porte-poinçons et les poinçons [...] C'est le plus simple [...] Après, dans l'outillage, on attaque, par exemple, les outils à double effet [...] l'outil suisse à colonnes et puis, après, le moule, qui est l'aristocratie de la mécanique d'outillage...⁴³⁴.

Un bon établi [...] avec un étau à frapper à portée de main pour que je puisse coincer les pièces chaudes [...] une râpe de maréchal qui permet de râper mon fer chaud [...] J'ai commencé à me faire ma panoplie de marteaux à repousser [...] à ma main [...] en fonction de la longueur de mon avant-bras [...] Plus de vingt-cinq [...] et puis tout plein de tenailles...⁴³⁵.

En dépit des apparences, des continuités relient les logiques techniques et financières d'implantation des activités d'autrefois et celles qui les supplantent aujourd'hui. À l'instar des dynamiques industrielles et urbaines d'hier, les synergies à l'œuvre dans la multiplication des cabinets d'architectes, l'installation de petites sociétés de design ou d'infographie, procèdent d'une dynamique de spécialisation, synonyme de complémentarité et de recours à un personnel hautement à la fois qualifié et mobile. Dans le sillage de l'association Fontaine-au-Roi Initiatives - FARI -, diverses initiatives font de ces similitudes un atout et une perspective pour l'avenir économique et social du quartier dans lequel une minorité d'artisans classiques veut croire.

On a essayé de réaliser quelque chose dans ce quartier qui a une vieille tradition ouvrière, de travail [...] on se réfère à cet environnement [...] La cible [de FARI] c'est bien quand même quelque chose qui est innovant [...] Si c'est pour faire un truc traditionnel qui existe déjà [...] Il y a beaucoup de choses qui tournent autour de l'informatique⁴³⁶.

Il y a eu un vide [...] Aujourd'hui, il y a eu une grande amélioration de l'artisanat [...] parce qu'on voit quand même beaucoup de monde qui essaye de s'installer dans le quartier [...] On voit qu'il y a beaucoup de jeunes qui se donnent du mal pour s'installer et créer [...] Des jeunes viennent me voir...⁴³⁷

⁴³² Entretien avec M. Lionel Gorce, le 7 janvier 2003.

⁴³³ Entretien avec M. et Mme Bernard Grand, le 6 mai 2002.

⁴³⁴ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

⁴³⁵ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

⁴³⁶ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

⁴³⁷ Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

Sur l'autre versant du quartier, la prolifération de sandwicheries, de traiteurs originaires du monde entier, en fait les héritiers indirects des « bouillons » et des traiteurs populaires d'antan.

Il y avait des marchands de soupe [...] des traiteurs [...] bon pendant huit jours vous mangez bien et puis après ça se dégrade...⁴³⁸.

En dépit d'indéniables ruptures, la continuité intergénérationnelle prévaut également lorsque le fils d'un imprimeur tourné vers une clientèle de bibliophiles devient directeur technique du Studio national des arts contemporains de Roubaix. Après avoir affirmé que celui-ci ne s'intéressait pas aux activités de son père, l'artisan doit admettre qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

Pendant un moment, j'ai été malade [...] Il a laissé le lycée [...] Il savait très bien faire rouler la bécane [...] parce que ça l'intéressait, hein. Mais à ce moment-là [...], il n'était pas encore plongé dans l'univers vidéo, informatique [...] Il aurait été très capable de travailler ici...⁴³⁹

Si la toponymie - passage de la Fonderie, cour des Fabriques qui « méritait bien son nom »⁴⁴⁰, impasse de la Baleine⁴⁴¹... - renvoie durablement le quartier à son passé productif, certaines réhabilitations du bâti usinier trouvent dans la permanence architecturale le moyen d'en perpétuer le souvenir formel dans le même temps où ils sanctionnent son abandon fonctionnel.

On a fait un projet de réhabilitation [...] on voulait garder le côté usine [...] mais moderniser [...] rendre l'intérieur différent, très différent [...] fonctionnel [...] conserver les petits trucs, les petits détails qui gardaient la mémoire de ce que c'était avant [...] il y a vraiment une espèce de capitalisation de la mémoire du lieu⁴⁴².

D'autres pérennités ou traces - enseignes d'entreprises et de magasins disparus - relèvent plutôt d'une esthétique en trompe-l'oeil ou en quête de pittoresque.

Le seul truc qu'on a gardé, c'est le meuble à vin. Il y a deux morceaux de façade et le miroir qui est sur le palier [...] et deux litres de vin qu'on a trouvés dans la cave...⁴⁴³

L'attitude n'est pas systématique. Un témoin cite, pour le déplorer, que tel vieux plafond en verre peint d'une ancienne crèmerie ne soit pas davantage valorisé par les actuels gérants du cyberspace qui en ont hérité⁴⁴⁴.

Des établissements osent des synthèses « tendances ». Une maison de thé récupère le mobilier trouvé dans une boutique de

⁴³⁸ Entretien avec M. Jean Barot, le 28 mai 2002.

⁴³⁹ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

⁴⁴⁰ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

⁴⁴¹ Celle des parapluies...

⁴⁴² Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

⁴⁴³ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

vente en gros d'outillages⁴⁴⁵. Des cafés « branchés » - *Le Charbon*, *Le Mécano-bar* - s'emparent d'enseignes évocatrices ou optent pour un décor « destroy » à base de mobilier plus qu'usagé. L'allusion aux activités passées n'a pas toujours, cependant, cette lisibilité marchande. Une composition originale de thé vendue tire sa dénomination - *Lumière d'Orient* - du rapprochement opéré entre le premier client elle fut expérimentée et la spécialité de l'usine locale dans laquelle il travaillait : Mazda, un fabricant de piles électriques.

Il m'avait demandé : fais-moi un thé qui change de l'ordinaire [...] J'ai fait un thé noir fumé. Il l'a trouvé délicieux. Je l'ai mis sur ma carte et je l'ai appelé comme ça⁴⁴⁶.

Quelles qu'elles soient, les buttes-témoins du passé ne garantissent pas l'actualité de sa mémoire. N'insistons pas sur ces artisans qui, ultimes représentants d'activités en perte de vitesse dans le quartier, estiment ne plus y être connus et reconnus⁴⁴⁷. La déstabilisation, la désagrégation, l'épuisement ou l'obsolescence des mémoires collectives comme des organisations ou projets qui les entretenaient atteignent, parfois, la cohérence de mémoires vives relégués au rang de forts, mais simples souvenirs individuels, dont les gardiens finissent par douter qu'ils puissent prétendre à quelque légitimité mémorielle.

Je militais sur deux fronts [...] parmi les jeunes [...] à l'UJRF, l'Union des jeunesses républicaines de France, et j'avais l'UJRE, l'Union des juifs pour la résistance et l'entraide [...] les deux étaient plutôt d'obédience communiste [...]. On manifestait beaucoup [...], contre Ridgway [...], contre le plan Marshall [...], les Rosenberg [...], Charonne [...]. On avait de sacrées manifestations [...]. En 49, il y avait un festival à [...] Nice. Je suis partie les huit jours [...] c'était formidable ! [...] Il y a pas longtemps, avec mon mari, on se promenait dans des petites rues de Belleville [...], on a vu, je vous assure que c'était insolite, on a vu une ancienne affiche signée Maurice Thorez⁴⁴⁸.

Les militants et les témoins se réclamant d'une tradition contestataire ne sont pas les seuls à convoquer la tradition « combative »⁴⁴⁹ de l'arrondissement. L'évocation de la dernière barricade de la Commune, dressée rue de la Fontaine-au-Roi, est aussi le fait d'un ancien cadre du Secours catholique, sensible aux difficultés rencontrées par les œuvres chrétiennes sur cette « terre de mission », peut, lui

⁴⁴⁴ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁴⁴⁵ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

⁴⁴⁶ Idem.

⁴⁴⁷ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

⁴⁴⁸ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

⁴⁴⁹ Entretien avec MM. Omar Malik et Alain Blanc, les 6 juin et 17 juillet 2002.

aussi, ériger l'épisode de la dernière barricade communarde, rue de la Fontaine-au-Roi, en événement constitutif l'identité du quartier⁴⁵⁰.

L'histoire du XXe siècle en offre d'autres, dont les témoins se plaisent à souligner la continuité avec leurs représentations du passé social et politique de l'îlot.

C'était un quartier qui votait à gauche... Il y a eu les MOI qui étaient très forts, ici, du temps de la guerre. C'était un quartier de résistants. Il y avait la main-d'œuvre juive... qui appartenait à la mouvance du Parti communiste...⁴⁵¹

Les réalisations du mouvement ouvrier, en premier lieu la Maison et la Polyclinique des Métallos, viennent en appui d'un ouvriérisme sentimental fasciné par

le côté avant-garde des métallos. C'était la puissance des syndicats au sens noble du terme⁴⁵².

Sur cette voie, le discours oscille entre la nostalgie, la chronique folklorique et le désir de signifier l'ampleur des changements intervenus.

LA PART DES SENTIMENTS

Jalonnée de repères sociaux, la mémoire du travail sollicitée ne renvoie pas moins, d'abord, à l'expérience individuelle. Aussi bien son évocation-transmission, au-delà de l'effort demandé, comporte-t-elle une dimension affective indissociable de l'itinéraire et des valeurs au fondement de la personnalité des enquêtés. Au terme d'une longue vie active, la remémoration professionnelle participe toujours, fût-ce sur un mode défensif, de la manifestation de l'estime de soi.

Je suis très fier d'avoir vécu ça, parce que c'est un métier [...] c'était quelque chose de plus humain [...] maintenant c'est la technique qui prévaut [...] J'ai pas à renier le passé qui a été toute ma vie [...] J'ai pas de raison de dire : « c'est vrai, tout ça c'est vieillot, ça sert à rien, on s'en fout [...] autant avoir un bel ordinateur... »⁴⁵³.

Quand bien même l'humour tempère l'orgueil, les artisans, davantage portés à s'identifier à leurs œuvres, expriment volontiers la fierté et la satisfaction qu'elles leur inspirent comme de l'admiration qu'elles suscitent.

Mais ça donne beaucoup de satisfaction quand vous voyez sur un journal des personnalités qui portent votre sac [...] Elles ont acheté notre article [...] C'est que ça leur a plu [...] On ressent une certaine fierté [...] Ce fameux sac [...] le 1964, là, vous allez rire, parce que

⁴⁵⁰ Ainsi n'est-ce pas par hasard si l'église, construite sous le Second Empire, sera dédiée à Saint-Joseph. Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

⁴⁵¹ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

⁴⁵² Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

⁴⁵³ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

Mme Pompidou l'a eu, Mme Giscard d'Estaing l'a eu et Mme Mitterrand [...] Et Mme Barre !⁴⁵⁴

Il est assez fier que, nous, ses enfants, on soit fières de son travail, que ses petits-enfants soient fiers... Par comparaison, il trouve que l'atelier de gravure de Christofle ' ne valait pas tripette'⁴⁵⁵

Sans être insensible aux prouesses personnelles, la fierté ouvrière relève plutôt d'un sentiment collectif, mâtiné de corporatisme dont ne s'exonèrent pas les syndicalistes les plus résolus à se positionner sur un point de vue de classe.

La métallurgie a donné beaucoup de militants au mouvement syndical. On était quand même la corporation qui donnait le plus à l'interprofessionnel pour aider, mais aussi parce qu'on avait intérêt que les autres corporations soient aussi dans le coup, qu'on ne soit pas seuls [...] On représente quelque chose, on fait parti d'un ensemble qui a fait la France [...] On a fait des richesses en tant que métallurgistes [...] On a fait quelque chose d'utile...⁴⁵⁶

De la satisfaction, beaucoup glissent vers l'expression de l'attachement au métier, au cadre et aux modalités de son exercice.

Mon atelier, en sous-sol [...] c'est une grotte [...] une cave voûtée [...] avec une lumière zénithale [...] Je suis loin. J'ai l'impression d'être à la campagne⁴⁵⁷.

Je fais un métier que j'aime et qui correspond, si vous voulez, à un besoin de faire plaisir aux autres et que les autres le ressentent⁴⁵⁸.

Sûrs de leurs sentiments, certains se réjouissent de pouvoir s'en expliquer, à défaut de les faire partager, privilège des professionnels, les seuls à pouvoir détecter les indices cachés d'une compétence.

Je propose volontiers de venir visiter mon atelier, parce que ça me fait plaisir, une petite fierté, de présenter son atelier⁴⁵⁹.

Chez les plus anciens ou les plus démunis, le propos fait place au désarroi que provoque le rappel de l'invalidation des savoir-faire et savoir-vivre mêlés des métiers et du quartier d'hier.

Ils ont tout cassé⁴⁶⁰.

Le Moyen-Orient a été un gisement de clientèle extraordinaire [...] Même du temps de papa. Cela lui faisait un peu mal au cœur [...] parce qu'il disait : oh ! maintenant, on s'intéresse plus, en France, à ce qu'on fait de beau⁴⁶¹.

Là où on produisait dix, on a du mal à produire un et on a du mal à vendre ce un [...] Il n'y a plus de marchés [...] Il n'y a plus de déontologie professionnelle, tout le monde essaie de faire de l'argent

⁴⁵⁴ Entretien avec M. et Mme Bernard Grand, le 6 mai 2002.

⁴⁵⁵ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

⁴⁵⁶ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

⁴⁵⁷ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁴⁵⁸ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

⁴⁵⁹ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

⁴⁶⁰ Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

⁴⁶¹ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

avec n'importe quoi [...] Je peux vous le garantir [...] le savoir-faire fout le camp de génération en génération !⁴⁶²

La remémoration de la perte de l'activité, de l'emploi, du logement et des sociabilités qui allaient avec, est d'autant plus vécue douloureusement qu'elle ravive le constat de la quasi disparition de leurs traces.

En 1971, j'étais contente de déménager pour m'installer dans un logement neuf, mais cela a été un arrachement quand même [...] J'avais une voisine qui était en dessous de chez nous [...] son fils trouvait que c'était moche [...] Ils sont allés juste avant l'avenue de la République, elle ne s'en est pas remise [...] elle s'est pas adaptée. Quand mon immeuble a été abattu [...] je suis allé lui dire au revoir [...] ça m'a fait un drôle d'effet [...] on voyait le ciel à travers le plafond de la chambre [...] En voyant cette démolition, tous mes souvenirs sont revenus [...] Y a plus rien, c'est pesant⁴⁶³.

Le souvenir d'êtres chers ou de périodes intensément vécues accompagne souvent, alors, l'évidence de l'irréremédiable. Ce qui ne va pas sans nostalgie, regrets, amertume ou rancœur.

L'ultime et dernier recours, c'était le dépôt de bilan [...] Mon bureau a été occupé [...] Je le vis super mal, super mal [...] Je suis endetté personnellement, le Parti communiste est pas loin [...] la section des métallos est encore plus près. Bon, je suis la cible, quoi [...] Et là, deux grèves de suite [...] Sur sept personnes au magasin, cinq délégués [...] Ils mettent leur bagnole devant les quais, ils disent : « nous on veut ça, ça, ça... ». Quand le repreneur est arrivé [...] avant qu'il déménage très vite [...] j'ai été très, très étonné, ça n'a pas été agréable [...], ça éclairait sur l'âme humaine...⁴⁶⁴

Mais, ce qui me chagrine vraiment, c'est de voir le taux de syndicalisation dans les boîtes, maintenant [...] c'est vraiment un désastre [...] Un jeune de 25 ans qui part en congé [...] il sait pas comment c'est venu. Pour lui, c'est tombé du ciel !⁴⁶⁵

Rattraper le temps perdu reste hors de portée du plus grand nombre. Seule y parvient, à sa manière, une rescapée de l'Holocauste qu'un tardif retour à ses racines juives aide à maîtriser le souvenir incommunicable du terrible traumatisme et à compenser le désenchantement de son engagement communiste.

J'ai milité après la guerre [...] je voulais presque ne pas être considérée comme juive [...] vous savez, on voulait tellement s'intégrer [...] C'est maintenant que toute ma culture, que tout ça revient [...] Je me rends compte qu'on a une culture extraordinaire [...], ça fait quinze ans que je fais du théâtre [...] Je réapprends le yiddish [que me parlait ma mère jusqu'à sa déportation] [...] grâce au théâtre [...] On vient d'éditer toutes les chansons aussi bien celles des maisons d'enfants que celles des Jeunesses [...] Y a plus de quatre cents chansons [...] On chantait tout le temps [...] Mon mari est très nostalgique du PC [...] J'essaye de lui enlever cette nostalgie et de dire : « écoute, maintenant on vit. Il y a plein de choses à faire » [...] Il est vrai qu'il n'a pas vécu ce que nous avons vécu. Il a eu la chance de se trouver avec ses parents. Ils ont été conseillés, en 40, par un jeune communiste [...] il lui a dit « Ne restez pas à Paris. Partez. » Toute sa famille est partie se réfugier en Dordogne [...] Moi,

⁴⁶² Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

⁴⁶³ Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

⁴⁶⁴ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

⁴⁶⁵ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

j'appartenais à l'avant-garde [...] le respect, la responsabilité [...] Je ne trichais pas [...] Ce sont mes meilleures années⁴⁶⁶.

Le ton de témoignages recueillis à différentes étapes du double travail de deuil et de mémoire trahit le degré d'intégration, de repli ou d'exclusion. Dans ce derniers cas, les sentiments de gâchis et d'échec vont de pair avec les angoisses que nourrit la conscience de l'inexorable, qu'il s'agisse du compte à rebours biologique personnel ou de l'évolution de la société.

C'est fini, ça va vite⁴⁶⁷.

Pour l'instant, à la retraite, je fais encore du travail [...] pour la famille [...] mais de me dire : un jour ça va s'arrêter et, là, j'aurais vraiment plus rien à faire. Alors, ça, ça me stresse un peu⁴⁶⁸.

La tradition ouvrière ou artisane du bien manger est partie avec ces gens-là. Et on a la mal bouffe [...] J'ai peur, j'ai peur, j'ai peur...⁴⁶⁹

L'intolérance, les rejets ne sont pas loin, attitudes compatibles, parfois, avec la tentation de la fuite en avant.

Ah, bien, il change tout à fait le quartier, ça je voudrais bien qu'il change vraiment, parce qu'on en a besoin [...] que ça s'allège un petit peu, parce que là, c'est fou [...] Moi je ne suis pas du tout raciste, mais c'est désagréable d'être chez soi et de ne plus avoir de repères...⁴⁷⁰

Dans l'attente d'un bouleversement total dont on sait qu'il n'aura pas lieu, les incompréhensions et les refus se retournent d'abord contre le présent, en l'occurrence les nouvelles activités et populations du quartier.

L'évolution du quartier [...] me choque⁴⁷¹.

J'ai vu mourir le quartier [...] Il n'y a plus de bouchers [...] bien sûr, il y en a autant qu'on veut, mais ce sont des bouchers nord-africains. Je peux pas y aller [...] alors je vais à la Nation. Les jours de ramadan, on peut plus accéder au métro Couronnes. Il y a les marchands d'herbes, de lait caillé, de galettes [...] Dès que le soleil se couche, hop, on laisse tout, les cageots, les herbes, tout le bazar [...] alors, on est au milieu d'une cochonnerie pas possible. Et puis, le quartier est devenu sale. Bon, c'est pas la faute des gens, mais ils vivent comme chez eux⁴⁷².

Paris s'est tellement embourgeoisé, c'est devenu tellement cher au prix du mètre carré [...] les employés qui pouvaient habiter dans le quartier [...] y a quasiment plus personne [...] Nos trente ouvriers, dans les années 1970, habitaient tous dans le quartier⁴⁷³.

Moins convaincus que résignés ou fatigués, les fatalistes s'inclinent devant l'inéluctable.

⁴⁶⁶ Entretien avec Mme Malka Kahn, le 8 janvier 2003.

⁴⁶⁷ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁴⁶⁸ Entretien avec M. Bernard Grand, le 15 mai 2002.

⁴⁶⁹ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

⁴⁷⁰ Entretien avec Marianne Monier, le 29 mars 2002.

⁴⁷¹ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

⁴⁷² Entretien avec Mme Marianne Monier, le 29 mars 2002.

⁴⁷³ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

Si on fait une projection dans l'avenir, c'est plutôt une vue pessimiste⁴⁷⁴.

Je pense que, bon, il faut faire avec [...] Le problème, c'est que ça tue la main-d'œuvre⁴⁷⁵.

Si j'étais tout seul, peut-être que je ne serais plus là [...] La délocalisation des fabrications ? Cela risque de finir comme ça, si la tendance ne s'inverse pas dans les cinq, six ans à venir⁴⁷⁶.

C'est pas la peine de se leurrer, de se raconter des histoires... Y a pas d'avenir [pour la bibliophilie]. À court terme, c'est sûr qu'on peut se défendre, à moyen terme, c'est déjà pas très sûr, mais à long terme, c'est sûr que...⁴⁷⁷

Désabusé, un maroquinier précise qu'il n'aime pas parler de son travail, « sauf quand les gens nous interrogent..., là, oui, bien sûr ! »⁴⁷⁸. Persuadé de la fin prochaine de son métier, il ajoute :

ça va disparaître dans le souvenir, puisqu'il n'y aura plus de souvenirs, excepté chez ceux qui l'ont pratiqué [...] Voilà, c'est normal.

Le découragement n'interdit pas la recherche de responsables, quête propice à la désignation de boucs émissaires, mais significative, par la variété des « coupables » épinglés, de l'hétérogénéité des critiques, sans doute, aussi, de leur relative impuissance.

J'en veux énormément aux architectes⁴⁷⁹.

Il fallait [...] vider Paris du prolétariat. Pendant longtemps ça a quand même été le phare, au niveau de la classe ouvrière organisée, c'était Paris, il y avait 700 000 métallos dans la région parisienne [...] D'un autre côté [...] bon, à la limite [...] il y a des quartiers [...] où les gens préfèrent que l'usine se débine⁴⁸⁰.

Le quartier ne s'est pas embourgeoisé..., il s'est fait noyauter⁴⁸¹.

Nos dirigeants n'ont certainement pas pensé à nous aider à transmettre notre savoir [...] Ils ont tout de même fondé des écoles de maroquinerie [...] mais c'est vraiment spécial, ce travail d'artisanat [...] Un professeur [...] nous a envoyé une stagiaire [...] c'était soi-disant la meilleure [...] Quand elle est arrivée [...] elle paniquait : « je sais pas faire ça, je sais pas... »⁴⁸².

Contradictaires, les griefs se concentrent sur les « élus » et « l'État » auxquels on reproche de ne pas avoir su ou pu « atténuer » l'ampleur et la brutalité des transformations, de ne pas s'être préoccupés de leurs conséquences quand ils n'ont pas contribué à leur aggravation. L'enseignement professionnel déclenche ainsi le tir croisé des ouvriers et des artisans.

⁴⁷⁴ Idem.

⁴⁷⁵ Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

⁴⁷⁶ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

⁴⁷⁷ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

⁴⁷⁸ Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

⁴⁷⁹ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁴⁸⁰ Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

⁴⁸¹ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁴⁸² Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

Dans les années 70, l'État [...] dans sa grande mégalomanie [...] a tout fait pour supprimer les formations en apprentissage [...] pour avoir la mainmise sur tout ce qui était formation⁴⁸³.

Ils feraient mieux de sortir de l'enseignement général ceux qui ne sont pas doués et, par contre, les intéresser aux enseignements techniques [...] Seulement, en France, il y a un problème [...] on a la diplômite aiguë⁴⁸⁴.

Dans les collèges [...] ils ont méprisé vraiment le travail manuel. Ils s'en rendent compte [...] on a fait un grand pas en avant [...] Il est peut-être trop tard⁴⁸⁵.

Confondues dans la réprobation généralisée des « institutions », les organisations consulaires ou patronales parisiennes ne bénéficient d'aucune indulgence de la part des chefs d'entreprise.

Les syndicats professionnels ? Zéro, zéro [...] Quand on a créé Fontaine-au-Roi Initiatives [...] la Ville de Paris nous regardait comme des zombies [...], la Chambre de Commerce nous a demandé ce qu'on était en train de faire là, parce qu'on les emmerdait⁴⁸⁶.

Si les anciens syndicalistes ouvriers consentent, seuls, une amorce d'autocritique dans les ratés du passage du relais aux jeunes générations, cette reconnaissance se double d'un jugement où la sévérité l'emporte sur l'empathie à l'égard du comportement de leurs cadets.

C'est en train de disparaître. Je dis que ce qu'on fait là, on aurait dû le faire bien plus tôt les uns et les autres⁴⁸⁷.

Il y a peut-être un manque d'enseignement des anciens comme nous aux jeunes générations, nous n'avons pas expliqué ce qu'ils devaient aux luttes et au syndicalisme... Les Français ont perdu toute notion de combativité [...] Avec le chômage [...] c'est la peur qui domine [...] et puis le manque de conscience de classe [...] Ils ont un peu honte d'être ouvrier [...] C'est un peu dégueulasse [...] les non grévistes, ils se disent « s'il y a une grève et qu'ils obtiennent quelque chose, de toute façon, j'en profiterai... »⁴⁸⁸.

Sur fond de mutation accélérée, l'observation, rien moins que passive ou distanciée, du présent à partir d'expériences par trop clivées pour permettre l'échange et la communication, fait de l'incompréhension la matrice d'une intolérance expansive. Au regard d'un passé reconstruit par la nostalgie, toutes les manières d'être d'« intrus », adeptes d'une sociabilité démonstrative ou de loisirs incongrus dans ce quartier longtemps voué au travail, deviennent insupportables. C'est flagrant avec l'irruption récente d'activités et d'animations nocturnes.

⁴⁸³ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

⁴⁸⁴ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

⁴⁸⁵ Entretien avec M. Leone, le 25 juin 2002.

⁴⁸⁶ Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

⁴⁸⁷ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

⁴⁸⁸ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

En plus, on vient s'encaïllir dans les quartiers populaires, avec une clientèle qui fonctionne uniquement le week-end, c'est quand même assez déplorable⁴⁸⁹.

Décalés et ancrés dans des temps qui ne concordent pas, les modes de vie paraissent incompatibles. La résolution des tensions ne semble plus possible, dès lors, que par l'élimination des « perdants ».

Tout ce qu'on sait, c'est que ça chasse les gens [...] ça je sais [...] les gens qui demeurent dans le coin [...] n'aiment pas le bruit [...] Il y a une vie qui est déconnectée du quartier. Ce qui est inquiétant⁴⁹⁰.

Ne nous étonnons si, dans ces conditions, un certain devoir de mémoire côtoie, à l'occasion, la pathologie des mémoires individuelles. « C'est quelque chose de dramatique. Il est complètement dans le passé... »⁴⁹¹, note l'une de nos interlocutrices à propos d'un témoin, dont elle reconnaît, sans l'envier, « qu'il sait tout ».

CONCLUSION : DES ENJEUX FORTS

Par ce qu'il mobilise et sélectionne, l'acte de remémoration met en jeu, à la fois, la socialisation passée des individus et, plus encore, leur rapport aux autres actuel, clé d'une contextualisation sur laquelle il faut revenir.

Revendiqué ou suggéré par plusieurs de nos interlocuteurs - enquêtés, voire enquêteurs -, le « devoir de mémoire »⁴⁹² du travail est souvent défini en termes de combat et de « résistance ».

C'est vrai que je ne suis pas très optimiste ni pour mon métier ni pour ce quartier ni même, je dirais, pour la vie de façon générale, il n'empêche que j'ai envie de me battre...⁴⁹³.

Ce qui nous a surtout fait mal au cœur [...] vous connaissez certainement [la librairie] qui s'est battue pour avoir l'espace où il y a ce nouveau café branché [...] Je l'ai aidée. Tout, on a essayé de..., il n'y a pas eu moyen... Oh, bien oui ! Moi, je suis résistant, hein ! [...] Je n'ai pas le choix de toute façon ! (rire) J'ai pas le choix⁴⁹⁴.

Je me définis comme un résistant, de longue date [...] De toute façon [...], aussitôt que tu fais quelque chose qui sort des sentiers battus, t'es dans la résistance⁴⁹⁵.

Les intéressés soulignent la dimension politique, sociale et culturelle de la lutte qu'ils mènent contre l'oubli du passé en ce haut lieu du travail.

⁴⁸⁹ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

⁴⁹⁰ Entretien avec M. Leone, le 25 juin 2002.

⁴⁹¹ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

⁴⁹² On sait la fortune de l'expression de « devoir de mémoire », définie comme la justice rendue à un autre que soi, empruntée au titre d'un entretien donné par Primo Lévi en 1983 et publié en 1995.

⁴⁹³ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, 17 juillet 2002.

⁴⁹⁴ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

⁴⁹⁵ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

J'avais jamais voté avant que le Front national fasse 17 % à Dreux, en 1983 [...] J'ai dit, il faut ramener de la maturité politique dans la tête des gens, surtout dans la tête des jeunes [...] J'ai donc décidé [...] d'organiser [...] un truc qui va s'appeler [...] pas 'café citoyen' parce que le mot est un peu galvaudé, mais quelque chose qui va tourner autour de ça⁴⁹⁶.

Je m'occupe quand même de beaucoup de choses, que je vous explique, je suis président d'une association qui s'appelle Les Quatre A, dont le siège est à la mairie et qui s'occupe des artisans d'art, j'ai l'Association des photographes parisiens, je suis membre de la direction de la Confédération nationale du logement [...] J'ai été administrateur de la société d'HLM qui voulait acheter ces locaux [de la Maison des Métallos] pour en faire des logements sociaux [...] C'était mission absolument impossible de faire des logements dans les locaux tels qu'ils sont là [...] Alors, logement social éliminé, maintenant, c'est le logement privé [...] ça, c'est plus grave ! Alors, voyez, j'ai suivi [le comité Métallos]... J'ai signé des pétitions...⁴⁹⁷.

Ce type de militantisme en rejoint d'autres dans l'action contre la destruction des traces des activités de l'îlot - le « village » - d'antan, condition présumée du renouveau attendu des sociabilités, valeurs, mythes et utopies - solidarité, convivialité, mixité sociale, égalité... - que l'on s'obstine à leur associer.

Mais l'utopie, elle n'est pas morte, surtout dans le XIe⁴⁹⁸.

C'est mon métier, vendeur d'utopie, fabricant d'utopie [...] Au départ, l'association Faire Utopie Réalisable, c'est un tremplin pour des projets ou des idées, surtout en vue de travailler sur des problèmes sociaux, politiques. Et le festival de courts-métrages, ça a été pour me rappeler les 18 ans et lier quelque chose de culturel au café [...] Je trouvais qu'on avait une vision complètement erronée du travail [...] Les prolos sont pas tous débiles [...] montrer que travailler c'est pas sordide [...] Pour moi qui ai bossé..., c'est beau..., c'est génial..., c'est somptueux⁴⁹⁹.

Derrière ma conception du travail de libraire [...] il y a évidemment mon positionnement personnel, mon choix politique [...] Je suis quelqu'un qui a fait le choix - depuis très longtemps et qui n'en a jamais varié -, de changer ce monde dans lequel on vit [...] et aujourd'hui, peut-être, c'est ma façon à moi de militer⁵⁰⁰.

On sait le rôle des initiatives associatives, institutionnelles, familiales, etc., dans l'émergence, l'affirmation et la longévité de telles exigences.

La richesse de ce quartier et ce qui peut le sauver, c'est une vie associative qui est assez forte. C'est l'association autour des Métallos, c'est aussi l'association Belleville-Insolite..., c'est le foyer Picoulet, c'est Feu Vert, ce sont les écoles..., c'est tout ce travail [...] cette toile d'araignée... qui existe encore avec les gens⁵⁰¹.

En principe, le syndiqué retraité, il reste attaché à son syndicat ou à sa section d'entreprise [...] A Paris, on a été amenés [...] à se constituer en syndicat avec des sections syndicales de retraités qui n'ont plus de liens avec les entreprises parce qu'il n'y a plus d'entreprises ! [...] Mais on se rencontre avec des gens qu'on connaît

⁴⁹⁶ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

⁴⁹⁷ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

⁴⁹⁸ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁴⁹⁹ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

⁵⁰⁰ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, 17 juillet 2002.

⁵⁰¹ Idem.

pour aller vers des gens qu'on ne connaît pas [...] parce qu'ils sont d'un autre boulot [...] Le service public, ça n'a rien à voir avec le privé, d'où la difficulté d'amalgamer [...] surtout à Paris [...] D'où le rôle de l'Institut d'histoire de la fédération de la métallurgie⁵⁰².

En étant toujours syndiqué, avec des copains comme [Barot], on se revoit et j'ai des copains que je vois une fois par an, à l'occasion des assemblées [...] Sinon, il n'y aurait rien [...] Il y a une coupure, hein, lorsqu'on est à la retraite [...] De se voir, ça nous rappelle les choses et puis, il suffit qu'il y en ait un qui rappelle des choses et, là, on le rejoint [...] sinon, d'être retraité, vous perdez un peu de votre personnalité⁵⁰³.

Après la retraite, j'ai adhéré à l'association des anciens de Suchard. On faisait un repas annuel [...] Mais j'ai laissé tomber, parce que c'était repris en main par des réacs, des mecs qui jouaient les gros bras [...] que j'aimais pas beaucoup [...] Je reste syndiqué [...] je rencontre des anciens quand je viens ici [au '94'] [...] mais je vais avoir 83 ans..., on devient casanier⁵⁰⁴.

Nombre de projets locaux visent, précisément, à favoriser la transmission intergénérationnelle des cultures et des savoirs.

Je vais essayer de relier, avec l'association Images et Mots, les enfants des banlieues avec les enfants des villes, pour qu'il y ait un échange. C'est pour ça que je comptais beaucoup sur la Maison des Métallos, pour que ce soit un lieu d'échanges⁵⁰⁵.

Notre Association des familles espagnoles a été créée dans les années 80 [...] On a avait eu des enfants qui arrivaient à l'âge d'aller à l'école [...] On a demandé à notre consul, enfin à notre gouvernement, des classes complémentaires [...] On voulait un système semblable à celui qui existait en Espagne [...] que nos enfants suivent des cours comparables, si on voulait retourner en Espagne [...] Les livres viennent directement d'Espagne [...] On privait nos enfants de samedi après-midi ou bien de mercredi [...] On en profitait aussi pour faire des fêtes typiquement espagnoles [...] Maintenant, on se bat pour garder les écoles pour nos petits-enfants⁵⁰⁶.

Au sein d'une association professionnelle parisienne, un artisan photographe organise

des expositions à thème, on a fait aussi des histoires de quartier 'Il était une fois le XIe', 'Belleville autrefois et aujourd'hui'⁵⁰⁷.

Pour ce que l'on peut en saisir, il semble que le mouvement de remémoration-réhabilitation du travail ait commencé à prendre forme dans les années 1980.

C'est plus facile maintenant, dans le sens où il y a un foisonnement d'associations...⁵⁰⁸

Fréquente, la voie associative souffre, cependant, de la fragilité de son enracinement local que trahit la faible part que prennent à son extension les habitants de l'arrondissement, pour ne rien des actifs d'aujourd'hui qui, souvent, résident ailleurs.

⁵⁰² Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

⁵⁰³ Entretien avec M. Louis André, le 5 avril 2002.

⁵⁰⁴ Entretien avec M. Pierre Martin, le 10 juillet 2002.

⁵⁰⁵ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁵⁰⁶ Entretien avec Mme Garcia, le 5 juin 2002.

⁵⁰⁷ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

⁵⁰⁸ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

Pour ce que j'en vois, très peu de gens de ces associations, oui, très peu sont des habitants du quartier⁵⁰⁹.

Le constat n'épargne pas la très emblématique Maison des Métallos.

Oui, c'est un beau bâtiment [...] je sais que c'est devenu une maison de la culture entre guillemets, je crois qu'ils savent pas très bien ce qu'ils vont en faire [...] La démarche est... un petit peu intellectuelle [...] Il y a un petit groupe de personnes qui décident [...] La première chose à faire c'était de savoir s'il restait des métallos dans le quartier...⁵¹⁰.

Je ne connais absolument pas ce lieu, mais quand je passe en voiture, je vois souvent du monde et je regarde⁵¹¹.

Lieu de passage et de représentations, dans tous les sens du terme, des collectifs les plus divers, elle peine à favoriser d'authentiques échanges entre associations, au-delà de la défense de son statut de maison commune et du minimum de discipline nécessaire à la distribution des salles. L'entretien entre l'adhérente de l'une d'elles et un libraire musulman qu'elle venait interroger est, à cet égard, révélateur :

On a même organisé un concert [...] les Sabri Brothers [...] Je ne sais pas si vous vous souvenez, c'était en janvier de l'année dernière... Non, vous ne vous souvenez pas !⁵¹².

Plusieurs professions participent, en un sens, de ces initiatives mémorielles, de transmission et de passage. C'est l'évidence pour les enseignants ou pour tel artiste peintre qui ne refusent pas les travaux de restauration⁵¹³ auxquels concourent également des artisans spécialisés dans la fabrication de pièces de style ancien.

On fait des objets d'art, oui [...] de haute époque, du Louis XIV, du Louis XV, du Louis XVI, de l'Empire...⁵¹⁴

Ce qui me plaît dans ce local, c'est qu'il a une histoire, une vie [...] Ce qui m'intéresse, c'est le fait que libraire, c'est un métier à la fois d'histoire, de mémoire et de transmission [...] Pour faire vive ce local avec toute son histoire [...], j'ai mis des photos du passé, de son passé [...] Ce métier fonctionne énormément sur la mémoire [...] le passé pour l'avenir⁵¹⁵.

On a voulu promouvoir un produit qui est [...] complètement méconnu : la pâtisserie algérienne⁵¹⁶.

On édite des livres musulmans en français [...] On fait connaître la voie soufi...⁵¹⁷

Mes photos d'ateliers d'artisans, c'est vrai que j'ai une préférence pour les gens au travail, je privilégie le travail manuel dans mes

⁵⁰⁹ Idem.

⁵¹⁰ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

⁵¹¹ Entretien avec Mme Yasmina Boudjema, le 17 octobre 2002.

⁵¹² Entretien avec M. Abdallah, le 21 janvier 2003.

⁵¹³ Entretien avec M. Maurice Girard, le 15 mai 2002.

⁵¹⁴ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

⁵¹⁵ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, 17 juillet 2002.

⁵¹⁶ Entretien avec Mme Yasmina Boudjema, le 17 octobre 2002.

⁵¹⁷ Entretien avec M. Abdallah, le 21 janvier 2003.

photos [...] Les mains, les mains qui travaillent et puis voir un petit peu la cervelle [...] J'ai le projet d'éditer un livre [...] avec la mairie [...] sur le travail artisanal dans le XI^e [...] Ils essayent de privilégier à mort le faubourg Saint-Antoine pour rattraper la grosse bêtise d'avoir chassé les ébénistes, mais ici il y a les métallurgistes...⁵¹⁸

Je suis le dernier, ou presque, à Paris, à faire du repoussage au marteau [...] C'est un métier qui est en train de disparaître [...] Il y a des techniques qui permettent de gagner du temps, par exemple la soudure à l'arc, mais moi, dès le début, j'ai voulu apprendre vraiment toutes les techniques traditionnelles, donc la soudure à chaude portée, la soudure à la forge..., je sais faire et je les utilise de temps en temps, quand ça m'est demandé, quand je veux faire une pièce dans les règles de l'art⁵¹⁹.

La formation professionnelle apparaît pouvoir garantir la préservation des techniques et des savoir-faire. Selon des modalités et à partir de considérations diverses, plusieurs témoins évoquent d'ailleurs leur expérience en ce domaine.

Dans le cadre de la formation permanente [...] après 1968, la section des graveurs a établi tout un programme afin que les ouvriers se perfectionnent tout au long de leur carrière [...] Évidemment, notre truc, il allait beaucoup plus loin que ce que voulaient faire les patrons [...] : des stages de 8 à 15 jours..., comment affûter les fraises. Des choses comme ça, ça ne concernait pas les graveurs...⁵²⁰.

Tandis qu'un chef d'entreprise précise qu'il fait « toujours partie [...] du jury du CAP de sellier-harnacheur »⁵²¹, un artisan signale qu'il a fourni des pièces pour des cours⁵²². Un autre explique qu'il reçoit des stagiaires et s'implique depuis 30 ans dans les activités d'un lycée technique de Montreuil⁵²³. D'autres, encore, contournent les obstacles qui les font hésiter à accueillir un apprenti.

On pourrait former un apprenti, mais il y a un gros problème [...] social, parce qu'on n'a pas assez d'argent pour financer cette formation [...] et puis moral, parce qu'il faudrait être toujours sur lui [...] On a trouvé un biais : l'Association des photographes parisiens [...] qui a pour but de transmettre le savoir-faire artisanal [...] Je n'ai pas d'apprentis [...] mais j'ai eu des stagiaires⁵²⁴.

Un jeune ferronnier d'art confie son intention de former d'autres jeunes, lorsqu'il aura consolidé une installation encore récente.

Je pense que quand on a eu à cœur d'apprendre un métier, on a aussi à cœur de le transmettre⁵²⁵.

Il faut compter, enfin, avec ces projets et de réalisations familiaux ou individuels dont l'enquête a mis à jour la profusion, mais dont les chances d'aboutir sont d'autant plus

⁵¹⁸ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

⁵¹⁹ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

⁵²⁰ Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

⁵²¹ Entretien avec M. Brun, le 21 juin 2002.

⁵²² Entretien avec M. Ettore Mario, le 16 novembre 2002.

⁵²³ Entretien avec M. Charles Bard, le 21 novembre 2002.

⁵²⁴ Entretien avec M. Henri Leone, le 25 juin 2002.

⁵²⁵ Entretien avec M. Jean Blaise, le 19 septembre 2002.

grandes qu'elles s'appuient sur des réseaux et disposent de relais.

En 1992, j'ai fait cette enquête [sur le patrimoine industriel du quartier] avec quelques autres personnes [...] On a trouvé des vestiges de ces usines [...] toujours présents, c'était pas encore aménagé en appartements [...] L'objectif c'était de faire une exposition [...] Je l'ai faite avec la paroisse, mais elle n'est pas restée longtemps [...] des jeunes voyous sont venus brûler les panneaux [...] J'ai voulu tout sauvegarder [...] j'ai fait une brochure⁵²⁶.

Après son départ à la retraite, un graveur sur métaux éprouve le besoin de revenir dans son entreprise et obtient de pouvoir filmer, caméscope en main, les gestes et les techniques de son ancien métier.

Je voulais faire un film sur la gravure [...] afin de le montrer. Peut-être que ça pourrait servir maintenant, au niveau de la mémoire, de montrer comment on travaillait à cette époque-là [1980][...] C'est pratiquement fini la façon de travailler comme ça [...] c'était pour essayer de montrer aux apprentis, dans les écoles, quoi...⁵²⁷.

À l'occasion, les institutions s'en mêlent. Deux amies de la fille d'un graveur sur métaux retraité récupèrent ainsi une partie des outils de l'artisan au profit des collections du Musée des arts et traditions populaires⁵²⁸.

En sens inverse, le recueil ou la simple évocation de la mémoire du travail facilitent l'intégration dans le quartier de ceux qui s'ouvrent à cette démarche. Plus fondamentalement, elle est un préalable à la maîtrise des dynamiques urbaines par la connaissance et la reconnaissance.

J'avais des contacts avec les gens, j'emmenais mon fils à l'école, je le reprenais, j'étais à la Fédération des parents d'élèves, j'étais, disons, actif [...] Je me tiens au courant, j'ai beaucoup de papiers de différents groupes [...] [mon magasin est] le rendez-vous d'ATTAC du XIe, j'ai des gens de Ras l'Front, des gens de la CNT ou des mouvements un peu anarcho-troskystes ...⁵²⁹

J'ai tout de suite cherché à avoir des contacts avec les écoles du quartier [...] avec les associations [...] donc, depuis 1989, j'accueille toutes les semaines des groupes d'enfants sur le temps scolaire, dans la librairie [...] on accueille aussi les femmes du centre Picoulet [...] elles font ici un atelier de lecture et d'écriture avec deux femmes écrivains [...] Chaque fois qu'on a fait des animations un peu ouvertes, pour 'Lire en Fête', on a toujours essayé d'associer le plus de gens possible, d'autres commerçants aussi, de sorte que tout le monde puisse se retrouver autour du livre [...] Il se trouve que les gens qui ont acheté, il y a dix, quinze ans, ici, sont plutôt des gens comme moi, qui ont envie d'intervenir dans le monde qui les entoure⁵³⁰.

Je suis dans une association [Fontaine-au-Roi Initiatives, FARI] qui a été fondée à mon initiative et qui a pour objectif d'essayer de favoriser [...] la création d'entreprises [...] Parce que nous pensons que, dans ce quartier de tradition ouvrière, ça serait dommage que ne s'installent que des artistes, que l'on ne favorise que les activités

⁵²⁶ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

⁵²⁷ Entretien avec M. Jean Barot, le 17 juin 2002.

⁵²⁸ Entretien avec Mme Jean, le 29 mai 2002.

⁵²⁹ Entretien avec M. Omar Malik, le 6 juin 2002.

⁵³⁰ Entretien avec Mme Gisèle Mohr, 17 juillet 2002.

culturelles [...] On aide à bâtir les projets [...] on peut arriver à obtenir des prêts sans intérêts de 50 000 francs [...] on a fait un inventaire des locaux disponibles...⁵³¹

FARI a commencé il y a sept, huit ans [...] mais ce n'est vraiment efficace que depuis l'an 2000 [...] Les personnes ont un peu changé au niveau local [...] Maintenant, la Ville de Paris trouve ça plutôt bien... « Ecoutez, surtout n'arrêtez pas... », ils ont créé une structure qui s'appelle Paris Initiatives Entreprises, qui en gros fait ce que nous faisons [...] On est devenu un espèce de satellite [...] On instruit les dossiers, on les amène là-bas...⁵³²

Désireux de créer un coin lecture dans son magasin, un libraire précise :

J'en ai parlé à plein de gens du quartier qui m'ont proposé - ils travaillent dans le théâtre, l'édition... - de faire de la lecture, une ou deux heures par semaine, bénévolement [...] Moi je pense qu'il y a un travail de fond à faire sur le terrain [...] montrer que c'est pas juste un quartier où on jette les gens oubliés, que c'est un quartier qui, autrefois, bougeait, qui avait une activité. Et qui en a toujours [...] Le fait d'être au courant de tout cela, ça mettrait directement au contact avec ce qui se passe dans la société, quotidiennement...⁵³³

Il arrive toutefois que le passé et ses traces, au contact des enclaves « branchées » d'aujourd'hui, servent d'alibi au décor, exotique et éclectique d'un post-modernisme ancré dans un présent sans mémoire ni projet.

Cela les intéresse pour le décor. Je suis récemment allé voir une maman d'élève [...] juste à côté [...] Quand on rentre [...] on voit bien que c'est une usine [...] On a gardé les poutres, des choses comme ça qu'ils n'ont pas pu faire disparaître [...] Cette dame sait probablement que c'était une usine, mais je ne sais même pas si elle a appris ce qu'on y faisait [...] je pense que ça ne l'intéresse pas⁵³⁴.

Ils ne pensent pas que ce quartier ait eu une vie avant eux [...] Ils ne connaissent pas la vie du quartier, l'artisanat et tout ça [...] pour la plupart, à 90 %, ce sont des intellectuels qui arrivent ici...⁵³⁵

Je crois même que les gens qui habitent là n'en ont rien à foutre [...] Tous les jeunes [...] que je connais [...] travaillent dans l'infographie, tout ça [...] pour eux, la métallurgie c'est un truc, je pense qu'ils savent même pas ce que c'est⁵³⁶.

Dans le quartier, il y a plein de gens qui habitent ici, ils savent même pas qu'il y avait un cinéma au coin, que la synagogue, un peu plus loin, était, autrefois, un cinéma... Pareil, pour ce qui est des activités professionnelles, il y a plein de gens qui ne sont pas au courant⁵³⁷.

Lors des Journées du patrimoine, la voisine d'un artisan, attirée par le panneau annonçant que les portes de l'atelier seraient ouvertes pendant le week-end découvrira ainsi, après des années de résidence, que son immeuble abritait une imprimerie⁵³⁸.

⁵³¹ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

⁵³² Entretien avec M. Thomas Hansi, le 4 juillet 2002.

⁵³³ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

⁵³⁴ Entretien avec M. Etienne Moine, le 17 mai 2002.

⁵³⁵ Entretien avec M. Bernard Grand, le 6 mai 2002.

⁵³⁶ Entretien avec M. Alain Blanc, le 17 juillet 2002.

⁵³⁷ Entretien avec M. Hassan Djaoun, le 18 juin 2002.

⁵³⁸ Entretien avec M. Michel Odan, le 10 octobre 2002.

ANNEXES

1 . RECAPITULATIF DES ENTRETIENS

Date	Nom et profession*	Entretien mené par	Nature du rapport avec le quartier	Intervieweurs
29 mars 2002	Mme Marianne Monier, Retraitée, fille de militant syndical mort en déportation	Hubert Doucet et Michel Pigenet	À toujours résidé dans le quartier, longue fréquentation du '94'	
5 avril 2002	M. Louis André retraité de la métallurgie, militant syndical	Michel Pigenet	A travaillé dans le quartier	
18 avril et 15 mai 2002	M. et Mme Bernard Grand, maroquiniers	Jamila Kouati et Thomas Le Roux	Habitent et travaillent dans le quartier depuis 1964	Thomas Le Roux Jamila Kouati
6 mai 2002	M. Étienne Marchand, retraité de la métallurgie, militant syndical	Michel Pigenet	A travaillé dans le quartier	
15 mai 2002	M. Maurice Girard, sculpteur	Jamila Kouati et Thomas Le Roux	Travaille et réside dans le quartier depuis 1983	Jamila Kouati Thomas Le Roux
17 mai 2002	M. Étienne Moine, ancien responsable des ressources humaines au Secours catholique	Michel Pigenet	À longtemps résidé dans le quartier, actif dans le milieu associatif	
28 mai et 17 juin 2002	M. Jean Barot, retraité de la métallurgie, dirigeant du syndicat des métaux du XIe	Michel Pigenet	A travaillé dans le quartier dont il connaît bien les entreprises métallurgiques	
29 mai 2002	Mme Jean, fille d'un artisan graveur/métaux	Pierre-Jean Derainne et Jamila Kouati	A résidé dans le quartier ou travaillait son père	
5 juin 2002	Mme Garcia	Michel Pigenet	Travaille et réside dans le quartier, participe à sa vie associative	
6 juin 2002	M. Omar Malik, gérant d'un dépôt-vente, maison de thé	Michel Pigenet	Travaille et réside dans le quartier	
11 et 25 juin 2002	M. Henri Leone, photographe	Michèle Husson-Riflet et Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 1979, habite dans le XIe	Gisela Kopper Thomas Le Roux
18 juin 2002	M. Hassan Djaoun, libraire Marchand de journaux	Michèle Husson-Riflet et Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 2000	Michèle Husson Thomas Le Roux
21 juin 2002	M. Brun, chef d'entreprise de sellerie industrielle	Michèle Husson-Riflet et Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 1961	
4 juillet 2002	M. Thomas Hansi, chef d'entreprise	Michel Pigenet	Entreprise installée dans le quartier depuis 1868, y travaille depuis 1978, habite dans le XIe, responsabilités dans le secteur associatif	
10 juillet	M. Pierre Martin, retraité de la	Michel Pigenet	A travaillé dans le quartier	

2002	métallurgie, militant syndical			
17 juillet 2002	Mme Gisèle Mohr, li- braire	Gisela Kopper et Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 1988, a habité dans le XIe	Gisela Kopper Thomas Le Roux
17 juillet 2002	M. Alain Blanc, gérant de café	Juliette Barbier et Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 1998	Juliette Barbier Thomas Le Roux
19 septembre 2002	M. J Blaise, ferronnier d'art	Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 2001	Thomas Le Roux
10 octobre et 5 no- vembre 2002	M. Michel Odan, re- traité, ancien artisan imprimeur	Angénic Agnero et Nathalie (Belleville Insolite) et Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 1974	Nathalie et Angénique (Belleville insolite) Thomas Le Roux
17 octobre 2002	Mme Marie Reine, pharmacienne	Michèle Husson- Riflet	Travaille et habite dans le quartier depuis 1992	
17 octobre 2002	Mme Yasmina Boudjema, gérante d'une pâtisserie algérienne	Michèle Husson- Riflet	Travaille dans le quartier depuis 2001	
16 novembre 2002	M. Ettore Mario, artisan formier	Angénic Agnero et Nathalie (Belleville Insolite)	Travaille dans le quartier depuis 1992, habite dans le XIe	
21 novembre 2002	M. Charles Bard, chef d'entreprise de repeussage	Gisela Kopper et Thomas Le Roux	Travaille dans le quartier depuis 1974, mais les ateliers ont été installés par son père en 1953	Gisela Kopper Thomas Le Roux
7 janvier 2003	M. Lionel Gorce retraité, cadre commercial dans une fabrique de boutons	Jamila Kouati et Thomas Le Roux	Très longue présence professionnelle dans le quartier	M. Pigenet
8 janvier 2003	Mme Malika Kahn, retraîtée, ancienne puéricultrice à la Policlinique des Métallurgistes	Pierre-Jean Derainne et Jamila Kaouti	A travaillé à la Policlinique des Métallurgistes dans les années 1950	M. Pigenet

* Les noms ont été modifiés afin de respecter l'anonymat des personnes interrogées.

2 . DOCUMENT DE PRESENTATION DE L'ENQUETE

LA MEMOIRE DU TRAVAIL DANS LE 11e ARRONDISSEMENT.

Objectifs

Haut lieu historique d'une industrie parisienne faite d'ateliers imbriqués dans l'habitat, le 11e arrondissement n'a pas échappé aux amples transformations qui, depuis plusieurs décennies, ont bouleversé les activités et le peuplement de la capitale. Qu'en est-il de la mémoire de ces activités, des savoir-faire et de la vie sociale qui leur étaient associés ?

Qu'en savent et pensent les nouveaux habitants, réduits à ne plus en apercevoir, aujourd'hui, que les ultimes traces - immeubles, enseignes, noms de cités, d'impasses ou de cafés... - . Dans quelle mesure les souvenirs de ce passé du travail nourrissent-ils encore les mémoires et identités collectives actuelles ?

Ces questions sont au centre de l'enquête menée dans l'îlot délimité par les rues Oberkampf, Moret, Jean-Pierre Timbaud et l'avenue Parmentier. Lancée, au printemps 2002, par le Centre d'Histoire sociale du XXe siècle (Université de Paris 1) avec le concours d'associations du quartier, elle doit se dérouler pendant un semestre. Éléments essentiels d'une étude en cours sur l'histoire contemporaine du travail et de la capitale, ses résultats pourront servir ultérieurement, avec l'accord des témoins(*), à la réalisation d'initiatives et d'animations locales.

* Les enquêteurs s'engagent à respecter l'anonymat des témoins auxquels il reviendra de préciser sous quelles conditions ils acceptent qu'il soit fait usage des entretiens réalisés.

3 . A C T E D E D O N A T I O N D ' E N R E G I S T R E M E N T , D ' I M A G E S E T D E D O C U M E N T S

*Je soussigné(e)
accepte que soi(ent) donné(s) au Centre d'Histoire sociale du
XXe siècle de l'Université de Paris 1
l'enregistrement que j'ai accordé à M., Mme, Melle
le
et, le cas échéant,
les photos prises à cette occasion
ainsi que les documents cédés.*

Le Centre s'engage à en assurer la conservation.

*J'accepte, par ailleurs, qu'il en soit fait usage, sous la stricte
responsabilité du Centre d'Histoire sociale du XXe siècle.*

Paris, le

Signature :

4 . G U I D E D ' E N T R E T I E N

RAPPEL METHODOLOGIQUE DESTINE AUX ENQUETEURS.

Récapitulatif des différentes manières d'aborder les thèmes au cœur de nos interrogations, le plan d'entretien ci-joint relève davantage de l'aide-mémoire à l'usage de l'enquêteur que d'un programme à suivre à la lettre. Il se distingue en cela d'un questionnaire au sens strict du terme.

On gardera présent à l'esprit qu'une enquête constitue toujours une « intrusion ». Acceptée, celle-ci suppose d'autant plus l'établissement d'un rapport de confiance que la remémoration souhaitée s'avère parfois douloureuse par la remise à jour d'événements malheureux, d'attentes déçues, d'un travail de deuil inachevé. Partant de là, il convient de rappeler, en préalable à toute rencontre, le cadre, les objectifs, les modalités de celle-ci. Il revient à l'enquêteur de ne pas en sortir.

Il importe de s'adapter à chaque interlocuteur, de lui laisser le temps de développer ses explications et opinions. L'entretien ne saurait tourner l'interrogatoire. Il y a lieu de bannir les interruptions répétées comme les questions trop générales, déconcertantes et propices aux réponses stéréotypées. Compréhensive, la méthode retenue vise à rassurer et à encourager le témoin. S'il convient d'aider ce dernier à mobiliser sa mémoire et à exprimer son point de vue de manière aussi exacte que possible, l'enquêteur ne peut en aucun cas se substituer à lui. Souvent nécessaires en cours d'entretien lorsqu'il s'agit d'éclairer un propos, une hésitation, voire un silence, les relances doivent ainsi proscrire le mode du conseil, du jugement et de la contradiction. Il en va autrement lorsque l'enquêteur se réfère de manière explicite à des arguments ou à des prises de position entendus à l'occasion de précédents entretiens.

Il est fortement recommandé de se munir de photos et de plans susceptibles de seconder la manifestation des souvenirs et de favoriser le repérage des faits et lieux évoqués. Inversement, les enquêteurs ne manqueront pas de demander aux personnes contactées si elles ont conservé des documents ou objets en rapport avec le travail dans le quartier. En cas de réponse positive, ils n'oublieront pas d'aborder la question d'une éventuelle reproduction.

Quelles que soient les facilités offertes par le magnétophone, il s'en faut de beaucoup que la parole enregistrée suffise à rendre compte d'entretiens consacrés au

travail, souvent ponctués de gestes. On s'efforcera, en conséquence, de prendre des notes sur ces derniers et de signaler les conditions et le lieu de la rencontre.

A. La mémoire du travail dans le 11^e arrondissement.

Actif ancien ou actuel du quartier.

Éléments d'identification (strictement confidentiels)

- Nom, prénom
- Date et lieu de naissance
- Adresse
- Situation professionnelle actuelle

Point de départ possible : une mémoire vivante ?

- À la lecture du questionnaire avez-vous éprouvé des difficultés pour vous rappeler certains aspects évoqués ?

Si oui, lesquels ?

Si non, quels aspects vous sont le plus facilement revenus en mémoire ? Pourquoi ?

- Avant cette enquête, aviez-vous déjà eu l'occasion, dans une période relativement récente, de vous remémorer, voire de discuter, de votre passé professionnel dans le 11^e arrondissement ?

Si oui, à quand cela remonte-t-il ? à quelle occasion ? avec qui ?

Si non, hésitez-vous ou ne jugez-vous pas utile d'en parler ? Pourquoi ? isolement/page tournée/faits trop anciens/faits jugés sans intérêt - pour vous ; pour les autres (famille ? amis ?)

Travailler dans un vieux quartier industriel de Paris

- Aviez-vous vécu dans ce quartier avant d'y travailler ? Dès l'enfance ? Où ? Que saviez-vous de ces activités ? Origine de cette connaissance ?

- Sans y avoir vécu, aviez-vous déjà fréquenté ce quartier ? À quel titre ? Impressions ?

- Itinéraire géographique et professionnel avant de venir travailler dans le quartier ? Part du choix et des nécessités dans cet itinéraire ?

- Quelle idée vous faisiez-vous des activités, des entreprises, de la main-d'œuvre du quartier ? des salaires ? du quartier lui-même avant d'y venir ? Atouts et inconvénients supposés ? Sources de cette réputation ? Degré d'exactitude de celle-ci ?

- Circonstances de la venue ? Pourquoi ? Quand ? Où ? Comment ? Conditions concrètes d'embauche ou d'installation (artisan, chef d'entreprise, commerçant, profession libérale...)?

- Votre conjoint (éventuel) travaillait-il ?

Si oui, quel emploi ? dans le quartier ?

Que pensait-il de votre travail ? du quartier ?

- Souvenir de la première journée de travail ? Nature de l'entreprise (branche/taille/sous-traitance) ? Description de l'atelier ou du lieu de travail ? Disposition des locaux (ateliers, rôle de la cour, situation par rapport à la rue, aux logements) ? Premiers contacts avec le personnel ? Rites d'arrivée et d'intégration (épreuves/bizutage/payer à boire...)?

- **Témoignage salarié.** Caractéristiques de ce premier travail dans le quartier : qualification reconnue ? compétences requises ? outillage ? organisation et distribution du travail ? mode de rémunération ? niveau de rémunération (par rapport aux collègues de travail) ? horaires ? difficultés ? intérêt ? pénibilité ? dangers ? autonomie ? relations avec la direction ? l'encadrement ? le personnel des bureaux ?

- **Témoignage non salarié.** Modalités de prise de direction de l'entreprise ? Dans les bureaux ? les ateliers ? Rôle confié à l'encadrement ? Journée-type ? Temps passé dans l'entreprise ? Temps passé en dehors, mais pour elle ? Nature des rapports avec les fournisseurs, les clients ? les banques ? Localisation de ces derniers ? Conditions de l'innovation ? Gestion de l'espace de l'entreprise ? Location ou propriété des locaux ? Raisons de cette situation ? Avantages et inconvénients ?

- Innovations dans l'entreprise ? la branche ?

Quels furent les principaux changements vécus sur le plan technique ? dans l'organisation du travail ? l'aménagement des ateliers ? Effets sur l'emploi ? les qualifications ? (y étiez-vous préparés ? comment ?) les rémunérations ? les conditions de travail ? les relations avec la hiérarchie ? les camarades de travail ?

- Évolution de l'entreprise ? de la branche ? Avances et retards au regard des évolutions techniques et sociales intervenues dans le reste de l'économie ?

Handicaps et atouts d'une localisation dans le quartier ?

Que saviez-vous du fonctionnement de l'entreprise ? des projets et des choix de la direction ? Sources de vos informations ?

- Existait-il de fortes variations saisonnières de l'activité ? Si oui, quelles en étaient les causes ? Comment l'entreprise et vous-même vous y adaptiez-vous ?

- Avez-vous connu des périodes de chômage ? Si oui, quelles en furent les causes ? quand ? durée ? conditions du retour à l'emploi ?

- Mobilité dans la profession ? au sein de l'entreprise ? mobilité d'une entreprise à l'autre ? à l'intérieur du quartier ? de l'arrondissement ? dans la capitale ? l'agglomération parisienne ? ailleurs ?

Quand ? Pourquoi ?

- Quelle était l'ambiance au travail à vos débuts ? Comment a-t-elle évolué dans le temps (sens/causes/opinion sur cette évolution) ? Existence d'équipes ? Esprit d'équipes ? Entraide au travail ? Pauses ? Repas ? Blagues ? Plaisanteries ? Fête corporative (Saint-Eloi dans la métallurgie) ? Pot de départ ? Où ? (dans l'atelier/dans un local particulier de l'entreprise/hors de l'entreprise : chez soi, au café, ailleurs ?)

Point(s) de rencontre entre camarades avant le début de la journée et à la sortie du travail ?

Discussions pendant les heures de travail ? Sur quels sujets (les opérations à réaliser/les conditions de travail/la famille/les loisirs/les événements...)?

Fréquentiez-vous vos collègues en-dehors des jours ouvrables ?

Si oui, régulièrement ? Où ? Les receviez-vous chez vous ?

Avez-vous gardé des contacts avec eux après votre départ (de l'entreprise/du quartier/en retraite) ? Si oui, quels types de contacts ?

Anecdotes ? Meilleur(s) et plus mauvais souvenir(s) de votre période d'activité dans le quartier ?

- Avez-vous le souvenir d'actions collectives (délégation/pétition/débrayage/grève/occupation/manifestation...)?

Si oui, quand ? Qui en fut à l'initiative ? Résultats ?

Présence syndicale ? Quel(s) syndicat(s) ? Nature de cette présence (section/simples syndiqués/présence occasionnelle par tracts, prises de parole à l'entrée de l'entreprise...) et forme d'activité ?

Souvenirs de la Maison des Métallos (le « 94 » rue J.-P Timbaud)

- Relations avec la population du quartier ? Les habitants logés à proximité de l'entreprise ? Les clients des cafés environnants ? Les commerçants du quartier ?

Si oui, nature (inévitables mais non recherchées/occasionnelles/suivies/liées à la vie associative...) et lieux de ces relations ?

- Connaissance du quartier ? des autres entreprises ? des commerces (lesquels) ? des cafés ? Itinéraire journalier pour vous rendre au travail ?

- Parliez-vous de votre travail à vos proches (famille/amis/autres) ? de vous-même ? à leur demande ?

Si oui, quels aspects (tâches/conditions de travail/rémunération/ambiance/environnement local...)?

Avez-vous eu l'occasion de les amener sur votre lieu de travail (à défaut l'avez-vous souhaité) ?

- Opinion actuelle sur votre activité professionnelle passée ?
Satisfaction ? Regrets ?
Nostalgie ?
- Degré d'identification au travail à la veille de partir à la retraite
Élément principal d'identité : salarié/travailleur/ouvrier/métier ou emploi (ex. : tourneur, boulanger, commis...)/ branche (ex. : métallurgiste, cheminot...)? origine géographique (ex. / Français/Breton/Algérien)? lieu de résidence (ex. : Parisien/Bellevillois...)?
- Et aujourd'hui (ex. retraité/typographe à la retraite ou ancien typographe/Parisien...)?
- Êtes-vous retourné récemment dans le quartier ? A-t-il beaucoup changé et vous y repérez-vous encore ? Exemples de traces toujours présentes ? de repères disparus ou méconnaissables ?
- De votre point de vue, cette évolution était-elle inévitable ? souhaitable ? regrettable ? Aurait-elle pu se produire autrement ?
- Estimez-vous que l'activité passée du quartier soit suffisamment connue ?
Mériterait-elle de l'être davantage ? Par quels moyens ? Qui cela regarde-t-il en priorité ? Avez-vous connaissance d'initiatives en ce sens ? Vous-même et votre entourage (enfants, amis, voisins...) vous y intéressez-vous ?

B. La mémoire du travail dans le 11^e arrondissement.

Habitant ancien ou actuel du quartier.

Éléments d'identification (strictement confidentiels)

- Nom, prénom
- Date et lieu de naissance
- Adresse
- Activité actuelle

Point de départ possible : une mémoire vivante ?

- À la lecture du questionnaire avez-vous éprouvé des difficultés pour vous rappeler certains aspects évoqués ?
Si oui, lesquels ?
Si non, quels aspects vous sont le plus facilement revenus en mémoire ? Pourquoi ?
- Avant cette enquête, aviez-vous déjà eu l'occasion, récemment, de vous remémorer, voire de discuter, des activités passées du quartier ?
Si oui, à quand cela remonte-t-il ? à quelle occasion ? avec qui ?

Si non, hésitez-vous ou ne jugez-vous pas utile d'en parler ? Pourquoi ? isolement/page tournée/faits trop anciens/faits jugés sans intérêt - pour vous ; pour les autres (famille ? amis ?)

Vivre dans un quartier de vieille tradition industrielle

- À quel moment vous êtes-vous installé dans ce quartier (depuis toujours/dès l'enfance/à l'âge adulte/après la retraite...)? Date ? Où ? Pourquoi ?

Cette installation vous a-t-elle rapproché de votre lieu de travail ?

Avez-vous cherché (vous et votre conjoint éventuel) à trouver un emploi dans le quartier ?

- Sans y avoir vécu, aviez-vous déjà fréquenté ce quartier ? À quel titre ? Impressions ?

- Itinéraire géographique avant de venir vous installer dans le quartier ?

- Quelle était alors la réputation du quartier ? Quelle idée vous faisiez-vous de ses activités, de ses entreprises, de sa population ? du quartier lui-même avant d'y venir ? Atouts et inconvénients supposés ? Sources de cette réputation ? Degré d'exactitude de celle-ci ?

- Circonstances concrètes de la première installation ? Étiez-vous locataire ? propriétaire ?

Description du logement ? de l'immeuble ? Situation par rapport à la rue ? à d'éventuels ateliers ?

- Pourriez-vous citer les entreprises qui, à votre arrivée, existaient dans votre immeuble ? dans votre rue ? dans le quartier ?

- Que saviez-vous des plus proches (à préciser) d'entre elles ? branche ? taille ? clients ? fournisseurs ? effectifs ? agencement des ateliers ? vétusté des installations ?

- Que saviez-vous des conditions de travail ? des qualifications ? des horaires ? des salaires ? de l'organisation du travail ? de sa difficulté ? souvenir d'accidents ?

- Que saviez-vous des variations saisonnières de l'activité ? Avez-vous le souvenir de périodes de chômage ?

- Que saviez-vous de l'ambiance qui y régnait (relations entre salariés et direction/entre salariés/plaisteries/pots/fêtes/conflits...)?

- Avez-vous le souvenir d'actions collectives (délégation/pétition/débrayage/grève/occupation/manifesteration...)?

Si oui, quand ? résultats ?

Présence syndicale ?

Souvenirs de la Maison des Métallos (le « 94 » rue J.-P Timbaud)

- Origine de vos informations ?

- Parliez-vous des activités du quartier avec vos proches (famille/amis) ? avec vos voisins ? fréquemment ?

Quel jugement portiez-vous, et portait-on dans le quartier, sur cette proximité ? Avantages et inconvénients, nuisances (bruits/odeurs/encombrement/dangers...) pour les habitants ? pour l'entreprise ?

Avez-vous le souvenir d'incidents, de tensions et conflits entre les habitants et telle ou telle entreprise ? entre salariés et habitants ?

- Relations avec le personnel et la direction des entreprises ?

Simple rencontres dans la rue ? la cour ? l'escalier ? au café ? dans des commerces ? À quels moments ? Où le personnel prenait-il ses repas ? Se retrouvait-il en un lieu précis avant ou après les heures de travail ?

Vous saluiez-vous lorsque vous vous croisiez ? ? Avez-vous le souvenir du nom, du prénom ou du surnom de certains d'entre eux ?

Discussions ? Fréquence ? Sujets ?

Plus grande familiarité ?

Exemples d'entraide ? de solidarité ?

- Avances et retards, à vos yeux, des entreprises par rapport aux évolutions techniques et sociales intervenues dans le reste de l'économie ?

Handicaps et atouts d'une localisation dans le quartier ? à Paris ?

- À partir de quand et dans quelles conditions se sont opérées les reconversions et les délocalisations à l'origine de la transformation profonde des activités du quartier ?

Exemples précis ?

- Que savez-vous des activités actuelles ?

- Conséquences de ces bouleversements ? sur l'habitat ? le peuplement ? les commerces ? les mentalités et l'ambiance ? la personnalité, l'identité du quartier ?

- Ces changements ont-ils effacé des repères auxquels vous teniez ? Lesquels ? D'autres sont-ils devenus méconnaissables ? Exemples de traces (enseignes, bâtiments, noms de rues, de commerces...) encore présentes ?

- Conservez-vous des photos et autres documents témoignant de ce passé ?

- De votre point de vue, cette évolution était-elle inévitable ? souhaitable ? regrettable ? Aurait-elle pu se produire autrement ?

- Estimez-vous que l'activité passée du quartier soit suffisamment connue ?

Mériterait-elle de l'être davantage ? Par quels moyens ? Qui cela regarde-t-il en priorité ? Avez-vous connaissance d'initiatives

locales en ce sens ? Vous-même et votre entourage (enfants, amis, voisins...) vous y intéressez-vous ?